U d'/of OTTAWA
39003001118511

LA TROMPETTE

2807

UN DEMI-SIÈCLE

DE

MUSIQUE DE CHAMBRE

PAR

L. AUGÉ DE LASSUS

L
49
5

Tuba mirum spargens sonum.

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Il a été tiré de cet ouvrage :

Un exemplaire unique,

No 1

sur papier des Manufactures Impériales du Japon,
au nom de M. E. Lemoine

---

89 exemplaires, numérotés de 2 à 90,
sur papier à la forme des Papeteries d'Arches, pour les souscripteurs.

ML
270.8
.P3L3
1911

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Ch. Delagrave, 1911.

LA TROMPETTE

UN DEMI-SIÈCLE
DE
MUSIQUE DE CHAMBRE

AVANT-PROPOS

Voici un demi-siècle désormais révolu et s'enfuyant derrière nous, depuis le jour où la Trompette *a jeté son premier cri, ou pour mieux dire, essayé le vagissement premier de sa naissance et de son entrée dans la vie. Installée dans ce qui fut le collège de Navarre, maison pieuse autrefois, d'éducation toute chrétienne et classique, vieux logis dont les suprêmes débris n'ont disparu qu'hier dans une méconnaissance ingrate et cruelle du passé, l'École Polytechnique nous apparaît presque exclusivement une éducatrice des sciences réputées exactes. L'art ne tient guère de place dans les programmes, du moins est-il ramené à des applications immédiates et dans l'utilité vulgaire des choses présentes. Là, cependant, devait prendre son vol le rêve le plus joli, le mieux aérien, dont les hommes peuvent se réjouir et se bercer. Oh! sans doute l'exemple est assez fréquent des hommes de science se plaisant au caprice des choses flottantes, incertaines, exquises, sillage lumineux que l'art volontiers promène et emporte loin de nos sentiers accoutumés et*

dans le mirage des visions, des harmonies surhumaines que l'infini prolonge sans l'achever jamais. Que des mathématiciens aiment, comprennent et pratiquent la musique, cela doit sembler tout d'abord un peu surprenant; non pas beaucoup plus que l'inintelligence et quelquefois la haine dont les poètes ont, de nos jours, outragé cette enchanteresse suprême, la muse inspiratrice des sons, initiatrice des échos délicieux. On sait qu'un Chateaubriand affligé de la voix la plus fausse qui ait torturé des oreilles humaines, dès qu'il voulait seulement fredonner, qu'un Lamartine, un Victor Hugo, un Théophile Gautier, de nos jours encore un Leconte de Lisle, hargneux contempteur spécialement des musiciens qui collaboraient avec lui, on sait, disons-nous, que par une contradiction singulière, ces subtils évocateurs de mots bien sonores, ces calculateurs habiles de la phrase adroitement cadencée et des périodes harmonieuses, ne comprenaient rien, en cet art qui semble le frère jumeau de la poésie, l'art de la musique. Orphée chantait et rythmait des vers, le verbe et le chant vibraient, étroitement associés, dans son âme, sur ses lèvres, aux résonnances de sa lyre; et tous les poètes de l'antiquité grecque sont des musiciens autant que des poètes. Il appartenait à nos temps très modernes de briser cette intime union. En toutes choses et au milieu de toutes gens, le divorce nous est devenu coutumier. La musique a voulu — et le succès justifie cette prétention — se suffire à elle-même; et la poésie de son côté s'est écriée magnifiquement : « moi seule et c'est assez! » Ceci dès lors est à observer : l'antipathie s'aggrave et s'exaspère au souvenir confus, mais gênant, non pas exempt de remords, d'une longue communauté, d'une alliance autrefois si douce et si féconde. Ainsi des époux se méconnaissent et s'exécèrent en proportion même de la tendresse qui les avait jetés dans la griserie des mêmes délices et la chimère des mêmes espérances.

Mais si les poètes, du moins quelques-uns et des plus grands, donc les plus insolemment égoïstes, boudent la muse, autrefois aimée, de la musique et affectent de ne connaître de jolis bruits que des rimes dont se jouent leurs doigts alertes, telle

une balle légère aux mains des enfants gaiement joueurs, les mathématiciens, il nous plaît le redire, peuvent être des fervents passionnés de la musique. Euclide se souvient d'Orphée, et volontiers, lui aussi, se met à la suite des êtres aisément charmés et obéissants. C'est que la musique combine les sons un peu comme un mathématicien combine des chiffres; elle aussi a la mesure changeante mais volontiers précise, elle aussi parfois établit une phrase, nous pourrions dire pose un principe, formule une sorte d'axiome sonore qu'elle va prouver, développer, amener, magnifiquement peut-être, à la conclusion. Ainsi une fugue, du moins dans la pensée d'un Haëndel ou d'un Bach, dit sommairement, en quelques notes très simples tout d'abord, ce qu'elle entend nous dire; c'est une affirmation un peu sèche, impérieuse; mais ces notes bientôt s'élancent, se répètent, courent de-ci de-là aux lèvres des chanteurs, sous l'archet du quatuor bondissant. Elles s'embellissent, elles s'enrichissent, elles s'animent, elles cheminent; on les reconnaît à peine quelquefois, tant les voilà conquérantes, tant, comme des étoiles fuyantes, elles traînent de satellites derrière elles; on ne les perd jamais bien longtemps de vue, ni d'admiration ni d'adoration, en ce merveilleux vagabondage et cette envolée vertigineuse. Ces notes, nous allions dire cette constellation, reviennent à nous; un retour suprême les rassemble et les lance, une fois dernière, dans un accord apaisé, sublime ou presque terrifiant. Le voyage est achevé, la tâche est faite; le météore a traversé le ciel, bouleversé nos âmes, exalté notre pensée; et le silence désormais épandu nous est une déten te délicieuse une joie presque divine, comme si nous avions entrevu l'infini et les béatitudes d'une éternelle sérénité. Ainsi, à quelques égards, le remueur de chiffres, le dénombreur de nombres, le jongleur de lignes et de proportions géométriques, le mathématicien de haut vol, poursuit des rencontres qui s'achèvent dans l'espace, défient l'inaccessible, désertent la terre et l'immédiate réalité. Il ne connaît pas d'obstacle, il règne, il chemine dans ses calculs dégagés de toute contingence terrestre, comme le musicien dans son rêve affranchi de toutes les attaches

vulgairement coutumières; le mathématicien conclut, oracle superbe et sans un incrédule; une fugue finit comme un problème ou comme un théorème, sur un accord parfait. Oh! sans doute, ce monde est bien aride et peu hospitalier, pour les profanes du moins, qui ne s'exprime que par des chiffres, des figures desséchées, des signes tristement conventionnels; et les initiés seuls y trouvent une sorte de poésie où se peut exalter et réjouir leur pensée; la musique expansive et tapageuse, toute en dehors, prompte à dire, même à crier, ce qu'elle pense et même ce qu'elle rêve, la musique est mieux accessible; elle aspire à la domination suprême; elle veut nous prendre tout entiers; aucun art n'est plus indiscret et plus envahissant; c'est une vision qui flotte, c'est un murmure qui passe et c'est un vin qui enivre. Mais, dès lors, nous pouvons concevoir que les mathématiques, si ambitieuses soient-elles, et surtout celles qui sont très ambitieuses, ne dédaignent pas cette calculatrice très fantaisiste, mais aussi très captivante, la musique. Chez celles-là, les chiffres s'alignent, chez celle-ci, ils chantent; mais quelquefois de l'un à l'autre la parenté est reconnaissable, et l'on peut fraterniser.

I

1860-1870

... Et l'on fraternisait délicieusement dans cette année lointaine de 1860 à 1861, où Émile Lemoine coiffait le chapeau bicorne galonné d'or, arborait l'habit à longues basques et ceignait l'épée, où Lemoine comptait parmi les élèves de l'École Polytechnique.

C'est un Breton de Quimper.

Lafontaine nous dit :

> ... C'était à la campagne,
> Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne
> Appelé Quimper-Corentin.
> On sait assez que le Destin
> Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage.
> Dieu nous préserve du voyage!

Nous n'en jugeons plus de la sorte; et l'idée fâcheuse ne nous viendrait plus d'encadrer *le chartier embourbé* aux chemins bretons, moins encore d'invectiver la Basse-Bretagne et de nous enrager de dépit au seuil de la délicieuse ville de Quimper-Corentin. Lemoine, comme personne — c'est d'un bon fils — garde la tendresse de ce pays, de cette petite cité qui devaient réjouir ses yeux d'enfant, qui naguère le charmaient et le reposaient, lorsque, ne pouvant plus guère cheminer que par le souvenir, il revoyait ces rivages bretons, ces campagnes discrètes, ces harmonies très douces, ces horizons très grands, vision première qui, jusque dans les tristesses et les froidures de l'hiver, nous ramène un peu de printemps.

On ne s'étonnera pas que, dans ces pages consacrées à *la Trompette*, l'homme qui en fut l'initiateur, qui s'enorgueillit de cette paternité, — car parlant de sa chère *Trompette*, il dit volontiers ma fille, — apparaisse lui-même. C'est mieux que de la gratitude, c'est d'une étroite justice. Lemoine n'est pas que l'homme de *la Trompette*. Cette intelligence alerte, curieuse de tout, devait butiner sur les sciences les plus diverses et moissonner toutes les lumières; mais *la Trompette* n'est pas concevable sans Lemoine. Elle est sa pensée, sinon toute sa pensée. Elle vivra plus que lui, c'est à lui-même le vœu le plus cher; mais dans le passé, comme aujourd'hui encore, *la Trompette* vit de lui.

C'est au collège de La Flèche, dit dès lors prytanée impérial, qu'Émile Lemoine fait ses études. Le travail lui est facile; et cet élève, singulièrement doué, peut être tout à la fois la joie, l'orgueil, l'espérance de ses maîtres, lorsqu'il lui plaît seulement se consacrer aux études coutumières d'obligation et de règlement, ou leur étonnement, voire même un peu leur scandale et leur désolation, lorsque le visite la muse de la gaminerie, des reparties burlesques, des frasques énormes. Ce trait caractérise encore Lemoine. N'est-il pas comme un prince qui porterait en lui-même son bouffon désopilant? Il jette à l'essor une pensée très haute, et lui-même l'achève en lazzis stupéfiants et d'une étourdissante folie.

Latiniste, bon humaniste, Lemoine le devient très vite; il le demeure avec délices. Il n'est pas d'interlocuteur qui lui soit aujourd'hui encore plus familier et plus charmant que le poète Horace. Il recherche, il savoure cette philosophie aimable, de ferme conseil cependant, qui nous donne la mesure discrète et réelle des choses humaines, si bien que le sceptique lointain, de morale facile, et qui met au bon sens vulgaire comme des ailes de gentil papillon, ne console pas nos misères — la tâche serait trop malaisée, — mais les écoute complaisamment, les tempère un peu et nous apprend à aimer la vie, la supporter du moins, en cueillant quelques joies au passage et ne lui demandant rien de plus.

Ceux-là que l'on peut dire dans les collèges les littéraires, sont le plus souvent réfractaires aux sciences, surtout aux sciences des chiffres; et la règle est qu'ils ne dépassent guère les quatre règles, quand ils ne sont pas restés déconcertés et navrés devant l'échiquier rébarbatif de la table de Pythagore. Lemoine sait les belles-lettres, il les aime; et il adore les sciences. Il devait plus tard, mais bien vite, affirmer là une maîtrise tout à fait remarquable. Le mathématicien qui est en lui, peut s'entendre et converser avec les plus fameux de ces remueurs de chiffres. En ce monde très spécial, il ne connaît pas d'inconnue. Un Poincaré le tient en haute estime. A cet égard, la réputation de Lemoine dépasse nos frontières. L'ami qui écrit ces lignes, et que l'on nommait ignominieusement hors rang, après le dernier, aux compositions de mathématiques, doit décliner toute compétence dans ces choses à lui fermées. Cependant, le plus ignorant peut reconnaître que les sciences mathématiques, par leur précision même et leur langage spécial, familier à tous les initiés, échappent à la nécessité des traductions, ou plutôt des trahisons, lorsqu'il s'agit de voyager un peu loin et de changer de patrie. Ou plutôt, ces sciences chiffrées n'ont pas de patrie qui leur soit particulière étroitement. Elles sont comme les lois suprêmes qui régissent le monde. Partout semblables à elles-mêmes, elles éclairent, partout elles s'imposent. Et c'est ainsi qu'un mathématicien peut échanger ses travaux, ses découvertes, avec ses congénères, ses frères en initiation, à travers l'Europe et le monde entier. Là encore, un même privilège rapproche la musique et les sciences mathématiques. Une chanson peut traverser l'espace aussi bien qu'un théorème. Toute oreille, tout esprit qui sont de l'homme, s'empressent à libéralement les accueillir.

Sans doute que la musique, si complaisante soit-elle, n'aurait jamais entr'ouvert, devant le jeune Lemoine, même le plus petit guichet donnant sur l'enceinte de l'École Polytechnique; mais ce n'était qu'un jeu, à ce candidat mieux préparé que pas un autre, du moins par ses aptitudes premières,

de se faire ouvrir aussitôt la grande porte de ce noble logis.

Toutefois, suivre les cours, écouter les leçons que peut-être déjà il aurait pu faire lui-même, ce n'était pour Lemoine qu'une tâche insuffisante. Il n'a jamais aimé à se reposer. Aussi, dès que vient l'heure des récréations et que les camarades se dispersent dans les préaux de libre promenade ou sous les maigres ombrages qui leur sont familiers, Lemoine se réfugie en quelque classe désertée. Il a déjà su grouper quelques sympathies, s'attirer des complices; et cette complicité charmante consomme le crime de faire de la musique. Crime bruyant, bientôt dénoncé. Un tel amour ne veut pas de silencieuses tendresses. On s'étonne, mais on tolère. La musique n'est pas prévue dans le règlement, ni dans les programmes d'entrée ou de sortie; du moins, elle n'est pas interdite. Nous ne saurions dire si, devant ce beau tapage, l'autorité se bouche les oreilles et laisse crier comme la mort méchante dont nous parle Malherbe; du moins, l'autorité se tait : *tacet;* c'est la formule coutumière qui agrémente de-ci de-là les pages de musique. Les camarades raillent un peu. Tous n'ont pas cette avidité de belles sensations sonores dont Lemoine et les siens sont hantés; car le groupe est peu nombreux des musicolâtres. La plupart aiment mieux flâner dans les cours, se dégourdir les membres et l'esprit en des jeux d'ardente jeunesse, ou bien prolonger, égrener de joyeuses causeries.

« Allons! Les voilà encore à leur trompette! » Cela, un beau jour, est dit par un plaisant qui se croit très plaisant, et qui certes ne prévoit pas le retentissement de sa moquerie facile. Eh oui! Ils sont à leur trompette; et Lemoine l'a embouchée pour ne plus la laisser tomber de ses lèvres, ou du moins de son cœur. La plaisanterie un peu méprisante est devenue un baptême, une consécration. *La Trompette* a trouvé son nom; et l'avenir lui est ouvert.

Les années d'école passent vite. Les heures se hâtent que semble pousser sur le cadran le doigt invisible, mais impatient, de la jeunesse. Lemoine est en proie à son démon fami-

lier. Il le possède et il en est possédé. Aussi, toutes les occasions lui seront bonnes de courir, de s'enivrer à cette source inépuisable, la source des bruits délicieusement harmonieux, ou plutôt des vibrations de l'âme. Mais c'est de la musique en soi, de la musique se suffisant elle-même pleinement, de celle qui est le commencement et la fin de tout, que Lemoine est épris par-dessus tout et se fera le bon serviteur. Nul besoin que, pour lui, elle s'associe à la parole, qu'elle fraternise avec sa rivale d'aujourd'hui, son alliée intime d'autrefois, la poésie, ou bien que, plus magnifiquement encore, elle revête les atours de Melpomène, qu'elle épouse le drame ou la comédie, qu'elle se hisse aux planches d'un théâtre. Nous soupçonnons même Lemoine de voir en cette rencontre, peut-être dirait-il cette promiscuité, une complaisance excessive, presque un abaissement. La scène, la rampe, les décors, les péripéties d'un poème dramatique, l'étourdissent peut-être plus qu'ils ne le réjouissent. Sans doute, Lemoine peut admirer, applaudir, aimer un opéra. On ne saurait dire, en effet, ce que cette intelligence ne comprend pas. Mais il imagine plus volontiers un cortège plus modeste alentour de la divinité qui lui est chère. Deux pupîtres lui suffisent comme décors. Un quatuor de maître, inspiration exquise et délicatement détaillée, le charme, l'exalte, le comble, autant ou mieux que tel ensemble où la musique règne, éclate sans doute, souveraine et sublime, mais non pas seule en ce triomphe multiple que toujours sera un triomphe de théâtre.

Boileau nous dit :

Le Français né malin créa le vaudeville.

Gardons-nous de renier ni cette malice ni le vaudeville. Mais le Français a créé mieux que cela. Et pourtant, le Français épris de musique pure est de rencontre assez rare. Le Français fredonne plutôt qu'il ne chante; et des chansons, des chansonnettes, des refrains faciles volontiers il raffole. Les diseurs lui sont au moins aussi précieux que les chan-

teurs. Aussi l'opéra le charme; l'opéra-comique faisait naguère ses délices et les fera encore demain, si quelque habile homme entreprend de le rajeunir. Cela explique l'attirance excessive et souvent déplorable qui entraîne tous nos jeunes compositeurs vers la musique de théâtre. Hors de là, pour eux, point de salut; et hors de là, en effet, il faut bien l'avouer, ni gloire tapageuse, ni profit matériel, ni véritable popularité.

Les choses ont un peu changé; et le goût, l'intelligence d'un autre art, aussi remarquable, quelquefois plus haut, se sont étendus. Il y a progrès, mais relatif, limité. L'initiation est seulement de quelques-uns aux beautés délicates, sublimes quelquefois, de la musique qui n'est que de la musique. En cette propagande, c'est Lemoine encore qu'il faut retrouver et remercier. Les joies qu'il ressentait, il n'a pas voulu se les réserver jalousement; il a voulu les prodiguer autour de lui; et cinquante ans de ce beau labeur n'ont pas été perdus.

En ce monde des écoles qui étudiait plus ou moins, mais prospérait aux dernières années du second empire, l'amour de cet empire n'allait pas sans contradiction hargneuse et même tapageuse. La jeunesse, volontiers d'entraînement facile, de généreuse illusion, s'éprenait de liberté et, du moins en très grand nombre, saisissait toutes les occasions d'être désagréable au gouvernement du jour. Quelques-uns, les plus ardents, surtout les plus sombres, conspiraient vaguement; d'autres, pour toutes raisons ou bien sous les prétextes les plus vulgaires, tantôt troublaient un cours, conspuaient un professeur supposé trop bien avec les autorités suprêmes, quelquefois même descendaient dans la rue et essayaient le jeu des petites émeutes. Dès lors, l'empire ne témoignait pas d'une humeur bien féroce. Il se fâchait cependant quelquefois de cette animosité méprisante et de ces taquineries injurieuses. La police arrêtait, les tribunaux condamnaient. La liberté avait ses martyrs; et la prison, qui dès lors leur devenait hospitalière, était cette prison de Sainte-Pélagie, démolie en ces temps derniers. Le désœuvrement de ses pensionnaires avait illustré ses

pierres de *graffiti* curieux. On avait tout le loisir d'écrire son nom sur les murs, en l'encadrement des fenêtres étroites; et ce fut quelquefois comme un double du registre d'écrou. Des noms fameux, de véritables gloires s'attribuaient ainsi complaisamment l'immortalité des inscriptions lapidaires. Au reste, il faut le reconnaître, le régime n'était pas cruel. A certains jours, assez fréquents, on recevait ses amis et ses amies; on faisait la dînette. On s'était invité du dedans au dehors. On se régalait de friandises variées, on entamait les bonnes victuailles qui devaient agrémenter et varier l'ordinaire un peu commun de la maison, et même les menus de la cantine. On faisait de la musique. Bref, pour employer un terme qu'une comédie joyeuse mettait dès lors à la mode, Sainte-Pélagie devenait une prison gaie.

Là encore, nous retrouvons Lemoine. Ce n'est pas que les rigueurs de la tyrannie impériale se soient jamais appesanties sur lui. Suspect, il le fut sans doute; il faisait pour cela au delà du nécessaire; et sa malveillance pour les pouvoirs publics ne prit jamais la peine de mettre une sourdine à ses déclarations. Cependant, Lemoine ne fut jamais une victime du Deux Décembre — son âge ne pouvait le lui permettre — ni un proscrit de la loi de sûreté générale, ni le pensionnaire forcé de quelque geôle officielle. Il y venait, mais librement, assidu, complaisant. C'est que là il retrouvait des amis; et Lemoine eut toujours et toujours mérita des amitiés très fidèles; c'est que là aussi, après que des couplets vengeurs avaient surexcité les haines et flagellé, à travers les verrous, César et sa fortune, l'art venait, apaisant et charmant. La joie sereine s'épandait sur les vieilles et quand même un peu dolentes murailles. Amphion, est-il raconté, remuait, la lyre en main, les pierres; Lemoine, l'archet sous les doigts, lui-même faisait sa partie en ces concerts si gentiment concertants, consolait prisonniers et prison. N'était-ce pas faire œuvre pie et délicieuse? Dans les œuvres de miséricorde que jadis recommandait la foi chrétienne, visiter les prisonniers, les distraire, est une œuvre réputée aussi noble et nécessaire que d'assister

les malades et de vêtir les dépourvus. Eh bien, Lemoine, sa Trompette, ou, pour mieux dire, son alto sous le bras, visitait les prisonniers; et voilà qui donne à *la Trompette,* du moins dans un épisode passager, comme une chrétienne consécration.

Réprouvant l'empire, Lemoine, conséquent avec ses convictions — c'est un caractère, ce qui ne veut pas dire qu'il ait jamais eu mauvais caractère — Lemoine s'était refusé, au sortir de l'École Polytechnique, à prendre rang parmi les fonctionnaires. Une carrière facile s'ouvrait devant lui; et de lui-même, sans hésitation aucune, d'un seul geste, il s'empressait à se la fermer. Prêter serment, cela pour bien d'autres n'était qu'une formalité banale, qui n'engageait que les lèvres sans intéresser la conscience; et les *jureurs,* comme on aurait dit autrefois, étaient légion. Lemoine redresse plus haut la tête et l'âme. Il ne veut jurer ni obéissance ni fidélité à ceux-là qu'il réprouve. C'est de la plus honorable intransigeance, mais c'est la gêne certaine et aussitôt acceptée. Lemoine est sans fortune, sans parenté de recours facile et d'appui généreux. Il a dit à peu près au gouvernement : « *Tecum pecunia tua!* Garde ton argent! » Il aurait pu ajouter : « et les places et l'avenir déjà ouvert ».

Lemoine doit donc se suffire à lui-même; et sans doute ses connaissances variées, son intelligence lumineuse, sa vaillance vont réparer le désastre voulu et les difficultés résolument acceptées. Mais il est bon de reconnaître et d'admirer cette probité très haute, cette confiance très noble en soi et dans le libre effort.

Nous ne suivrons pas Lemoine dans ces épreuves, si intéressantes qu'elles puissent être. En lui, nous trouvons toujours — et cela veut être signalé — la bonne humeur, la joie saine, ce qui est une grande force, et près de lui, la consolatrice suprême n'est jamais bien longtemps absente : la musique est toujours prête à venir au premier appel. Elle n'a pas fait, avec son ami de tous les jours, ses premiers pas pour reculer. *La Trompette* existe, elle parle et ne doit plus se taire.

Toutefois, *la Trompette*, éminemment sociable, n'a jamais voulu entamer de solo qu'en amicale et prochaine compagnie. Dès le début, elle est une en quatre personnes. Comme un harmonieux sanctuaire sur quatre colonnes, elle repose et s'appuie sur le quatuor. Ce quatuor primitif, et qui nous accueille encore aujourd'hui, tout à la fois originel et traditionnel, passé et présent, au cours d'un laborieux demi-siècle, devait changer de titulaires et de noms; de l'un à l'autre, l'archet s'est transmis, toujours vaillamment tenu. Il faut, ce n'est que justice, nommer ces premiers exécutants que Lemoine pénètre de sa pensée, qu'il entraîne à sa suite. Une photographie lointaine, un peu pâlie comme les pages d'un vieux livre, groupe, sous les armes, les quatre premiers satellites, ne disons pas étoiles, ce serait trop ambitieux, qui dès lors composent la jolie constellation de *la Trompette*. Lemoine tient l'alto; Peyrot, dépassant ses camarades aimés de toute sa taille, de même que son violon emportera par-dessus tout ses notes aériennes, est là debout. Frédéric Rossel vient de s'asseoir, car c'est ainsi que l'on a coutume de jouer du violoncelle. Enfin, au piano, et le lorgnon sur le nez, a pris place Ch. Bazaine. Tous sont jeunes, exactement ou bien prochainement contemporains; et leurs vêtements sont les mêmes. C'est la tenue d'intérieur, celle de la vie et des travaux journaliers.

Ces quatre fervents ne sont point dès lors inséparables. L'École compte plus de quatre bons serviteurs de la musique. Si Lemoine est immuable, étant l'âme de tout et de tous, d'aucuns, parmi les autres, cèdent, à l'occasion, leur place au pupitre à des suppléants, heureux à leur tour de communier en cette griserie charmante que verse Beethoven, Mozart, ou tel autre enchanteur de l'espace et de la pensée. C'est que l'attirance est singulière et captivante parfois de ne plus être seulement auditeur, mais exécutant, acteur même, en ce petit drame qui semble passer dans un murmure et s'achever en des résonnances mystérieuses. Oh! sans doute, à écouter la musique, on embrasse mieux l'ensemble, l'heureuse poursuite des notes, leur dialogue curieux, leurs répliques piquantes,

leur alliance suprême. Mais à descendre soi-même en ce conflit harmonieux, en cette mêlée savante et caressante, on en surprend le secret, on en devine la stratégie ingénieuse. Il semble que l'on reçoive directement les confidences du maître. On entre dans son rêve, on connaît l'horizon qu'il s'efforce d'atteindre, ses joies, ses peines, jusqu'à ses repentirs. Puis quelquefois, c'est un magnifique enlacement. Le maître impérieux asservit ceux-là qui osent l'aborder et le traduire, adorable servitude; il les emporte avec lui; et c'est l'âme elle-même du voyant, du croyant, du conquérant évoqué, son rayonnement formidable ou délicieux qui enveloppe les interprètes, les anime, les grandit, les soulève, si bien, qu'un moment du moins, on peut se croire une lueur de cette belle lumière, une parcelle de cette force créatrice qu'est le génie dès lors presque surhumain et dominateur.

Ainsi appelés au pupitre, Peigné qui sera colonel d'artillerie, puis général, en attendant de commander une batterie, fait sa partie de violon. Caspari sera ingénieur hydrographe; en attendant, il est parfois pianiste. De Salvert hérite du violoncelle; et le futur général Clément, lui aussi, à l'occasion s'improvise violoniste.

L'École Polytechnique, sans être une salle de concert, offrait du moins un local clos et couvert à *la Trompette* et à ses fidèles. Mais l'École ayant toutes grandes, et sur un bon souhait de congé, ouvert ses portes à Lemoine et aux siens, *la Trompette* est donc désormais sans asile qui lui soit assuré et coutumier. Elle est aimée cependant et d'une tendresse si pressante que l'hospitalité lui peut être changeante, mais ne saurait lui manquer. Elle émigre de-ci de-là, partout bien accueillie, peut-être encombrante ; mais les hôtes volontiers se gênent pour cette visiteuse attendue et même disputée. Quelquefois, c'est une chambre d'étudiant qui suffira étroitement à contenir exécutants et assistants.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

fredonne Béranger; et dès lors *la Trompette*, au front et

dans l'âme de ses rares serviteurs, ne dépasse guère cette saison printanière.

Parfois, on se donne rendez-vous dans la chambre d'un étudiant en médecine, qui sera le docteur Lacombe, maintenant un oracle d'Esculape. Mais le séjour le plus désiré, le plus facile et le plus convenable, est un atelier. Là, l'espace est vaste, la sonorité complaisante, le décor même fraternellement harmonieux. Tout le jour, on a cherché la rencontre heureuse et pittoresque des couleurs, des ombres, des lumières; et c'est la rencontre, le mariage des sons qui, le soir, seront joyeusement poursuivis. Naguère, les yeux étaient sollicités et ravis; maintenant, ce sont les oreilles qui sont caressées. Le labeur se prolonge, la fête continue; mais c'est une fête encore plus complète, car c'est le délicieux privilège de la musique de s'épandre plus largement que nulle autre forme de l'art, d'assembler de nombreux amis, même de traîner toute une foule après soi.

Ainsi, les chevalets ont disparu dans les coins ténébreux; c'est à peine si apparaissent, sur les murailles, quelques études accrochées là-haut, des fantômes de tableaux inachevés, des rêves incertains. Au vol de cette musique qui vient d'entrer chez lui, l'artiste hospitalier sent ses peines se consoler, ses épreuves se dissiper, prendre des ailes plus légères que jamais, et mieux conquérantes ses espérances et ses chimères adorées. La musique est la plus sûre et la plus douce consolatrice que les hommes puissent évoquer sur les routes humaines.

C'est dans ce cadre bien humble, mais pittoresque et charmant, qu'il m'a été donné à moi qui écris ces lignes d'évocation lointaine, de rencontrer pour la première fois *la Trompette* et Lemoine avec elle.

C'est là-bas, dans un quartier qui semble d'un éloignement presque infranchissable, dans un Paris à demi champêtre, la banlieue déjà commençante. La gare de Sceaux est dans le voisinage; et même, à ce propos, rassemblant la gerbe des souvenirs mal effacés et volontiers accourus, il me souvient

d'un soir où le quatuor faisait rage plus passionnément que jamais. L'assistance n'était que de quelques-uns, perdus dans les ténèbres de l'atelier énorme; ceux-ci s'étaient à demi couchés sur le divan où le modèle, quelques heures plus tôt, essayait peut-être des poses d'odalisque, et à leur tour ces messieurs prenaient des attitudes d'abandon et de fainéantise toute orientale; d'autres avaient enfourché des chaises de paille d'équilibre instable. On faisait silence religieux. Il n'est rien de tel que d'aimer la musique pour exécrer le bruit; et l'on sait avec quelle impitoyable sévérité, aujourd'hui encore, Lemoine veut que soit accueillie la pensée qui devient verbe et que les instruments nous apportent. Voilà que, sans abandonner son archet, ni déserter Beethoven ou Mozart — je ne saurais dire quel était le maître de l'heure — Lemoine jette un chut irrité. C'est qu'un bruit a troublé le beau langage qui a seul le droit d'être écouté. Aussitôt, le silence se rétablit et le respect règne alentour des pupitres. Mais le bruit reprend; et furieux cette fois, Lemoine lance à l'importun, ignoré mais coupable, une malédiction terrible. Dès lors, c'est un éclat de rire qui soulève toute l'assemblée et déconcerte Lemoine lui-même. Le trouble-fête n'était rien moins que le train en partance. Lemoine n'entendait que sa chère musique, oubliant que les locomotives peuvent faire leur partie en un concert et jeter leurs sifflets dans une extase.

La Trompette a son buffet; sur quelque pauvre table, en un coin de l'atelier, on trouve de la bière, du thé, du sucre, du rhum, des tasses, des verres aisément confondus, même des gâteaux bien secs, des *albert*. Avec l'éclairage — discret, — le chauffage, quelques frais s'imposent; et bientôt l'usage s'établit, aisément accepté de tous, de remettre cinquante centimes chacun, en paiement et amicale subvention. Telle est l'origine de la cotisation annuelle que si complaisamment s'imposent encore les fervents de *la Trompette*. Jamais rien de commercial. Le bénéfice matériel est ignoré; et Lemoine s'est toujours refusé même à l'entrevoir. Il s'est toujours estimé assez payé de ses joies per-

sonnelles, au salaire des joies prodiguées tout alentour de lui, et des services hautement rendus à l'art.

Ainsi, dès ses premiers jours et en toutes choses, *la Trompette* apparaît, du moins dans l'esprit de son créateur, ce qu'elle est restée et ce qui lui donne une physionomie si particulière et si sympathique. Ce n'est pas à proprement parler une société, groupement de personnes qu'un règlement et des statuts librement asservissent, un faisceau de bonnes volontés réunies et poursuivant un but qui leur est commun. Ni bureau, ni président, ni comité directeur. *La Trompette* n'est pas une république même excellente, — on cherche encore la meilleure des républiques. Ce n'est pas une royauté; c'est plutôt une amicale et exquise tyrannie; nous entendons ici le mot de tyran comme les Grecs l'entendaient, lorsqu'ils acceptaient la souriante suprématie d'un Périclès, ou même d'une Aspasie, n'ayant d'autre droit à la toute-puissance que d'être la beauté, ou seulement de servir la beauté.

Lemoine, par le nom même qu'il porte, semblait prédestiné à quelque rôle monacal; et volontiers lui-même joue au prieur dans cette sorte d'abbaye un peu profane et très laïque qu'il inspire et nous fait aimer. Son abbaye serait de celles que patronnait Rabelais, où l'on ne connaît guère d'autre règle que celle de faire « ce qui te plaît ». Toutefois, ce qui plaît ici est de qualité suprême; et c'est bien une sorte de vertu que la beauté dans l'art. Le véritable dieu, ou plutôt la seule déesse de la maison, est donc la musique. Il fut jadis, dans la joyeuse Florence, un prieur plus austère et qui, de son cloître de Saint-Marc, essaya de régenter, voire même — c'était une tâche difficile — de moraliser la cité et la république. Savonarole avait fait décréter, dans l'assemblée du peuple, que le Christ serait désormais le seul roi, le maître unique de Florence. Voilà qui est bien beau, d'illusion un peu naïve cependant. La royauté ainsi voulue par le moine florentin devait bien vite s'effondrer. Un sourire de réveil païen y devait suffire. Un autre moine, celui que nous aimons, pour n'avoir pas visé si haut, a fait œuvre plus durable. Il a pro-

clamé qu'à *la Trompette* il ne serait jamais régnant qu'un roi, l'art, qu'une divinité, la musique; et ce règne se poursuit encore, et cette divinité garde son temple; c'est que le temple n'est pas facile à renverser, étant multiple, infini, étant construit au fond de nos cœurs émus et obstinément fidèles.

La Trompette, c'est donc le salon de Lemoine agrandi. Nous sommes tous, non pas seulement ses obligés, nous sommes ses invités.

Avant de pénétrer en des annales qui nous sont plus prochaines et mieux présentes, essayons un dernier retour vers ces temps chaque jour plus lointains et que bien peu, dès maintenant, peuvent encore revivre et nous raconter. Les feuilles printanières se sont détachées de l'arbre verdoyant; ce ne sont plus que des feuilles mortes et qui effacent à demi le chemin où la bise les fait tournoyer. Leur bruissement est triste et comme d'une plainte mystérieuse. Et pourtant, jusque dans ces plaintes discrètes, à demi éteintes, il semble parfois que s'éveille encore la chanson joyeuse des jolis matins caressés de beau soleil, des nids où gazouillent les premières amourettes. Ainsi les soirées premières où sonnait *la Trompette,* sont d'une évocation exquise à ceux-là qui survivent, et qui eux-mêmes se regrettent en la fuite de ces heures délicieuses.

La postérité, quelquefois injuste, a oublié le nom du statuaire Piton. Il demeurait, lui aussi, à égale distance ou à peu près, de Sceaux et de Paris, car son atelier voisinait avec la gare dont tout à l'heure nous dénoncions les importunités. Là venait *la Trompette,* là on était jeune, très jeune, un peu fou. La camaraderie n'était pas que des tubicoles en pantalon; elle s'étendait à des invitées en jupon. Invitées, le mot n'est pas d'une exactitude étroite. D'aucuns venaient, d'aucunes aussi, que l'on n'invitait pas particulièrement. La séance commence. Ceux-là sont ravis, celles-ci le sont moins. Beethoven est un dieu pour les uns; pour les autres — que l'Olympe me pardonne! — c'est un raseur. Le mot éclate,

échappé d'une lèvre rose. Bref, sans que le féminisme soit de règle en ce milieu, l'éternel féminin usurpe le droit de suffrage. Beethoven est conspué. Il a ouvert la séance; il ne l'achèvera pas. Pugno, un enfant du quartier, car son enfance s'est passée au numéro 8 de la rue Monsieur-le-Prince, Pugno est au piano. Ne voulant pas se démettre, il consent à se soumettre. *Tacet* Beethoven. En avant Offenbach! *Orphée aux enfers* est salué d'une acclamation joyeuse. Le sacrilège se consomme dans une griserie de folle gaieté. Pugno fait merveille. On l'écoute, il n'accompagne plus, il est accompagné. Chacun, chacune fait sa partie. Les jolies têtes de linotte s'émeuvent, bondissent, comme un équipage de mules espagnoles que soulèvent le tapage des grelots et les cris des muletiers. On rit, on danse, on applaudit. C'est un tapage à faire taire tous les sifflets de toutes les locomotives. Jamais Beethoven n'aura de ces apothéoses. Peut-être ne les a-t-il jamais souhaitées.

Des alentours de la gare de Sceaux, on avait émigré passage Stanislas, 6, chez Artz, ou chez Pinchard, tous deux immédiatement voisins et abrités du même toit. Là, on ne veut plus recevoir de femmes; car décidément elles aiment trop Offenbach. On devient sérieux. Pugno rencontre là les violonistes Hollmann, Ysaye; et dès lors, avec celui-ci, se noue une amitié solide et commence une étroite collaboration.

Un violoniste hollandais étonne et charme. *Saltavit et placuit,* comme dit, en son épitaphe latine, un danseur d'Antibes. Degrane meurt à vingt-deux ans.

Tant d'artistes, et des meilleurs, auraient mérité d'opulentes gratifications. Lemoine est généreux à sa manière et ne veut pas s'y refuser. Violonistes et pianistes sont gratifiés. Lemoine leur ouvre un crédit de quelques bocks et de quelques choucroutes, payables au café dit *l'Apollon,* nom prédestiné.

L'Apollon qui voisinait naguère, rue Monsieur-le-Prince, avec le *Coucou,* brasserie joyeuse, avec un naturaliste, empailleur et maître des pompes funèbres au service de la gent animale,

l'Apollon vient de disparaître aux agrandissements du lycée Saint-Louis.

Le public féminin, un moment proscrit, ne tarde pas à revenir, mais modifié. Décidément, nous entrons en des temps nouveaux.

Toutefois, une chambre d'ami, même un atelier de peintre ou de sculpteur, une Vénus de Milo de plâtre s'y tiendrait-elle en permanence, tout ce vagabondage plaisant mais incertain ne pouvait plus indéfiniment convenir à *la Trompette*. Prenant de l'âge, de l'autorité, même une tenue un peu moins familière, *la Trompette* devait souhaiter se mettre, sinon dans ses meubles — elle n'a pas besoin d'un mobilier abondant — du moins dans un cadre qui lui fût accoutumé. Il fallait, de toute nécessité, savoir enfin où la trouver. Pendant tout un hiver — déjà les réunions sont hebdomadaires — ces réunions sont tenues dans la glorieuse maison Érard. M. Scheffer s'est obligeamment entremis pour obtenir cette concession. On sait du reste quelle magnifique hospitalité, comme d'une tradition royale, la maison Érard a toujours voulu exercer auprès de la musique et des musiciens. Il est très noble de voir partir de là des instruments qui réjouiront le monde entier, et venir là les virtuoses les plus fameux, quelquefois ceux qui ne sont riches encore que d'illusion et d'espérance. Quel échange admirable et de fécond enseignement !

Les travaux entrepris pour la construction d'une salle nouvelle, celle que tous nous connaissons, éloignent cependant et nécessairement *la Trompette* de la maison Érard. Elle se transporte chez Pleyel. Enfin, en 1878, Lemoine, dépourvu et inquiet sur ses pénates encore mal établis, voit venir à lui l'ami providentiel et qui, pour un long avenir, trouve, prépare, assure le logis désormais intangible et mérité.

Nous avons déjà dit les attirances de Lemoine vers les sciences, et l'autorité même qu'il devait conquérir auprès des maîtres les mieux réputés en cette matière. Dès lors, il a fréquenté les laboratoires de chimie; et c'est un chimiste qui trouvera la solution du problème. N'est-ce pas presque aussi

admirable et merveilleux que la découverte de la pierre philosophale? Ad. Wurtz connaît Lemoine, l'apprécie, l'aime; Lemoine s'honore, se plaît à se dire son élève; et c'est Wurtz qui, préoccupé de cette éventualité possible et menaçante, la disparition et le silence de *la Trompette*, désigne la salle de l'Horticulture et commence les négociations nécessaires. Son collègue de l'Institut, Duchartre, intervient lui aussi, s'entremet; et c'est ainsi que par l'alliance de la Chimie, des Mathématiques et de la Musique, nous pourrions dire la rencontre amicale des matras, des cornues, des tableaux noirs et les fleurs, *la Trompette* obtient enfin un domicile digne d'elle et qui, nous voulons le croire, lui peut désormais promettre des lendemains sans retour et sans fin.

Mais quel que soit l'intérêt qui peut s'attacher au récit changeant d'une hospitalité tout d'abord si incertaine, recueillir, feuilleter les programmes longuement espacés au cours d'un demi-siècle, n'est pas seulement la satisfaction d'une curiosité toute familiale. Dès lors, l'enseignement embrasse de plus vastes pensées. C'est à Paris et de par la complicité d'une résonnance fidèle, un peu dans la France entière, au cours d'une longévité plus qu'humaine si nous parcourons les jours qui nous sont si jalousement assurés le plus souvent, c'est, disons-nous, en raccourci, l'histoire de la musique de chambre que nous allons voir se dérouler, nous étonner et nous instruire. *La Trompette* a renversé bien des murailles de prévention et d'ignorance, ouvert dans les esprits comme des brèches demeurées heureusement béantes. Là se sont glissées des joies inespérées, des lumières inattendues. Ceux-là sont nombreux qui ont senti grandir leur âme sous l'envahissement soudain ou la lente pénétration de ces grandeurs affirmées en la fraternité très humble de quelques instruments tout d'abord, semble-t-il, ne conversant qu'entre eux et pour eux seuls.

Qu'on me permette ici le rappel d'un souvenir tout personnel et d'enfance première. Au reste, bien d'autres que moi le pourraient confirmer. Les fervents de la musique de

chambre, le plus souvent naguère, justifiaient ce nom étroit et trop modeste. Quelques amis se réunissaient — ainsi *la Trompette* a commencé — et ravis de leurs tendresses communes, de leurs admirations presque mystérieuses, ils ne voulaient accueillir personne en leur intimité ombrageuse. Extases d'amoureux, régal d'égoïstes, allégresse de gourmets, ils voulaient le secret alentour de leur petite fête. Ils fermaient la porte derrière eux. Ils semblaient des croyants, des lévites jaloux de leur dieu; et leur bonheur aurait faibli, diminué, à s'émietter en quelques parcelles surprises au passage, égarées loin du sanctuaire mal hospitalier. J'ai vu cela moi-même en mon enfance. A la maison, le père assemblait quelques amis, deux ou trois au plus; le quintette aurait déjà paru presque effrayant et irréalisable. C'était une fois par semaine, le samedi. Aucune assistance qu'un enfant toujours accepté, le père le voulait toujours dans son cœur ou dans son ombre, un enfant, auditeur mal informé encore, qui quelquefois s'endormait sur sa chaise sans respect de Beethoven ou de Mozart.

Ce fut toujours la pensée de Lemoine de faire plus et mieux. L'apostolat lui agrée; et les conversions le réjouissent. Son plaisir n'est complet qu'en se voyant compris et partagé.

On se doute bien que les premiers programmes à peine prémédités, quelquefois d'un caprice immédiat, d'un hasard imprévu, n'ont guère laissé de trace. Les exécutants, seuls auditeurs fidèles, ont disparu pour la plupart. Le bruit peut continuer, qu'ils ont si gentiment déchaîné, mais eux-mêmes sont retombés dans le grand silence. Je demandais naguère à Lemoine, le plus sûr et le premier confident de ces choses, s'il avait souvenir du premier morceau exécuté en la séance première; à mon très vif étonnement, il ne nommait ni Haydn, ni Beethoven, ni le divin Mozart. Hartog fut le maître le premier accueilli, Hartog, un Hollandais, qui dès lors était vivant. Sa naissance remontant seulement à 1826, Hartog pouvait encore, vers 1861, compter parmi les jeunes. Une aubade en quatuor lui devait donner ses entrées entre les

premiers élus de *la Trompette*. Je ne voudrais faire aucun tort à Hartog, — mais enfin il faut bien reconnaître que ce

1er Soirée. 1867-1868
Trio de Beethoven pour 2 violons & alto.
Sonate de Mendelssohn p. piano & violoncelle
Sonate de Beethoven en sol mineur p. piano & violoncelle

2me Soirée
Ouverture de Prometheus.
1er Quatuor de Beethoven ut mineur (N° 1)
Trio de Mendelssohn en ré mineur
Quintette de Beethoven (Septuor)
Quintette de Haydn.

3me Soirée
Sonate de Mendelssohn piano & violoncelle
1er Trio de Mozart p. piano violon Bass
Quintette de Beethoven (Septuor)
2me Quatuor de Mozart (ré mineur)
1er Morceau d'un Trio de Rabutaux.

4me Soirée
Sonate de Mendelssohn p. piano & violoncelle
2me Quatuor de Beethoven (en la majeur) (N° 2).
Quatuor de Haydn en sol
1er Quintette de Beethoven ut majeur
1er morceau d'un Trio de Rabutaux
Adagio de Mendelssohn piano & violoncelle
Menuet & air varié du Quintette de Beeth. (Septuor)

nom n'est pas éblouissant. C'est par une nébuleuse que commence l'immense constellation de musiciens que *la Trompette* éveille et qu'elle emporte à sa suite.

Le premier programme écrit, — ce n'est encore rien de plus qu'une feuille volante, un autographe — est de 1867. Deux musiciens en font tous les frais, Mendelssohn et Beethoven, celui-ci — *a Jove principium,* comme diraît Lemoine volontiers citateur de latin — occupant deux places, ouvrant et fermant le petit concert, par un trio pour deux violons et alto, une sonate en *sol mineur* pour piano et violoncelle.

L'ouverture de *Prométhée,* probablement réduite au piano, ouvre la seconde soirée. Dès lors, le programme, nous pourrions dire le menu du festin, est fixé. Les auditeurs, les convives peuvent savourer à l'avance les joies promises. Elles sont délicates, raffinées, de qualité suprême. Aussitôt se révèle le goût sévère de Lemoine. Lui-même trahit sa pensée, ses préférences, ses aspirations très hautes dans les choix qu'il propose, ou plutôt qu'il impose. *La Trompette* n'a pas, n'aura jamais de complaisance vulgaire. Pour elle, pour lui, la musique peut être un amusement, non pas une amusette. Elle ne doit pas que chatouiller les oreilles; elle doit pénétrer les esprits. Cette musique, la seule qui ait droit de cité, même à travers l'idéal changeant des maîtres et leurs tempéraments si divers, est toujours de noble lignée. On peut badiner avec elle, mais en toute déférence. Cette musique est très grande dame; elle nous tend la main, mais sans condescendre, fût-ce un instant, à s'abaisser. Elle pourra même nous ouvrir son cœur; mais elle veut de bons serviteurs dans ses amants. Elle les choisit, et ne leur permet nulle impertinence.

C'est une règle des premiers jours, et que Lemoine maintient très heureusement; on vient à *la Trompette*, c'est-à-dire chez lui, sans faire toilette, et comme on se trouve, librement, sans gêne aucune. Nul besoin de se préparer à venir là; et ce n'est pas un des moindres agréments de ces réunions charmantes. Mais l'invisible maîtresse du logis, cette muse de *la Trompette*, fille légitime des muses lointaines, a son protocole qui la défend. Elle sait garder ses distances, si familière qu'elle soit; et l'art qui seul règne en sa haute présidence, veut qu'on le salue en entrant.

Cet ostracisme facile à mettre en méfiance est donc, dès le début, devenu la loi constitutionnelle; et ce fut un grand bonheur. *La Trompette* exige et donne de l'excellent. Pas de mésalliance. Aussi l'honneur n'est-il que plus grand aux œuvres et aux hommes qui obtiennent place dans les programmes. Les suprêmes élus du temple, les statues de saints protecteurs qui apparaissent comme en sentinelle sous le porche de rencontre première, sont cette trinité sublime Haydn, Mozart, Beethoven. Toutefois, presque dès les premiers jours, en cet hiver 1867-1868 qui commence les annales si curieuses à parcourir, voilà que nous trouvons, voisinant avec les maîtres, Rabuteau. C'est un jeune, beaucoup moins jeune aujourd'hui, un vivant; il vit encore. En cette année 1868, il devait remporter le grand prix de composition musicale et partir pour Rome. Quels jolis débuts! L'accueil de *la Trompette* exécutant la première partie d'un trio, et Rome ouvrant ses portes solennelles! Nul doute que le souvenir seul de cette hospitalité et de ces triomphes printaniers, réjouisse encore, aux dolentes épreuves d'une santé compromise depuis longtemps, celui qui entrait si gaiement et si résolument dans la carrière.

Ainsi l'année 1868 et l'année 1869 consacraient une autorité grandissante; et dès lors, il semble que *la Trompette* devienne une institution. Cependant les jours se hâtent; et si les choses de la politique ne sauraient troubler la quiétude le plus souvent joyeuse de ces récits, il faut bien redire, hélas! ce que déjà Royer-Collard répliquait à quelque visiteur empressé à dire, non sans dédain et sans un détachement un peu méprisant de bien des choses et de bien des hommes : « Moi, je ne me mêle pas de politique. — Soit, Monsieur, mais la politique se mêlera de vos affaires et de vous. » Voilà, en effet, que la politique s'est mêlée cruellement de nos affaires à tous.

II

1870-1880

1870 voit l'effondrement de cet empire qui semblait si bien assis. Lemoine ne devait pas le regretter, étant de ses adversaires irréductibles. Hélas! 1870 voit aussi la mutilation de la belle unité française. Aux blessures saignantes des soldats s'ajoute la blessure plus affreusement saignante encore de la patrie. Celles-là peuvent guérir, non pas celle-ci. Lemoine a dû quitter Paris. Il passe à Grenoble, en un service auxiliaire de l'armée, quelques mois de cette année qu'un grand poète a si bien appelée l'*année terrible*. Dès lors, quelque temps du moins, les clairons ont fait taire *la Trompette*. Au reste, les documents nous manquent sur cette période troublée. *La Trompette* ne devait déserter son œuvre charmante qu'à l'extrémité dernière, et pour la reprendre à la première accalmie. Ce qui n'était qu'une joie, les jouissances pures de l'art, devenait un refuge et une consolation. Mais à la guerre atroce les déchirements fratricides avaient succédé; et ce que les Prussiens avaient rêvé peut-être, ce que peut-être ils n'auraient pas osé consommer, d'autres ennemis surgis de l'ombre s'empressaient à l'accomplir. Paris pantelant devenait la proie des incendiaires; et dans ce grand désastre, quelques maisons, disparaissant rue Royale, emportaient dans leurs cendres une liasse de papiers que, parmi tant de ruines, il nous faut tout spécialement regretter. C'était, de 1869 à 1871, la vie même de notre chère *Trompette* qui venait de s'effacer. La tâche toutefois était plus facile à reprendre devant les pupitres un instant désertés que dans la carrière si violemment brisée

de nos destinées nationales. Dès 1872, *la Trompette* reparaît plus active que jamais; dix-sept séances se succèdent sans interruption aucune. A Beethoven, à Mozart, à Mendelssohn, déjà familiers du logis, voici que Schumann vient se joindre, puis Chopin apparaît. Le temple un peu jaloux et d'intimité un peu étroite, a grandi et devient une sorte de Panthéon. Weber amène à sa suite Rossini, bien que Rossini, exquis semeur de mélodies faciles et de beaux tapages dramatiques, ne soit guère, en toute gloire du reste, que musicien de théâtre. Le quatuor, exécuté en la sixième séance de cet hiver 1872-1873, est peu connu de nous, la postérité, au milieu de ce bouquet, si merveilleusement retentissant, de Figaro tout en liesse ou d'Arnold tout en larmes.

S'il nous est facile d'énumérer, du moins l'espace de six ou sept ans, tous les musiciens compositeurs que *la Trompette* adopte, fait siens, ou du moins qu'elle veut bien passagèrement accueillir, les exécutants s'effacent dans la pénombre et l'incertitude d'un oubli injuste sans doute, mais qui s'explique. Dès lors, la confusion est facile de l'auditeur à l'artiste professionnel. On échange souvent la chaise en permanence devant quelque pupitre, avec la chaise plus vagabonde offerte presque à tout venant, nous entendons dans le monde des amis et de leurs dociles suivants. On vient pour jouer, on vient pour écouter, quelquefois l'un et l'autre dans la même soirée; c'est fort agréable, mais c'est un peu pour dérouter le chroniqueur. Toutefois, l'importance même de ces séances devait entraîner moins de réserve et plus de précision. A compter du 4 janvier 1873, — *la Trompette* reçoit l'hospitalité de la maison Érard — les exécutants sont connus. Le programme n'est pas encore imprimé; mais une note manuscrite, avant même les grands noms de Beethoven, de Mozart ou de tel autre maître de l'heure, aligne les noms de leurs interprètes; et voici les premiers que, sur le papier déjà jauni, d'autant plus respectable, nous venons de lire et qu'il convient d'honorer : Telesinski, Stiehle, Caye, Calandini, Pugno.

Le samedi suivant viennent Stiehle, Zworzak, Seiglet, Del-

sart, Pugno; et pour la première fois, avec une sonate en *la mineur*, Rubinstein est au programme. Schubert, lui aussi nouveau venu, conclut la soirée avec un quatuor en *la mineur*. Rubinstein et lui se sont donné le ton.

L'année 1875 se peut glorifier comme d'une conquête nou-

Monsieur ÉMILE LEMOINE *a l'honneur*
d'inviter Monsieur Barbas
à ses Soirées de Musique classique du Mercredi
31 mars & du Mercredi 14 avril (1875)

MM.	LÉON REYNIER,	1er Violon.
	HOLLANDER,	2e Violon.
	GODARD,	Alto.
	DELSART,	Violoncelle.
	HOLLMANN	Violoncelle.

Le Piano sera tenu le 31 *mars par* M. CAMILLE SAINT-SAËNS
Le 14 *avril, par* M. DELABORDE.

Chez M. ÉRARD, *13, rue du Mail, à 8 h.* ½

(AUCUNE TOILETTE)

velle. Pour la première fois, le 14 janvier, le grand nom de Saint-Saëns, ce nom qui reviendra bien des fois, comme un rappel glorieux, au cours de ces récits, apparaît en la petite feuille de fine écriture qui seule nous dit ce que, dès lors, voulait et promettait *la Trompette*. Saint-Saëns, dans ce programme, intervient seulement comme virtuose exécutant. Hâtons-nous de dire que *la Trompette* le connaissait et l'avait appelé à elle déjà depuis quelque temps. On se ren-

contre aisément et l'on fraternise bien vite, lorsque le même idéal enflamme quelques humains qui sont vraiment des frères d'élection. Si le grand Saint-Saëns ne fut pas à *la Trompette* un ouvrier de la première heure, cette heure première n'ayant sonné qu'au cénacle de l'École Polytechnique, il fut de l'heure seconde, presque des origines. Il convient d'ajouter ceci. Lemoine, pressentant aussitôt quelle pensée rayonnante, quelle force venaient à lui, aurait voulu que seul Saint-Saëns eût le privilège d'usurper une petite place auprès des maîtres consacrés et par la gloire et par la mort. Mais Saint-Saëns, encore discuté, contesté du moins comme créateur, se refusait à ce privilège magnifique, aussi un peu jaloux. Ce fut, non pas avec sa permission, mais sur de formelles instances, que Lemoine consentit tout d'abord à quelquefois accueillir des débutants, au reste, nous l'avons dit et nous le verrons toujours, d'étroite sélection.

L'intervention de Saint-Saëns devait aussi s'affirmer dans une réforme de portée lointaine. On était si furieusement épris de musique, seul délice, chez Lemoine et ses premiers fidèles, que toute autre considération s'effaçait dans ces esprits avides et jamais assouvis. On saisissait la musique comme à la gorge; on jouait, on jouait; et tout y passait, fiévreusement jeté sur les pupitres, Mozart et ses émules. On n'en avait jamais assez. Dès lors, peu d'études premières, presque jamais de répétitions. L'adoration suffisait. On corrigeait par la pensée, on complétait par le rêve ce que les mains négligeaient, oubliaient dans les hâtes des joies incessantes et sans fin renouvelées. Sans doute, cela pouvait être bien ainsi, lorsque l'on était seuls, entre soi et de complicité facile. Lorsqu'un public, si amical soit-il, est accueilli, plus de soin s'impose; et Saint-Saëns obtient qu'on se réunisse au préalable, que l'on garde en quelque sorte les fausses notes pour soi. Aux œuvres admirées, il veut que soit assurée la piété consciencieuse d'une exécution de toute intelligence et de tout respect.

Thomé, récemment disparu, mais encore inoublié, Thomé,

très agréable évocateur de jolies pensées musicales, Thomé qui, se subordonnant à la poésie souvent ombrageuse, adaptait naguère la complicité du piano allègre et fidèle à des pièces de vers ainsi adroitement enveloppées comme d'une atmosphère caressante et très douce, Thomé apparaît, lui aussi, pour la première fois, au programme de *la Trompette*, en cette année 1875, en date du 7 janvier.

Enfin, Tauré — c'est l'année des débuts les plus glorieux — figure au programme du 18 mars.

Mais voici une innovation plus considérable encore, s'il se peut. Depuis quatorze ans, *la Trompette* existe, et son crédit s'est imposé.

« Quatorze ans au plus, je comptais... »

pourrait-elle chanter, comme le gentil Benjamin de Méhul, si elle daignait chanter; mais, durant quatorze ans, elle n'a connu d'autres voix que celle des claviers d'ivoire ou des cordes vibrant sous les archets. Un peu intransigeante, elle ne voulait que de la musique instrumentale. Nous pourrons observer du reste cette méfiance de quelques amateurs entre les plus sincères et les plus passionnés. Trios, quatuors, leur semblent un monde qui n'a pas besoin de reculer ses frontières. Mais voilà tout à coup qu'un chant d'oiseau les franchit et les dépasse; ce n'est pas sans quelque scandale. On craignait la sirène; et sans aller jusqu'à se boucher les oreilles pour ne pas l'écouter, on l'avait laissée bien longtemps se morfondre à la porte. *La Trompette* pouvait sembler aux mains de Lemoine, comme la trompette redoutable et menaçante qui, dans les mains de l'ange dépositaire de la volonté suprême, interdit l'entrée du paradis à tous ceux qui ne sont pas des élus de la première heure et comme des *tubicoles* de l'étroite observance. Le mardi 25 mars 1875, Mlle Bellocca, dès lors en quelque réputation en nos théâtres de musique, du reste très jolie femme, chante à *la Trompette;* et pour mieux affirmer cette violence heureuse et l'éclatante victoire d'une musique qui n'a d'autre instrument que des lèvres humaines — le chant, c'est le sourire qui

parle — Mlle Bellocca ne s'est pas mise sous la protection de quelque grand classique. Donizetti, Thomas, sont très simplement ses introducteurs et ses parrains, ajoutons Pugno, de complicité en cette affaire. Elle chante un air de *la Favorite* et un air de *Mignon*. Cependant la faveur est assurée. Il est des visiteurs, surtout des visiteuses, que l'on ne saurait plus éconduire, du moment que l'on a bien voulu les accueillir. *La Trompette* a transigé. *La Trompette* laissera chanter; et les plus charmants, les plus fameux entre les maîtres et les princesses de la voix humaine viendront la courtiser et la réjouir.

En cette même année 1875, décidément réservée à d'heureuses fortunes, Reynier joue pour la première fois à *la Trompette*. Son très beau talent de violoniste n'est pas oublié.

Ce n'est pas encore tout. On connaît les armoiries parlantes de *la Trompette*, cette trompette que lettres, manifestes, programmes, semblent porter en bandoulière. Le premier échantillon, essai modeste, figure sur une lettre de convocation aux soirées de 1875. Là, sur le carton rigide, une trompette s'enguirlande gaiement de feuillage; et cette vignette réservée, après quelques transformations, à tant de popularité, est l'œuvre de H. Pinchard.

Nous voyons quels concours admirables *la Trompette*, dès ces temps presque légendaires, obtient parce qu'elle les a mérités. Hélas! presque tous ont disparu dans la nuit muette et sans aurore, de ces hommes semeurs de bruits harmonieux. Le Polonais Telesinski, brillant élève d'Allart, n'est plus; et d'autres l'ont suivi qui lui donnaient en quelque sorte la réplique, l'archet sous la main. L'excellent violoncelliste qui si bien faisait chanter les cordes, Delsart, nous a quittés, aussi Mlle Bedel, plus tard l'épouse de Jacquard, bonne pianiste en son temps. Alphonse Duvernoy, glorifié dans une alliance qui l'associait aux Garcias et aux Viardots, lui-même compositeur, Duvernoy, d'une famille où la musique est une constante tradition, car il fut, depuis plus d'un siècle, toujours quelque Duvernoy pour professer en notre Conservatoire, vient plu-

sieurs fois en ces temps s'asseoir au piano et faire sa partie à *la Trompette*. Il n'est plus.

Tissot alterne avec lui dans ce beau labeur, Tissot, gratifié au Conservatoire de tous les prix accessibles, à la seule exception du prix suprême de composition, de celui qui mène à Rome; car, du moins au faubourg Poissonnière, il n'est pas vrai de dire que tous les chemins mènent jusqu'à Rome.

Ainsi la mort a pris pour la plupart de ces bons collaborateurs; mais ceux qui survivent, sont montés dans la gloire ou réfugiés à l'Institut; et si, dans ce monde, cet asile n'est pas inviolable et certain contre la fâcheuse qui nous menace tous, c'est du moins une assurance relative contre sa visite importune. Les lauriers, dit-on, sauvent de l'orage, et la foudre se détourne pour ne pas les frapper.

Cependant, si *la Trompette* est des musiciens qu'elle interprète et des artistes qui sont leurs porte-paroles, l'assistance elle-même n'est pas négligeable. Tout spectacle est beaucoup, dans son esprit, ses joies, ses grandeurs mêmes, des spectateurs qui le hantent. On ne saurait dire lequel de cela ou de ceci influe le plus impérieusement l'un sur l'autre. Il est donc curieux de connaître comment, vers 1875, 1876, se composait le public de *la Trompette;* et d'abord le nombre des invités monte à cent quarante. En vérité, cette liste est glorieuse; et bien que, là aussi, beaucoup ne puissent plus répondre : « Présent! » à l'appel de leurs noms, ces noms s'imposent souvent par eux-mêmes à notre sympathie, quelquefois à des souvenirs de longue résonnance. Anthiome, Lecouppey, Bazin, musicien et vaudevilliste voyageur en Chine, c'est le Conservatoire. Voici l'Académie de médecine en la personne du chimiste Caventou. Carnot sera président de la République; il n'est encore que *tubicole*, c'est moins dangereux. Durand-Claye est un ingénieur réputé. Diémer est auditeur quand il n'est pas lui-même exécutant. Le peintre Glaize est souvent de la fête, aussi Harpignies encore aujourd'hui robuste comme les vieux chênes, patriarches de la forêt, qu'il aime et connaît si bien. Maspéro est un archéologue déjà en coquetterie avec les

lointains Pharaons. Tony Noël, Lafrance, Bayard de la Vingtrie, un ami excellent, sont sculpteurs; Rixens est peintre et travaille encore. Vieuxtemps, Sarasate, venu de Pampelune pour nous conquérir, l'archet à la main, sont des professionnels de la musique. On voit, en ce résumé très réduit, que toutes les professions à peu près sont représentées dans ce cortège que *la Trompette* traîne après soi.

Parmi les invités de l'année suivante, 1877, aux noms déjà relevés, s'ajoutent les noms de Maréchal, Massenet, Lalo, voire des noms politiques, le député Laisant, le sénateur Scheurer-Kestner, le conseiller municipal Levraud. Sans doute que, pour eux, les cacophonies cruelles de la tribune s'apaisent un peu dans les harmonies conciliantes que verse l'âme des maîtres.

Dès lors, du nombre, de l'assiduité, de la renommée même de ses fidèles, Lemoine peut complaisamment s'enorgueillir; il semble plus fier encore des œuvres si multiples, si variées, qu'il accueille, qu'il fait applaudir; et c'est dans un sentiment de satisfaction pleine et entière qu'il établit lui-même, au sortir de l'année 1878, la liste comme des étapes joyeuses ou magnifiques, successivement parcourues. En effet, le voyage est admirable. Dans la musique instrumentale ancienne, le grand Bach compte trois numéros, Beethoven dix-sept; Boccherini n'apparaît qu'une fois; mais Chopin monte jusqu'à la demi-douzaine. Haydn vient une fois, Mendelssohn quatre fois, Mozart trois fois; Rameau, Schubert, chacun une fois. Schumann bondit à sept comme les merveilles du monde; mais Weber reste à l'unité.

Dans le chant, Mozart arrive le premier avec sept fragments d'opéra. Cavalli, Gluck, Grétry, Lotti, Lulli, Rossini, Sacchini, Schubert, Stradella, eux non plus, ne dépassent point l'unité modeste; mais Schumann se hausse à quatre, Haydn à deux, Hændel à trois.

La part a donc été faite très belle aux musiciens que nous rappellent les échos du passé; mais les contemporains auraient mauvaise grâce à se plaindre. Si le voisinage de leurs aînés

peut devenir encore plus redoutable que flatteur, observons que, sont essayés, ou révélés, des talents à peine surgis du silence et de l'indifférence presque générale. Brahms est mieux qu'un débutant, mais son adoption n'est pas sans résistance. Benjamin Godard, Fauré, commencent à peine leur labeur qui sera de bruyant tapage chez celui-là, d'exquises révélations, de murmure adorable, chez celui-ci. Si Liszt est illustre, Rubinstein célèbre, Berlioz consacré, Raff approuvé de quelques-uns, Gounod, déjà réputé un enchanteur délicieux, au dire de Sapho, de Marguerite et de Juliette, si Saint-Saëns poursuit une carrière déjà très haute, ou plutôt continue un règne souverain, Pfeiffer, Lefebvre, Chaminade, Widor, d'Ivry, ne sont encore que des débutants. Nous pouvons observer la clairvoyance de Lemoine. Ceux-là qu'il met en quelque sorte à l'essor, sauront battre de l'aile et jeter magnifiquement, ou du moins bien gentiment, leurs chansons dans l'espace. La mission de *la Trompette* s'affirme, non pas seulement de culte fidèle voué aux anciens, mais aussi d'accueillante hospitalité envers ceux-là qui cherchent des oreilles complaisantes, des cœurs ouverts, des échos qui ne leur soient pas indociles, qui se cherchent peut-être encore eux-mêmes.

En la seizième année d'existence, au seuil de l'hiver 1877-1878, le quatuor de *la Trompette* est officiellement composé de MM. Léon Reynier, Colblain, Benjamin Godart, Jules Delsart. L'appel n'est pas seulement adressé aux fidèles sur des cartes d'invitation, ne précisant que la date des soirées, sans indiquer les détails du régal ainsi promis; les programmes sont imprimés à l'avance. *La Trompette* écrit, en quelque sorte, elle-même ses annales et superpose pieusement les pages de ses archives. Les pianistes accompagnateurs sont successivement Saint-Saëns, Alphonse Duvernoy, Alfred Jaëll, Diémer, encore Saint-Saëns, Charles de Bériot, Mlle Poitevin, Delaborde, Breitner, Mlle Laure Donne, Fissot, Serge Tanéiew, Chabeaux.

Nous voyons, au cours de ce même exercice, Marsick

prendre, au pupitre de premier violon, la place de Léon Reynier, puis Van Waefelghem succéder à Benjamin Godard en la partie d'alto.

Toutes les soirées n'ont pas encore l'agrément du chant. Il semble que *la Trompette* ait parfois comme des retours de méfiance contre la voix humaine, et consente sans peine à revenir à l'austérité un peu étroite des premiers jours. Cependant, le 2 février 1877, Mme Carème interprète Paesiello, Haydn, Scarlatti.

Toujours, chemin faisant, à travers ces programmes de jolies fêtes, et comme sur les sentiers hélas! semés désormais de feuilles mortes que seul agite le murmure incertain des souvenirs, nous surprenons, nous écoutons, nous chérissons la voix de Lemoine lui-même. C'est causer avec lui que de parcourir ces pages déjà vieilles de tant d'années. On surprend son esprit, on entend sa parole un peu bourrue, mais qui certes est bien celle du bourru bienfaisant. En date du 9 février 1877, nous lisons : « Je crois utile de rappeler que *la Trompette* a la tradition d'une *réunion intime* — il souligne — que c'est sa raison d'être; je prie donc instamment de ne pas faire de toilette pour y assister, car je serais obligé de renoncer à mes réunions si elles devaient se transformer en réceptions cérémonieuses. »

Jamais de cérémonies, voilà qui est net et formel. Lemoine n'a souci ni des modistes, ni des tailleurs. Il veut que l'on soit chez lui en toute aisance et cordiale simplicité; et pour lui, la salle même de l'Horticulture n'est qu'un atelier de camarade mieux éclairé et agrandi. Il ajoute à ses prescriptions : « Je vous prie instamment de venir à 8 heures et « demie afin que la séance se termine à 11 heures. » Et l'on voit que l'exactitude est déjà prescrite, presque ordonnée. Il ne faut pas que ces soirées prennent jamais des allures de théâtre : aussi Lemoine n'aime pas les lorgnettes. Serait-on affligé d'une lamentable myopie, ou même un apprenti quinze-vingt, il n'est pas d'usage, dans un salon d'amis, que l'on s'efforce à dévisager, la jumelle en main, quelque assis-

tant ignoré ou mal reconnu. Cette exploration indiscrète est donc déplaisante à Lemoine; il la réprouve et la déconseille. On sait, du reste, que ses avis, ses prescriptions ont force de loi. Il dit lui-même, en l'un de ses nombreux manifestes : « Mes goûts sont d'un sybarite. On n'entend bien la musique. « on n'en jouit librement, que quand on a ses aises. Je dîne- « rais mal, quelle que soit la splendeur du festin, si j'étais « assis sur des noyaux de pêche... »

Ici en passant, et par extraordinaire, que notre ami Lemoine me permette de le contredire. Tant de bien-être et de confort ne me semblent pas nécessaires aux fervents suprêmes de la musique. Il me souvient, pour ma part très humble, d'avoir écouté debout, en l'immensité d'une basilique romaine et sur des dalles de marbre — ce qui est beau mais froid — l'espace de deux ou trois heures de suite, sans bouger, les lamentations austères d'un Allegri ou d'un Palestrina; et cependant les plaintes de Jérusalem me faisaient oublier les plaintes de mes jambes. La très fameuse *Scola cantorum* parque ses amis sur des bancs d'accusés; et ses martyrs acceptent sans sourciller les dossiers implacables et les planches inhumaines. Que dirai-je des opéras pieusement, dans mon enfance, goûtés, applaudis, dévorés de joie, au fond d'un parterre de province, dans un effroyable entassement d'épaules, de dos peu transparents et mal odorants? Mais les *Huguenots* ou *Robert* jetaient comme leur haleine et leur âme sur ces flots humains immobilisés par leur surabondance même; et je puis assurer à Lemoine que l'enfant à demi écrasé que j'étais alors, était un enfant ravi, et que les banquettes durcies à travers tant de soirs de pression humaine, m'étaient cependant délicieuses.

N'insistons pas et reconnaissons dans Lemoine, comme il l'avoue lui-même, un jouisseur délicat et qui volontiers fait sien le vieux proverbe de sagesse populaire : « Où il y a de la « gêne il n'y a pas de plaisir. » Avouons du reste que les fauteuils bien cannés de notre salle de l'Horticulture sont agréables à notre guenille corporelle. Le décor même est de plai-

sante harmonie, étant de fleurs épanouies dans les voussures, suspendues tout alentour. C'est donc comme un petit paradis terrestre que Lemoine nous assure; et nous pouvons douter même que, dans l'autre paradis, celui que nos parents n'ont pas su garder, la partie musicale fût si bien assurée. Là, les chansons des oiseaux les plus divers étaient exquises, il faut le croire; mais si les fauvettes gazouillaient là-bas, une autre fauvette, celle-ci confidente de Grétry, chantait à *la Trompette*, le 23 février 1877; et c'était Mme Fuchs qui lui prêtait sa voix.

Le nom de Viardot rayonne le 2 mars 1877; mais le prénom de Paul le précède. Ce n'est pas la cantatrice déjà silencieuse, après de si beaux et si bien retentissants triomphes, qui ce soir-là vient à *la Trompette;* c'est le fils, bon violoniste. Carl Goldmark est le maître qu'il interprète.

Voici venir M. Renié qui introduit à *la Trompette* Salieri, Carissimi, et devient le Lucifer de Hændel, terrible avatar d'un homme tout pacifique et qui certes n'a pas à craindre la damnation éternelle.

Félicien David, avec un fragment du *Désert*, le délicieux Hymne à la Nuit, et Gluck, avec l'air du sommeil emprunté à l'opéra d'*Armide,* trouvent en M. Lévy un digne interprète; et dans cette soirée du 20 avril, le chant répand ainsi les joies les plus sereines. Gluck, Félicien David, sont des maîtres singulièrement dissemblables et d'inégale puissance; il y a de l'athlète chez Gluck; cependant l'un et l'autre devaient évoquer les heures sombres et apaisées, bercer enfin la douleur ou la fatigue sous la caresse des plus délicieuses mélodies que des lèvres humaines aient jamais soupirées.

Le piano à clavier de pédales est un instrument de tapage étendu et de ressources dépassant celles du piano ordinaire. L'usage ne s'en est pas vulgarisé; mais *la Trompette* ne peut rien ignorer de ce qui touche l'art de la musique, ou son arsenal; et le piano à clavier est tenu, en la séance du 27 avril, par M. Taneiew. Le grand Bach est ainsi bruyamment interprété. Sans doute, l'instrument encombrant s'offrait de lui-

même au virtuose, car en cette année 1877, c'est encore dans la salle Érard que *la Trompette* lance le cri de ralliement à ses fidèles; et dès lors, la maison Érard, comme pas une autre maison de magnifique labeur, construisait et pouvait prêter, sans le déranger beaucoup de sa place, le piano pédalier promis aux tubicoles.

Cette année 1877 s'achève sur deux soirées entièrement réservées à des auteurs modernes vivants et la plupart de notoriété seulement commençante. Voici leurs noms maintenant grandis, et l'un surtout jusqu'à la gloire la mieux retentissante : Georges Pfeiffer, Widor, Delsart, Benjamin Godard, Massenet. Tels sont les héros de l'avant-dernière séance; et voici les héros de la dernière, en date du 11 mai : Octave Fouque, Gounod, Bemberg, Vieuxtemps, Benjamin Godard, Widor, Massenet, déjà signalé, applaudi.

L'année 1878 s'est ouverte. Après une tentative infructueuse et dont le mauvais succès ne doit pas du reste nous attrister, pour obtenir la salle du Conservatoire, *la Trompette* transporte et installe ses pénates — nous avons déjà signalé cette heureuse conquête — en la salle de l'Horticulture, rue de Grenelle.

On sait que les programmes toujours rédigés, du moins inspirés par Lemoine, s'achèvent quelquefois, après l'énumération des morceaux promis et la liste des interprètes attendus, sur quelques réflexions personnelles, humoristiques même, du grand maître de *la Trompette,* comme il lui plaît justement se proclamer lui-même. Voici ce qu'une feuille, un peu pâlie, mais datée du 26 janvier, nous dit :

« Le 13e Quatuor est un des plus ardus du maître; excepté à *la Société des derniers quatuors de Beethoven,* société Maurin, on peut dire qu'on ne le joue jamais à Paris. Je préviens qu'on commencera par lui. Ceux qui ne l'aiment pas ou ne le comprennent pas — ce qui, à mon sens, pour le cas de ce colossal chef-d'œuvre, est exactement la même chose — pourront ainsi ne venir que quand il sera terminé, vers 9 h. 40. »

Et ces réflexions suivent, intéressant un tout autre sujet :

« Le succès obtenu par le concerto de mon ami Godard, notre alto, me fait aujourd'hui faire exception à la règle prohibitive que je me suis imposée, au sujet de l'exécution de musique instrumentale moderne, — sauf à des soirées spéciales; — je suis très heureux de lui donner ce témoignage d'amitié, et vous m'approuverez, j'en suis sûr. »

Ceci — nous entendons ces dernières lignes — témoigne du zèle que Lemoine prodigue alors que l'intérêt de l'art qui lui est cher, se confond avec la sollicitude que mérite un ami lui-même bon serviteur de la muse.

Mais cela — les premières lignes de cette allocution — nous révèle, chez Lemoine, l'initiateur, l'éducateur; et celui-ci ne veut pas que l'on méconnaisse sa compétence ni son autorité. Il comprend, il sait qu'une chose est belle; il n'accepte pas que nous en puissions douter. Les derniers quatuors de Beethoven, manifestation quelquefois presque tragique d'une pensée qui allait s'éteindre, suprême confidence d'un génie lugubrement enveloppé de surdité et qui allait à son tour descendre dans le silence de tout et de tous, ces quatuors, Lemoine l'avoue et s'en indigne, ne recueillaient pas dès lors l'unanimité de l'approbation et des applaudissements. D'aucuns, et parmi les plus fervents amateurs de musique, même à l'ordinaire suivants dociles de Beethoven, acceptaient que Beethoven finissant avait pu faillir et défaillir. Ils alléguaient l'exemple d'un Corneille écrivant de la même main, mais non pas du même cœur, *Attila* et *le Cid,* ou bien encore, remontant plus loin dans les annales de la gloire, ils rappelaient Michel-Ange fléchissant dans la chapelle Pauline après avoir si bien plané en la chapelle Sixtine; et sans doute, ce n'est pas diminuer Beethoven que de le confronter avec Michel-Ange ou Corneille. Le malentendu entre ceux-là qui voulaient en rester à la symphonie avec chœur, et ceux-ci, furieux admirateurs des compositions dernières, avait peut-être son origine en l'amertume, la tristesse, la désolation de ces quatuors. La douleur est une muse et une inspiratrice quelquefois souveraine, la plus haute qui soit; mais enfin les hommes plus vo-

lontiers, du moins tout d'abord, s'empressent vers le sourire et alentour de la joie. Si grave, si noble, si fort que soit le génie de Beethoven et quelquefois même si profondément désespéré, — ce qui est très profond dans l'âme humaine ne saurait jamais être gai, — il n'en demeure pas moins que, dans les œuvres de sa jeunesse et de sa maturité, la sérénité renaît après les ombres sublimes, que la joie éclate même au sillage de ce grand remueur de pensées sonores, créateur d'échos merveilleux, que fut cet homme. Dans ces derniers quatuors, du moins en bien des passages, on peut dire qu'il souffre comme jamais, il pleure des larmes venues de l'âme blessée sans retour, il saigne. C'est souvent pénible, quelquefois presque effrayant. A cela il faut venir cependant, si l'on veut connaître tout le génie de Beethoven. Lemoine s'était hâté à le comprendre, et il voulait conquérir des initiés au culte de son dieu. Il permet que l'on ne vienne pas écouter, il ne permet pas que l'on marchande l'admiration. Son intransigeance est curieuse, amusante même, presque comique, en cet apostolat. Après l'exécution de tel ou tel morceau décidément d'une pénétration un peu laborieuse, il me souvient d'avoir vu Lemoine se lever de sa chaise, traverser l'assistance, monter sur l'estrade, et là, au milieu de son quatuor, nous pourrions dire ses gardes du corps, le voici qui interpelle toute l'assemblée, vous, moi, les invités, les habitués, les amis eux-mêmes. Pour un peu, et à sa manière, il nous traiterait d'imbéciles, du moins de Béotiens, comme aurait dit un fils d'Athènes. Nous n'avons pas compris; eh bien! on rejouera le même morceau à la séance suivante; la cause est remise à huitaine, ainsi que l'on dit chez Thémis; et il en sera de même jusqu'à ce que nous ayons débouché nos oreilles et notre esprit. Cet homme est terrible; il faut vouloir ce qu'il veut; et il fait si bien qu'il nous dompte; sa pensée nous éclaire et nous maîtrise. Il faut enfin accepter ce qu'il nous offre. Le plus sage serait, dès la première heure, d'accepter, de croire et d'applaudir.

Si Lemoine est volontiers complaisant à la tenue de ses vi-

siteurs, lorsque la tenue n'est que des vêtements et de la toilette, son humeur est plus farouche, lorsque vient en question la tenue des personnes elles-mêmes. Cet homme joyeux veut le respect et la conscience attentive de tous devant les œuvres, on pourrait dire les divinités offertes aux extases de l'assistance. Écoutons cette mercuriale vieille de trente-deux ans, mais qui pourrait être d'hier :

« Permettez-moi une observation; elle ne concerne que quelques personnes, mais je crois devoir lui donner une forme générale pour éviter de blesser les susceptibilités les plus en éveil.

« A un concert ordinaire ou dans un théâtre, on peut à la rigueur causer et rire tant que l'on veut jusqu'à la limite imposée par les convenances, et par la nécessité de ne pas gêner les autres; on *achète* ce droit à la porte en payant; mais *la Trompette* est un salon, rigoureusement un salon, et s'il est très naturel et tout à fait sans inconvénient qu'au cours d'un morceau on ait le droit de dire quelques mots à son voisin, de faire part d'une impression, et qu'on le fasse, il n'est pas admissible que même, *sans faire de bruit,* on y vienne pour causer et rire pendant tout un morceau, et quelquefois pendant toute la soirée; rien, et cela à juste titre, n'agace plus les artistes, et il y en a beaucoup d'assez nerveux pour que l'impatience qu'ils éprouvent leur enlève leurs moyens. Enfin, les auditeurs attentifs en subissent une distraction insupportable; plusieurs se sont plaints; vous trouverez donc naturel que je me fasse près de vous l'écho des uns et des autres. »

Sous la même signature, mais avec plus de véhémence et comme dans l'agacement que motive l'impénitence du pécheur, nous lisons encore, quelques années plus tard, ce manifeste, nous devrions dire ce réquisitoire :

« La soirée du 17 a été fort belle, mais je ne saurais vous cacher que si nous avons été contents des artistes, *ils ne l'ont pas été de nous,* car depuis bien longtemps il n'y avait eu à *la Trompette* une séance où l'on chuchotât autant. Les ar-

tistes s'en sont plaints, beaucoup d'entre nous aussi; et je suis personnellement très péniblement affecté — quelle colère exprime ce redoublement d'adverbes! — d'avoir à répéter aujourd'hui une observation que je n'avais pas faite depuis longtemps. Je me donne assez de peine pour avoir le droit d'exiger que, lorsque l'on est à *la Trompette,* l'on s'y taise, d'autant plus que l'on n'est nullement forcé d'y venir, si l'on n'est pas en mesure d'écouter sérieusement de la musique sérieuse. Rien ne m'est plus désagréable, surtout dans mon salon, que le rôle de gendarme. Je vous supplie donc de m'aider un peu, et si tous ceux qui se plaignent à moi, voulaient bien faire *chut* lorsque l'on bavarde autour d'eux — et je répète que je les supplie de le faire, — je n'aurais jamais pareilles observations à renouveler.

« Ne craignez donc pas de faire faire strictement silence. Si vous voulez bien relire la notice que chacun de vous a reçue, vous y verrez qu'il est entendu que ceux qui acceptent mon invitation, s'engagent par là même à ne point se fâcher dans ces circonstances; ce serait, du reste, un peu singulier. Si je n'ai rien dit pendant le cours de la soirée, c'est que j'étais très fatigué, presque malade, et tellement énervé que j'aurais certainement dépassé la mesure.

« Que les nombreux invités qui ne méritent en rien cette mercuriale, veuillent bien me pardonner de la leur faire lire; il le fallait pour que, par sa forme générale, elle soit reçue sans les blesser par ceux ou celles (peut-être plus par celles que par ceux) qui me causent le désagrément de l'écrire. »

Pauvre Lemoine! Cher prophète quelquefois mal écouté, mais c'est souvent le sort des prophètes, en vérité on l'aime un peu plus dans ces désolations mêmes. Il semble que nous entendions un prêtre gémissant dans son temple profané, ou seulement un bon chien de garde grognant, montrant ses crocs aux intrus indignes de l'hospitalité reçue.

Hélas! les bavardages intempestifs ne sont pas seuls pour désespérer Lemoine. Il veut que *la Trompette* soit un salon, le sien et celui de la muse, c'est à merveille. Mais en quel

salon est-ce donc que l'on écoute sérieusement les choses sérieuses? Le diseur ou le chanteur de salon connaît l'amertume de l'inattention presque injurieuse, ou des murmures importuns. Quelle maîtresse de maison ne s'est pas angoissée devant le silence vainement sollicité et recommandé? Regard navré, sourire éteint, ne suffisent pas toujours; et combien de fois Madame n'aurait-elle pas volontiers fait jeter dehors quelques-uns de ses hôtes, et souvent des plus considérables, si la politesse ne lui avait pas imposé la nécessité de son martyre et de sa patience!

Ah! mon cher Lemoine, croyez-moi, c'est une consolation relative, on écoute mieux encore chez vous qu'en nul autre salon de Paris.

Et l'inexactitude des invités, quel fléau dont Lemoine ne prendra jamais son parti! On commençait, heure militaire — encore un souvenir de l'École Polytechnique — à huit heures et demie; depuis longtemps déjà, on commence à neuf heures; le dîner retardé imposait ce retard. A ceux qui arrivent après le premier coup d'archet, le châtiment est facile : leur fermer la porte au nez et ne les accueillir que pour le scherzo ou le final. Ils font pénitence dans le vestibule, tels les catéchumènes indignes encore des joies suprêmes et du baptême attendu. Mais que dire de ceux-là, toujours assez nombreux, qui s'empressent à lever la séance avant qu'elle soit terminée? Si ce n'est pas encore de la déroute, c'est déjà de la désertion. Et comme l'on sent bien dès lors que le Français, en sa moyenne et jusque dans son élite, n'aime guère la musique digne de ce nom, que discrètement dosée, écourtée, rationnée à son appétit vite épuisé. C'est affaire à Lemoine, à quelques-uns seulement, d'oublier tout pour elle, parce qu'en elle ils trouvent tout. Les autres se prêtent à l'enchanteresse, ils ne s'abandonnent pas; et quand parle Beethoven, ils songent à leur tramway. Le retour leur est si impérieusement présent qu'aimer sans retour leur serait impossible au delà de quelques instants bien rapides.

De quel œil navré cependant, Lemoine assis, ou même

effondré sur sa chaise, — car maintes fois il est venu à nous n'ayant de vaillance et de force que dans son âme — de quel reproche silencieux, il poursuit les déserteurs! C'est à ramener les plus obstinés fuyards dans le rang, si l'on pouvait jamais retenir un Parisien jusqu'au dernier accord d'une séance de musique, si merveilleuse qu'elle soit. Sainte Cécile reviendrait et jouerait de la viole de gambe, comme elle fait dans quelques peintures lointaines, pendant qu'Orphée égratignerait de la guitare, Rubinstein reviendrait de l'autre monde pour jouer à quatre mains avec Saint-Saëns, que la débandade commencerait, avant cette extase digne des cieux, si le prodige devait achever le programme.

Mon pauvre Lemoine, il faut nous résigner à ces défaillances et ces trahisons. Les présidents de société chorale ont coutume d'appeler chœur des paletots le chœur de conclusion suprême qui doit renvoyer les gens chez eux, et ces gens n'attendent pas qu'il leur soit ainsi donné congé.

Ce que Lemoine n'obtient pas, nul ne l'obtiendra jamais. Un de ces griefs est encore les places marquées et gardées. « D'aucuns, dit-il, se font à côté d'eux, et trop commodément, leur petit vestiaire. Toutes les places sont bonnes et doivent être librement acquises à tout venant. »

Mais nous n'en finirions pas à détailler toutes ces petites misères, l'envers de la gloire. Lemoine cependant nous contait un quiproquo où cet envers devient d'une familiarité impertinente. Un nouveau venu, encore mal initié aux habitudes du logis, mal informé même des visages, devait, à le voir si empressé, si bien remuant, tout à la fois protecteur et grondeur, imaginer que Lemoine n'était là qu'un placeur, une sorte d'ouvreuse à barbe. Et c'est ainsi que, de son fauteuil, ledit Tubicole interpellait notre prieur et lui demandait d'apporter un petit banc à Madame.

En cette année 1878, la dix-septième de son règne, *la Trompette* s'attriste au congé que Benjamin Godard, bien à regret, lui doit signifier. Nous avons vu le chantre de *Jocelyn*, d'une assiduité assez longtemps fidèle, prendre place au quatuor.

Alléguant ses travaux de compositeur absorbants, il faut bien le reconnaître, il déclare passer l'archet à quelque autre moins affairé; et pour longtemps nous saluerons les noms fraternellement unis que déjà, du reste, nous avons signalés de MM. Marsik, Colblain, Van Waefelghem, Delsart.

Le musicien ne devait jamais étouffer chez Lemoine, le savant curieux de toutes découvertes nouvelles, ni même des recherches les plus laborieuses. En date du samedi 23 mars 1878, la séance est tout à la fois de musique et de physique. Ce n'est pas encore la télégraphie sans fil; c'est au contraire le fil, ou plutôt les fils, sans télégraphie. On sait, ou plutôt on ne sait pas, les mystères capricieux de l'acoustique. D'aucuns préconisent l'emploi de simples fils tendus au travers des salles coupables de mauvaise sonorité. Ces fils, on l'espère du moins, seront, tout à la fois, la piste que les sons devront suivre, et le réseau protecteur où se prendront au vol, comme des mouches importunes au réseau d'une toile d'araignée, les échos fâcheux et les résonnances désobligeantes. C'est ainsi — un avis en a prévenu les fidèles — qu'un beau soir, devenu physicien et complice de Cavaillé-Coll, Lemoine expérimente chez lui les remèdes douteux contre ce mal redoutable, la mauvaise acoustique. Serait-ce le souvenir de ce traitement un peu bizarre, ou seulement la crainte salutaire de le subir encore, on sait que la salle de l'Horticulture satisfait nos oreilles aussi bien qu'il est possible.

Sans aucun doute, les programmes de *la Trompette* sont d'une lecture curieuse, voire très intéressante. On y découvre les préférences de son inspirateur, mais aussi les étapes d'une carrière admirable. A côté, dans le sillage connu de ces beaux vaisseaux de haut bord et de puissance souveraine qui s'appellent Mozart ou Beethoven, Haydn ou Schumann, tels noms d'abord admis discrètement, à l'essai pourrait-on dire, s'insinuent, grandissent, s'imposent. Il semble que s'accroisse la noble famille dont *la Trompette* sonne la gloire. C'est une évolution lente, prudente, d'autant mieux certaine. Lemoine et les siens ne s'égarent jamais, ou bien rarement; et toute

conquête est assurée, qu'ils ont patiemment entreprise, laborieusement poursuivie.

On comprendra qu'il nous soit impossible d'enregistrer tous les noms de compositeurs ou d'exécutants rencontrés au passage. Ils sont trop. Peut-être nous sera-t-il reproché d'être incomplet, même injuste; on nous blâmerait bien plus cruellement encore de ne rien oublier. La physionomie d'ensemble des séances régulièrement espacées, voilà ce que nous pouvons essayer de saisir. Une table des matières peut être précieuse, ce n'est pas un livre.

En cette fin d'année 1878, sont admis à briguer les applaudissements d'un auditoire difficile, redoutable même, compétent toutefois mieux que nul autre, Fauré, Diémer, Paul Chabeaux, Mme Marie Jaell, Salvaire, Lalo, Duparc, Lefebvre, enfin Pugno, celui-ci trouvant, pour chanter *son roman de l'an passé,* poème intime d'une grâce extrême, le talent de M. Lauwers. Cela dit, prenant congé jusqu'à l'année suivante, Lemoine nous souhaite de bonnes vacances, nous informant toutefois, — car rien ne lui est indifférent qui intéresse les personnes ou les choses de son intimité, — qu'un petit portemine en métal a été égaré chez lui et qu'il le rendra fidèlement à qui de droit. Ce bon prieur pense à tout. Rien ne s'égare chez lui que les tristesses de la vie; et ce sont là des choses que l'on ne va pas réclamer.

Dans le quatuor en exercice, au début de 1879, Rémy tient la partie de second violon.

Mme Henriette Fuchs chante; c'est une collaboratrice fidèle; une autre fois, c'est Mme Hellman, puis Mlle Marianne Viardot qui interprète une *chanson écossaise* de Paladilhe. Et voilà que prend place dans notre Panthéon le chantre de *Patrie,* mais aussi, c'est l'appellation qu'il nous plaît le mieux lui donner chez nous, le joli oiseleur qui devait capturer et nous livrer de si délicieuses mélodies. C'est bien quelque chose, après tant d'années, de chanter encore dans la mémoire et même sur les lèvres de quelques fidèles.

Certes, Rimski-Korsakoff est illustre maintenant; dès le

25 janvier 1873, Lemoine l'accueille. C'est de la clairvoyance ; c'est aussi de l'audace.

Voici qu'une fois par hasard les instruments à archet cèdent la place aux instruments à vent. Taffanel, Turban, Garrigues, Espaignet (flûte, clarinette, cor, basson) traduisent les inspirations de Bach, Rubinstein, Saint-Saëns.

Il me souvient d'avoir entendu violemment critiquer, réprouver Raff; Raff apparaît sur deux programmes. *La Trompette* ne veut rien ignorer, au moins de la musique de noble ambition.

Bien que les avatars où s'amuse et se prodigue la nature si diverse et si riche de Lemoine, ne soit pas pour nous étonner, nous avons quelque peine à nous l'imaginer danseur ou meneur de cotillon; et cependant il ne manque jamais à nous inviter au bal. Il est vrai que ce bal est des élèves ou des anciens élèves de l'École Polytechnique, que le triangle rectangle y fait vis-à-vis au triangle isocèle, et que le carré de l'hypothénuse y devient peut-être une figure de quadrille. Legendre, ou tel autre grand pontife de la géométrie, mène le bal. On sait quel lien mieux que confraternel, rapproche et poursuit tous ceux-là qui ont traversé l'École fameuse, gloire de la Montagne Sainte-Geneviève; et nul, mieux que Lemoine, n'accepte cette solidarité et cette aimable servitude.

On ne saurait trop dire de quelle inintelligence nos théâtres et nos directeurs parisiens témoignèrent en présence de cette œuvre géniale, *Samson et Dalila,* magnifique monument où les passions, les faiblesses humaines, apparaissent en quelque sorte enveloppées sous l'envergure sublime et formidable de Jéhovah dieu d'Israël. On sait, bien que ce soit à ne pas croire, que le chef-d'œuvre de Saint-Saëns dut passer la frontière, accepter l'hospitalité allemande, rapporter les applaudissements de l'étranger, avant d'être écouté par un public français. Encore devait-il, comme un coupable, un pécheur suspect de damnation, traverser le purgatoire d'une scène de province, puis un opéra d'éphémère existence, avant de forcer les portes de notre Académie nationale de musique. Le dieu

arrêté sur le seuil de son temple, c'est à peu près cela. Eh bien! *la Trompette* est mieux accueillante. Le 8 février 1879, Mme Fuchs chante un air de *Samson et Dalila;* et c'est J. Griset qui l'accompagne, celui-ci assez habile musicien pour s'asseoir devant un piano, ou prendre et brandir l'archet d'un violoncelle.

En vérité ces programmes de *la Trompette,* jusque par delà les ombres d'un passé qui s'enfuit plus loin chaque jour, scintillent encore comme d'une lumière ineffacée. Ne transcrivons que le programme de cette séance mémorable de par la révélation d'une œuvre ignorée encore de Paris et de la France. Huit numéros se succèdent :

Air de Samson et Dalila.....	C. Saint-Saëns.
Berceuse.....	Meyerbeer.
Wiegendlied (berceuse).....	Brahms.
Air d'*Iphigénie en Tauride*.....	Gluck.
Trio en Ré majeur, op. 70.....	Beethoven.
Nocturne, op. 148.....	Schubert.
Quatuor, op. 14, nº 2.....	Schumann.
Sonate en *Ré mineur*, op. 31, nº 2.....	Beethoven.

Alp. Duvernoy tient le piano. Le quatuor fidèle est de MM. Marsick, Rémy, Van Waefelghem, Delsart.

Et c'est comme cela, non moins magnifiquement, chaque semaine.

A l'étape où nous sommes arrivés, *la Trompette* garde ses pénates coutumiers rue de Grenelle; là encore, en date du 22 mars 1879, une séance toute d'auteurs contemporains et vivants réunit les noms de d'Indy avec un quatuor en *la mineur* dont l'auteur lui-même interprète une partie, de Saint-Saëns, Pugno, Pfeiffer, Ten Brink, Dargomizsko, Massenet, Rubinstein, Wagner; mais, par exception, la séance suivante émigre à la salle Pleyel; et, cette fois, le nom de Viardot est deux fois acclamé, dans la mère, dans la fille. Celle-là même qui naguère était la Fidès du *Prophète,* inoubliable incarnation du génie dramatique de Meyerbeer, ou, pour mieux dire, sublime apparition de l'amour maternel en sa grandeur

suprême; celle-là, fille de cette magnifique lignée d'admirables chanteurs, les Garcias, Pauline Viardot ne saurait plus être dès lors la cantatrice au verbe puissant, la tragédienne au masque mobile et si expressif qu'elle était naguère; du moins, elle fait jaillir encore des touches du piano un peu de cette âme que ses lèvres ne sauraient plus exhaler. C'est à Weber, Lefebvre, Saint-Saëns, qu'elle prête son concours d'accompagnatrice; et la chanteuse, suppléant la mère, dans cette tâche désormais interdite, et qui du moins nous garde comme un écho de la voix désormais éteinte, est Mlle Marianne Viardot, bientôt Mme Duvernoy.

En cette famille, nous devrions dire en cette dynastie, l'héritage est fidèlement transmis d'une merveilleuse intelligence de la musique. Les âmes sont faites comme d'un cristal lumineux et sonore. A peine se sont-elles épanouies qu'elles vibrent et qu'elles chantent. Saint-Saëns me contait ceci. En manière de défi, il avait écrit, pour deux voix de femmes, un duo d'extravagante difficulté. Le manuscrit en est remis à deux des filles de Mme Viardot. Pas un instant d'hésitation : à travers les rythmes qui se brisent et se contredisent, les intonations mal accessibles, tout un réseau d'harmonies inattendues, l'une et l'autre des cantatrices se jouent; et rien ne les arrête, rien ne les étonne. Il suffit que leurs yeux, en quelque sorte, se posent sur une page de musique, pour que les signes prennent eux-mêmes la parole et chantent dans l'enivrement de l'espace dévoré et conquis.

Voici que Ritter s'est assis au piano. Au cours de ce même hiver 1878-1879, Diémer, l'impeccable virtuose, de si ferme et si nette maîtrise, l'avait précédé. Quel besoin avons-nous de dire, ou plutôt déjà de redire, l'habileté de Lemoine à découvrir et s'assurer les collaborations les plus précieuses? Non plus qu'un Garcia, ou qu'une Viardot devant la muette assemblée des notes, il n'hésite devant la difficulté des démarches, voire des sollicitations. Solliciter, est-ce bien le mot qui convient? Non, pas précisément. *La Trompette* a déjà fait sonner très haut sa fanfare; et Lemoine estime que pas une

oreille de musicien exécutant ou seulement fervent serviteur, ne saurait l'ignorer. Son audace est faite de légitime orgueil et d'intangible confiance.

Tous doivent servir *la Trompette*, qui servent noblement et brillamment l'art de la musique. Rubinstein est consacré, déjà fameux; Lemoine écrira audit Rubinstein, ou bien il ira le trouver résolument. Il lui parlera les yeux dans les yeux; et Rubinstein viendra, docile, obéissant. On ne résiste pas à l'appel de *la Trompette*, non plus que nous tous, tant que nous sommes, fragiles et périssables humains, nous ne résisterons quelque jour à la sommation d'une autre Trompette, celle-ci éternelle, et qui nous sonnera le jugement dernier.

Ce rapprochement et cette évocation menaçante manquent un peu de gaieté; c'est, hélas! qu'à feuilleter ces annales glorieuses et charmantes, ce sont trop souvent des manquants que nous rencontrons au passage; et l'assemblée, à notre appel, est souvent des revenants qui ne reviendront plus. Diaz, fils d'un peintre prestigieux, Reyer ne sont plus; et l'aimable de Boisdeffre, et Godard, de même s'en sont allés.

III

1880-1890

A la rentrée de 1880, le quatuor maintient les noms de Marsick, Rémy, Van Waefelghem et Delsart.

Lemoine qui, bientôt, nous invitera aux joies folâtres de la Mi-Carême, le jour des rois de cette année 1880, nous donne mieux qu'une fève, ou bien qu'une petite poupée de porcelaine.

Le programme et l'assistance sont, dans les œuvres promises, de Saint-Saëns, Liszt, Svendsen, Mozart, Bach; dans les personnes présentes et bien vivantes, de Saint-Saëns, Gounod, des pianistes Diémer, Delaborde, encore Saint-Saëns, car il est de tout et partout. Le quatuor est renforcé de MM. Gibier, Austruy, Wolff, Hekking. On a charrié, jusque sur l'estrade encombrée mieux que jamais, la masse pansue d'une contrebasse. M. Dereul doit s'en escrimer. Enfin, une trompette, non plus en effigie, mais dans sa réalité de métal bien chantant, est là aux pieds de M. Teste, en attendant qu'il en déchaîne le retentissement. C'est mieux qu'un régal de roi, bien que le jour, nous l'avons dit, soit de l'Épiphanie. Le régal est divin, et comme Lemoine lui-même n'en devait jamais servir de plus beau en ses fêtes coutumières.

Depuis longtemps, il ménageait cette surprise et préparait cet avènement. Merveilleux virtuose, compositeur génial, Saint-Saëns s'était déjà maintes fois prodigué au service de *la Trompette*. Lemoine voulait plus encore. Cet homme est insatiable dans sa frénésie de joies sonores. On lui donnerait Orphée en personne comme valet de chambre, qu'il demanderait Apollon, et qu'il l'obtiendrait, si décidément il se le mettait bien en tête. Bref, il voulait du Saint-Saëns inédit, du

Saint-Saëns jalousement écrit pour *la Trompette*. Cette *Trompette*, il fallait que Saint-Saëns consentît à se la mettre, non plus seulement sous les doigts, mais à l'emboucher lui-même, sinon de ses lèvres épousant le cuivre, du moins de sa pensée créatrice. Et Saint-Saëns obstinément refusait, et non moins obstinément Lemoine réclamait, priait, suppliait, menaçait. Saint-Saëns, exaspéré, répondait un soir : « Je te ferai un concerto pour vingt-cinq guitares; et pour l'exécuter, tu seras obligé de dépeupler la Castille et l'Andalousie. » Vaine défaite, Saint-Saëns est vaincu, Saint-Saëns s'est rendu. *La Trompette* va recevoir le sacre souverain. L'onction sainte descend sur le bronze. Le septuor est écrit. Il va réveiller des échos qui traverseront les âges. Trente ans sont déjà révolus; et ce *Préambule* triomphal sonne mieux que jamais et n'est pas oublié.

Préambule, c'est la modeste appellation qui annonce cette naissance exquise et de si heureuse destinée. Il semble, à n'écouter que ce titre, qu'il y ait là seulement un souhait de bienvenue, l'affirmation d'un retour désiré. C'est cela sans doute, car ce morceau éclate d'abord d'une joie saine et belle, mais ce n'est pas que cela. Saint-Saëns excelle à dire vite, et clairement, ce qu'il veut dire, selon le précepte du sage Boileau :

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Ainsi, dès les premières notes, la phrase directrice se pose, se déploie, s'affirme. Elle reparaîtra. La trompette revendique sa suprématie, bien que les instruments concertants lui soient mieux qu'un docile cortège. Ce sont là des amis plutôt que de simples suivants. Quelle dextérité dans ce dialogue où la trompette fait sonner ses lèvres d'airain! On pouvait craindre qu'un instrument aussi tapageur et certes de sonorité peu discrète, déchirât la trame de l'œuvre tout entière. Il n'en est rien. C'est un prodige d'adresse, en même temps que d'inspiration facile, plaisante, entraînante que ce septuor.

L'honneur n'est pas médiocre à Lemoine d'avoir exigé et enfin obtenu cette glorification éclatante de sa fille bien-aimée. A son tour, *la Trompette* serait-elle oubliée, que cette fanfare suffirait à brusquement rappeler son souvenir et par delà les ombres mêmes de l'ingratitude.

D'Indy, Alphonse Duvernoy ont voulu ainsi faire concerter la trompette elle-même en un morceau d'ensemble.

En cette fête royale, aussi bien que des rois, de janvier 1880, Saint-Saëns et son œuvre nouvelle auraient pu suffire. Voici cependant que Gounod est là, lui aussi, de sa présence et dans une œuvre tout récemment éclose, son *Polyeucte*. Robin chante les stances où la musique épouse les admirables vers de Corneille. On sait que cet opéra magistral, de très haute ambition et souvent d'inspiration magnifique, devait cruellement décevoir les rêves et les justes espérances du maître. Polyeucte subit le martyre nouveau et sans doute le pire de tous, de l'indifférence, voire de l'hostilité du public. Et cependant, pour nous servir d'une expression un peu vulgaire mais équitable, les morceaux en sont bons.

Voilà bien des richesses et qui nous sont libéralement prodiguées. Lemoine aime à faire largesse; c'est un roi qui jette à pleines mains sur son passage l'or bien sonnant des joies les plus belles et les plus douces. Mais à ce jeu il vide ses poches; et il lui faut bien crier misère. Sa pauvreté est mieux qu'un vice, c'est une gloire. Au lendemain de ces soirées triomphales et d'une étourdissante splendeur, quelle ironie! Lemoine avoue sa détresse. Le budget de *la Trompette* est en déficit, ni plus ni moins que le budget d'un grand pays; et Lemoine n'a pas la ressource de remettre au pressoir le porte-monnaie déjà quelque peu aplati du contribuable. Chargé d'honneurs et fier de l'œuvre accomplie, il tend la main comme Bélisaire. C'est ainsi que, pour assurer une seconde exécution du *Préambule* de Saint-Saëns, dès la première heure furieusement applaudi, le bon prieur ouvre une petite souscription. Les frais augmentés exigent une générosité nouvelle.

Reber est un musicien un peu oublié des générations pré-

sentes. Il mérite mieux. Cet Alsacien très Français, célibataire un peu grognon, — mes souvenirs du moins me le montrent ainsi — a le style, la délicatesse, la finesse. Ses goûts étaient un peu étroits. En dehors de Haydn, de Mozart, aussi d'Auber qu'il estimait complaisamment, bien qu'Auber, régnant dès lors à l'Opéra-Comique, pût singulièrement gêner Reber lui-même à l'occasion compositeur de théâtre, et non sans agrément, Reber, en dehors de quelques modèles presque divinisés, ne voyait pas de salut. Berlioz lui était fermé, Meyerbeer odieux. Et pourtant Reber ne doit pas encourir les mépris, les condamnations que, d'un ton sec et distant, il laissait tomber sur tant d'autres. Il se recommande en de très jolies choses. Aussi me plaît-il relever son nom au programme de *la Trompette* daté du 30 janvier 1880. Le *Jardin* est une mélodie que chante Mme Mélan et que Pugno accompagne.

Il serait moins laborieux d'énumérer les pianistes de talent ignorés de *la Trompette* que d'énumérer ceux-là et celles-là qui sont venus chercher la consécration d'une élite peu nombreuse, mais hautement estimée. Mmes Essipoff et Montigny-Rémaury sont au clavier le soir du 13 février 1880. Elles se partagent Rameau et Chopin. Ce soir-là, le chant est de Saint-Saëns et de Fauré; et trois fois celui-ci révèle ses exquises inspirations, particulièrement *dans les ruines d'une abbaye*.

La musique de théâtre est le mieux à sa place au théâtre. *Philémon et Baucis* de Gounod, *Le timbre d'argent* de Saint-Saëns, *Cendrillon* de Nicolo, sont du théâtre, et même de l'opéra-comique. Mme Chamerot et Mlle Viardot les introduisent gaiement et brillamment.

Toute une séance, celle du 9 avril, est consacrée aux auteurs vivants; — quelques-uns hélas! ne le sont plus — ce sont Duvernoy, Thomé, disparus, Cécile Chaminade que sa patronne quelquefois heureusement inspire, Diémer qui enlève un admirable succès, interprétant lui-même, avec l'aide de Thomé, un concerto en *ut mineur*.

L'exercice 1880-1881 ouvre le 28 décembre; et dès lors *Le préambule* de Saint-Saëns, complété, passant d'un menuet à une marche funèbre, pour continuer en gavotte, est devenu, dans cette forme dernière, le fameux septuor. Dereul et Teste reviennent l'un et l'autre armés comme naguère, celui-là de sa contrebasse, celui-ci de sa trompette. Pour la première fois, des chœurs sont admis, renfort inattendu. Gounod, en sa ronde échevelée et si charmante des Bacchantes défilant au seuil du logis où Philémon aime Baucis de même que Baucis aime Philémon, inspire, soulève ce joli tapage; et Rossini, dans l'*inflammatus* de son *Stabat*, un peu profane mais si bien chantant, emporte choristes, Mme Fuchs qui les mène, Saint-Saëns qui résume l'orchestre absent, sous ses doigts habiles.

On a voulu bisser. Ah! de ce coup, Lemoine se fâche. Pas de bis à *la Trompette!* « On ne doit jamais, dit-il, — et il fait imprimer cet anathème, — bisser un morceau de musique, pas plus qu'on ne fait répéter, deux fois de suite, une histoire quelque spirituelle et spirituellement racontée qu'elle soit. » On se le tiendra pour dit et pour longtemps, mon cher Lemoine, en votre présence, ou du moins autant que l'on peut vous craindre dans un prochain voisinage, comme embusqué derrière la porte. Depuis...! que l'on vous aime toujours, mais que l'on ne vous voit plus, même à la cantonade, on bisse, on a bissé à *la Trompette!* N'allez pas vous pendre pour cela! Et dites-vous que ce bis s'adressait autant à l'œuvre si bien goûtée, aux interprètes si heureux, qu'à vous-même. On criait bis pour doubler les jours qui vous restent, les années que l'avenir vous garde.

Le chant, dans cette année 1881, emprunte les lèvres bien disantes de quelques femmes inoubliées. C'est tout d'abord Mme Lalo qui interprète un air de *Sapho;* c'est Mme Brunet-Lafleur qui, dans quelques mélodies, se met au service de Coquard.

Le 28 janvier débute, du moins à *la Trompette*, une pianiste nouvelle, Mme Pallier-Laurent; et dans une séance suivante, les quatre clavecins dont le vieux Bach se devait con-

tenter, se transforment en quatre pianos concertants où s'assoient et rivalisent de virtuosité merveilleuse, de Bériot, Pugno, Diémer, Saint-Saëns.

Le voici encore cet ami, ce collaborateur, Saint-Saëns! Mais la soirée du 19 février 1881, comme pas une autre, mérite d'être contée. Sans doute, le programme annonçait déjà d'admirables grandeurs, car Beethoven y voisine avec Hændel, aussi de délicieuses friandises, car auprès de Mozart, associant piano et violon, Massenet était convié, et *la vierge* elle-même avec lui, la vierge divine et maternelle éveillant, en quelques stances, comme les joies lointaines d'un paradis retrouvé. Ce n'était pas encore tout; un Russe — Lemoine veut tout conquérir — César Cui, dès lors peu connu, était de la fête. Que de joyaux! Une surprise charmante devait ajouter comme une lumière, une explosion de gloire nouvelle, à toutes ces splendeurs.

Ce jour même, Saint-Saëns vient d'être nommé de l'Institut. Reber lui a cédé sa place. Nous avons dit le mérite très réel, et maintenant trop déserté, de Reber. Toutefois, on ne saurait, en cette circonstance et cette transmission d'honneurs, rappeler le mot de Ducis s'asseyant au fauteuil que Voltaire venait d'abandonner : « il est des hommes à qui l'on succède, mais que l'on ne saurait remplacer ». L'Institut n'est pas diminué, bien au contraire, passant de Reber à Saint-Saëns.

Au sortir d'un vote triomphal et d'un avènement radieux, l'élu devient aussitôt le héros de l'heure présente. Les compliments l'assaillent; on le cherche, on l'envahit, on le dévore de-ci, de-là, partout, ailleurs encore. Mais en ce jour même, comme il était promis, Saint-Saëns n'a voulu connaître qu'un logis entre tous aimé. Sa première visite d'académicien est pour *la Trompette.*

Lemoine est présent. Il avait pressenti le choix de l'Académie. Il n'en voulait pas douter un seul instant. Aussi est-il prêt à donner l'accolade à l'élu suprême; et la scène est charmante. Vers dix heures, entre deux morceaux, on a vu Lemoine monter les degrés de l'estrade et se placer bien

en face de ses invités. De cela on ne s'étonne qu'à demi. Lemoine aime à causer s'il n'aime pas que l'on cause, du moins quand la musique a la parole. Peut-être Lemoine va-t-il gourmander une fois encore ceux-là qui viennent trop tard, ou ceux-ci qui partent trop tôt. Mais non, c'est autre chose. Lemoine est ému, presque solennel. Il tient dans la main un objet inattendu, inexpliqué. Il s'avance, il parle dans un silence où l'on entendrait gémir une chanterelle défaillante.

Mes amis, Mesdames, Messieurs,

« Lorsque je prends ici la parole, mon discours dure ordinairement à peine dix ou quinze secondes; ce soir, en veine d'éloquence, je vous demande une grande minute d'attention.

« Je suis aujourd'hui plein de bonne humeur et de joie, les applaudissements avec lesquels vous avez accueilli Saint-Saëns, montrent que vous êtes en parfaite communion d'idées avec moi et fiers d'avoir l'étrenne de ses palmes vertes. Je n'en doutais pas. Aussi, il y a quelques jours, dans l'intention de consacrer, par un souvenir d'amitié, la date du 19 février 1881, j'ai choisi un morceau de palissandre gros comme le pouce, je l'ai fait couper à une longueur de trente-cinq centimètres, tourner et polir comme il convient. Une garniture d'argent a été ajoutée au centre et aux extrémités. Sur mes indications, un graveur idoine à ce travail y a buriné quelques trompettes — vos armes — enlacées avec des palmes d'académicien, tant sur le bois que sur le métal, puis a gravé l'inscription suivante :

A C. SAINT-SAËNS
Au nom de *la Trompette*
Son ami et son admirateur.

E. LEMOINE.

19 Février 1881.

« Le tout — Lemoine disant cela déroulait son paquet — constituant un bâton de chef d'orchestre. C'est bien peu de

chose, mais c'est la sincère amitié et la profonde admiration qui l'offrent. Je le remets à Saint-Saëns, parce que je suis certain que ce souvenir lui fera plaisir, en lui disant : « *In hoc signo vicisti*. Voici l'instrument de tes victoires ».

Tonnerre d'applaudissements. Cela devait être, et pourtant il nous semble que, dans l'éloignement des jours, près de trente ans accomplis, cette scène se hausse et grandit mieux encore. Les applaudissements ne sont que d'un fracas passager; les échos les plus fidèles ont bientôt fait de les désapprendre. En cette soirée qu'il nous plaît évoquer, la rencontre n'est-elle pas touchante, et noble, et glorieuse, de ces deux hommes, dissemblables à bien des égards, de taille inégale à la mesure qu'impose la postérité, mais l'un et l'autre passionnés serviteurs de cette déesse, la musique adorée? L'un devait l'épouser, la faire sienne, l'emporter dans la splendeur de nouvelles apothéoses; l'autre ne savait, ne sait rien qu'écouter, mais écouter de son âme, de sa tendresse profonde. Sa foi est d'une exaltation sublime. C'est une manière encore, et non négligeable, d'avoir du talent. Le bâton conducteur, nous pourrions dire le sceptre, est donc remis à Saint-Saëns; mais un instant, une minute, Lemoine l'a tenu dans sa main. Il s'incline en le remettant, mais aussi il embrasse. Saint-Saëns, Lemoine, ont échangé un baiser fraternel; et dans cette accolade, un moment, ils se sont trouvés confondus. Ce n'est que l'espace d'un éclair, mais les deux fronts dès lors sont apparus de niveau sous la consécration et la reconnaissance de la déesse qui leur est commune.

Que cette heure ne soit jamais oubliée de *la Trompette!* Puissent de tels souvenirs éveiller sa joyeuse fanfare!

Diémer, Pauline Viardot, ne sont pas que des virtuoses, prestigieux interprètes de la pensée des autres. Diémer met à l'essor *des ailes;* Pauline Viardot déléguant, en quelque sorte, son verbe souverain à sa fille, héritière fidèle, révèle son talent créateur en quelques mélodies; et tenant le piano elle-même, elle accentue et détaille ses heureuses pensées.

Si les programmes sont toujours séduisants et multiplient

indéfiniment l'embarras des richesses, Lemoine, vigilant comme personne, subit cependant parfois les contre-ordres, une répétition générale du *Tribut de Zamora* qui retient l'artiste espéré, les rhumes qui font les ténors aphones, les soudains empêchements, oh! toujours de réalité cruelle, non pas de désertion coupable ou de caprice inexcusé. Avec Lemoine, les ténors sont dociles, les plus jolies femmes n'ont pas de caprice. Ainsi les programmes annoncés ne sont pas toujours les programmes exécutés. Mais la défaillance est conjurée, le vide est comblé. A défaut d'une chose exquise, on aura une chose admirable; et l'assistance trouvera un attrait nouveau dans la surprise même.

Wagner, bien que le théâtre soit son empire unique et violemment revendiqué, ne saurait être ignoré de *la Trompette.* Il fait ses débuts, le 5 mars 1881, sous les doigts alertes de Mlle Miclos, avec la marche du *Tannhauser*, et la semaine suivante, aux caresses habiles d'un harpiste que sans doute le roi David aurait envié, en une transcription du chœur que chantent, au *crépuscule des dieux*, les flottantes filles du Rhin.

Popper un moderne très estimable, Colasse suivant de Lulli, Brull, Hummel, Cimarosa, présenté par Mad. Terrier-Vicini, sont des noms bien chantants, sinon retentissants aux annales de la musique. Nous les signalons au passage, jaloux de donner au moins la physionomie générale de ces concerts égrénés sans fin et qui varient, sans jamais s'égarer dans le médiocre et ce que Gounod, sévère une fois par hasard, appelait de la musique inutile.

Il faut qu'ils y viennent tous. Glorifié en la trinité radieuse qui désormais préside aux destinées de l'Opéra, l'aimable confident des *Petites Michu* et de *Fortunio*, se souvient-il que, dans la soirée du 7 janvier 1882, il entendait, lui aussi, l'appel de *la Trompette?* Le programme, document incontestable, nous assure que Messager accompagnait dès lors au piano M. Henschling chantant l'air que Massenet a mis dans la bouche d'Hérode en son opéra d'*Hérodiade.*

Chemin faisant, Lemoine reprend avec nous sa causette

familière. Voilà qu'il nous dit et imprime : « J'ai oublié quelque part dans une de mes courses, il y a quatre ou cinq jours, la serviette portefeuille que j'ai ordinairement avec moi, je pense l'avoir laissée chez quelqu'un de *la Trompette*... » Ainsi tantôt Lemoine retrouve les objets perdus, tantôt c'est lui-même le perdant. Libre échange d'amitié et de petits cadeaux.

Ce qui ne se retrouve pas, hélas! ce sont les morts. En voici un encore qu'il faut saluer au passage, Auguez, naguère bon serviteur de la patrie Française, lorsque, soldat et blessé sous les murs de Paris, il recevait la médaille militaire, plus tard — et maintenant c'est fini — bon serviteur de l'art, lorsqu'il chantait, à *la Trompette,* des fragments du *Tannhauser* et la sérénade du *Tasse,* tour à tour interprète de Wagner et de Godard.

Désormais, il n'est plus guère de concert où quelques numéros ne soient pas de chant. Boudouresque se fait applaudir, évoquant *Les Deux Grenadiers* de Schumann, magnifique épilogue de cette épopée qui commence à la Marseillaise et s'achève en sa résonnance lointaine, sonnant cette fois comme l'extinction des feux sur les chemins désormais de la défaite et de la mort.

Voici Rubinstein en personne qui vient à *la Trompette,* le vendredi 24 février 1882. D'Indy, Breitner l'assistent, car son *Bal masqué,* met aux prises trois pianos. On sait la maîtrise formidable de cet homme. Le piano touché par lui se transforme. C'est quelque chose de stupéfiant. Il ne semble pas possible que des touches d'ivoire et des cordes frappées puissent révéler tant d'originalité curieuse et de puissance souveraine. Dès les premiers accords, un horizon se découvre, tout un monde éclate; et lorsque délivré de ce démon, le piano se tait, quelques moments c'est un grand silence de l'attention asservie, des mains elles-mêmes hésitantes. On a besoin de se reconnaître pour commencer d'applaudir.

Voici une grande colère de Lemoine. D'aucuns ont oublié que *la Trompette* est un salon : « on a forcé la porte d'une des

grandes baies, dit-il... Plus de quarante dames sont restées debout, presque tout le concert, ou sont parties épuisées de fatigue, lorsqu'il y avait nombre de jeunes gens commodément assis... Il y a rarement des enfants à *la Trompette,* et je dis très nettement que c'est ce que je désire. Il y en avait plus de trente! Une personne en avait amené quatre!! » Et Lemoine outré renvoie les délinquants au code de la comtesse de Vatenville et les enfants à leur nourrice. « Si je ne peux conserver à nos soirées la tenue correcte que je trouve dans le salon de tous ceux d'entre vous chez qui j'ai l'honneur d'aller, ma résolution est irrévocablement prise, les soirées de cette année seront les dernières. »

Cette diatribe, sans doute justifiée, ne compte que vingt-huit ans d'âge; et *la Trompette* est loin encore de ses soirées dernières. L'orage a passé. Le ciel a repris sa coutumière sérénité.

L'art, mais surtout dans sa forme chantante, ne veut pas connaître de frontière. MM. Ernest Naumann, le pianiste Arthur Friedheim, le Russe Balakireff, le Norwégien Grieg, voilà certes des noms et des talents venus de loin.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Lemoine pourrait répéter ce vers que galamment Voltaire adressait à la grande Catherine. Grieg a tout spécialement intéressé Lemoine. Notre grand prieur ne fait pas que l'inscrire sur son programme. Il va jusqu'à dire dans une sorte de manifeste : « Je vous recommande le quatuor de Grieg qui me semble un chef-d'œuvre. » Grieg n'est plus; mais on sait que la réputation brillamment conquise devait confirmer cette approbation première qui pressentait et saluait le nouveau venu.

En cet exercice 1881-1882, vingt et unième année de *la Trompette* régnante — la voici bientôt qui entre dans sa majorité — le quatuor est officiellement de MM. Marsik, Rémy, Van Waefelghem et Delsart. Toutefois, le Hollandais Hollmann et Malbernac ont fait quelques suppléances.

Certes, regardant par devers lui après cette année si magnifiquement laborieuse, Lemoine pouvait se dire ce qui est mieux encore que ne pas perdre sa journée : « je n'ai pas perdu mon année ». Mais bien que la gratitude doive toujours et tout d'abord remonter jusqu'à lui, il veut se croire l'obligé de beaucoup. Rubinstein est venu à *la Trompette*. Une trompette lui sera donc offerte en hommage et enthousiaste souvenir. Il y a, du reste, un précédent à cette libéralité. Le cercle dit familièrement des *Mirlitons,* compte dès lors parmi les cercles les plus brillants de Paris; et Rubinstein a joué aux *Mirlitons*. Breloque symbolique et glorieuse, un mirliton d'or lui a été remis. Une trompette ira rejoindre le mirliton; et voilà tout un trousseau d'instruments de musique, heureusement silencieux, que Rubinstein pourra porter à sa chaîne de montre. Une modeste souscription d'un franc que volontiers les tubicoles s'imposent, couvre les frais de cette munificence.

Une trompette à un pianiste! c'est moins surprenant qu'un sabre! et pourtant c'est d'un sabre que des auditeurs extasiés ont naguère gratifié Liszt. « Le sabre! Le sabre! » Offenbach se contentait de le chanter; nous ne saurions dire si Liszt a jamais brandi le sien.

Décidément, Grieg est en grande faveur. C'est lui, c'est son quatuor qui ouvre le premier concert à ce premier programme de 1883 que Lemoine termine de ces deux mots : « Bonne année! » Toutefois, Saint-Saëns est au piano; et c'est lui, compositeur et accompagnateur, qui marque *Le Pas d'armes du roi Jean* où Plançon fait merveille.

Un peu tardivement peut-être, C. Frank vient à son tour. Mlle Brun chante *L'Ange et l'Enfant*. A treize ans, un petit Napolitain, R. Lavello faisait applaudir un petit opéra sur la grande scène du grand théâtre de Marseille. L'assistance l'ignore peut-être, lorsqu'elle voit ce même Lavello, prodige d'antan, accompagner Mmes Blanche et Agnese Stone chantant du Mozart, du Meyerbeer, du Gounod, du Weber.

Oh! oh! voilà qui est grave. Une lorgnette a été oubliée le

27 janvier; et Lemoine offre de la rendre. Pour un ennemi de la lorgnette, c'est admirable. Quel effort il a dû faire sur lui-même pour ne pas confisquer l'objet du délit! Toutefois, je n'aurais pas conseillé au coupable d'aller en personne réclamer cet instrument de profane impertinence. Une récompense aurait bien pu suivre la remise de l'objet, mais non pas une récompense honnête; et c'est l'inventeur, cette fois, qui l'aurait donnée.

Messager se prodigue. Le voilà, plusieurs soirs de suite, au piano. Mme Caron, en attendant, les gloires suprêmes de l'Opéra, chante, à *la Trompette,* un hymne pieux : *Maria, mater gratiæ,* de Bernardi; et le même soir, Lenepveu que l'Institut doit bientôt appeler à lui, s'accompagne, faisant chanter par Mlle Huré *La Jeune Captive.*

En date du 20 avril 1883, Mme de Grandval, Chabrier, Bourgault-Ducoudray, sont les nouveaux venus. La première, d'aimable et sérieux talent, le second, évocateur d'espérances qu'il ne devait pas toutes accomplir, la mort ayant posé sur lui ses doigts glacés et murmuré : *Tacet.* Tous les trois nous ont quittés, hier à peine Bourgault-Ducoudray, vaillant lutteur acharné dans sa tâche. Il ne faut pas nous étonner de rencontrer ce dernier si tardivement dans nos annales fameuses. Moissonneur de mélodies populaires, fervent de la musique chorale, Bourgault-Ducoudray cheminait, au pays de l'art, non pas sur les mêmes pistes et dans l'attirance des mêmes horizons où Lemoine se complaît le plus volontiers. Ces deux hommes si bien méritants ne pouvaient guère que se saluer de loin. Leurs routes sont parallèles, non pas communes. Bourgault-Ducoudray rêve d'un peuple sonnant la fanfare de son âme et des grandes passions collectives; il s'efforce à éveiller l'unanimité dans l'extase et par de là les plus vastes horizons. Lemoine est un raffiné comme son ami Horace. Oh! sans doute, il aime, nous l'avons dit, à faire part de ses joies. Il veut des invités dans son salon; mais il nous le répète sans cesse, il veut qu'alentour de lui, on soit toujours dans un même salon. Nous irions jusqu'à dire qu'à la table délica-

tement servie, il veut des convives de choix, dignes de déguster les plus adorables friandises. Bourgault-Ducoudray veut les libres horizons; les barrières lui sont importunes. Il ferait chanter le pnyx, le forum, et jusqu'aux portiques, aux colonnades dont ils sont environnés. C'est de préférence un musicien de plein air. De si beaux tapages étant impossibles à *la Trompette,* c'est une simple gavotte qui introduit Bourgault-Ducoudray, et ajoute son nom sympathique entre tous, en notre palmarès.

De Rotterdam dont il conduit le Conservatoire, Gernsheim vient à *la Trompette;* et Gradener, de Vienne, a sollicité et obtenu, avec un octuor, notre accueil et notre approbation. Au reste, de toutes parts, d'une ascension continue, fatale, et comme en l'accomplissement d'une loi souveraine, *la Trompette* étend son crédit et son autorité. Lemoine en sonne mieux que jamais. C'est vers ce temps que Bayard, un maître d'imagination inépuisable et qui tient dans sa main un crayon alerte, habilement obéissant, fait de son ami Lemoine une effigie plaisante et parlante. Elle deviendra le frontispice des lettres ou circulaires de toute spéciale importance. Lemoine apparaît en moine, drapé d'un froc austère et le capuchon sur le dos. Cependant, il a mis la trompette aux lèvres, ce qui donne une idée un peu singulière de l'ordre monacal dont ce moine accepte la règle. Ni saint Bernard ni saint Benoît n'ont imaginé cette chose de faire sonner matines par une trompette. Mais notre moine est à lui seul sa règle, son patron, ses frères, son abbaye, son rêve, sa récompense et son paradis. Honorons du moins les vœux qu'il fait; ils ne sont que de nous donner, à défaut des joies éternelles, d'autres joies plus prochaines, aussi les plus douces, les plus nobles, que notre terre de misère et de larmes ait jamais enfantées.

Vienne raffole de musique comme pas une autre ville où se soit accumulée de la poussière humaine. Un quatuor vocal de quatre dames en arrive et interprète un chœur de Saint-Saëns, une danse hongroise de Brahms-Dappler.

Wagner trouve encore quelque résistance et jusque parmi

les grands pontifes du quatuor. Répétant *l'idylle de Siegfried* (arrangement de Pringsheim) un de ces messieurs ose dire : « ce n'est pas très dansant ».

Ce terrible Wagner, de son vivant, et plus encore de par sa puissance d'outre-tombe, devait réaliser de véritables prodiges. Il obtient qu'un public se vienne enfermer dans une prison ténébreuse où ne se révèlent que l'œuvre et le maître jalousement dominateur. Il obtient que, pour lui, l'heure du dîner soit changée, que nos habitudes journalières soient bouleversées, enfin que soient écoutées pieusement, et durant quatre heures de suite, des choses admirables sans doute, mais inaccessibles souvent à des auditeurs, d'aucuns diraient des patients réprimant toute impatience. Il obtient que rien ne soit bissé, que les artistes ne viennent pas faire des révérences à l'avant-scène, alors qu'ils viennent de tomber morts sur la place. Et notre excellent Lemoine ne peut obtenir que, durant deux heures à peine, on reste tranquille, écoutant égrener comme une gerbe d'inspirations charmantes. Écouter deux heures de suite sans bavarder, pour des Français, surtout des Parisiens, serait-ce donc dépasser les forces humaines? Quelques-uns le pensent, le disent, l'écrivent; et Lemoine reçoit des lettres, le priant de ménager un entr'acte dans ses programmes. Le repas serait donc de deux services; et les invités pourraient ainsi reprendre haleine pour mieux goûter Mozart après Beethoven, à moins que ce ne soit Beethoven après Mozart.

Lemoine veut être conciliant. Il en appelle au suffrage universel. Il consent au referendum, il ouvre un scrutin; et des bulletins de vote, à l'avance imprimés, sont mis à la disposition de l'assemblée souveraine. Mais, en France, rien n'égale la fureur d'obtenir le droit de suffrage, sinon la parfaite indifférence d'exercer le droit obtenu. On vote peu à *la Trompette* comme ailleurs. Voici cependant, devant moi, un bulletin et marqué d'un nom fameux, car le scrutin n'est pas secret, chacun doit avoir le courage de son opinion. Ce nom cher aux lettres anciennes est celui d'Egger. Ce vote

est ainsi formulé : « Je vote pour la modification proposée ».

Egger aurait peut-être désiré parler grec, ou du moins parler de grec, entre deux sonates. Toutefois, son opinion ne devait pas prévaloir. *La Trompette* n'a pas connu et ne connaîtra pas les entr'actes.

Dans toute la force de ce terme majestueux et opulent, Marie Sasse, naguère Sax — elle devait modifier son nom sur les réclamations de la maison et de la famille Sax, facteurs d'instruments à vent — Marie Sasse est une forte chanteuse. Elle sait porter, comme à gosier tendu, à poitrine gonflée ainsi qu'un soufflet de forge, les rôles écrasants du grand opéra. Elle fut Valentine des *Huguenots*, Rachel de *la Juive*, Sélika de *l'Africaine*, redoutable amoureuse qui mourra sous un mancenillier, mais non sans avoir jeté, aux quatre vents de l'espace, ses tendresses de panthère, ses lamentations et son désespoir. Marie Sasse, à demi apaisée et se faisant discrète, dit, un soir de Trompette, *la plainte d'Ariane* que soupire Arth. Coquard. Ces pauvres héroïnes d'opéra, il faut toujours qu'elles se plaignent de quelqu'un ou de quelque chose.

Lemoine donne des leçons d'art musical bien compris, mais aussi des leçons de politesse. Une cantatrice a laissé tomber de ses mains divines sa feuille de musique, et le papier a roulé au bas de l'estrade. Ainsi dépourvue, la cantatrice est demeurée un instant, bouche close, les bras ballants, ridicule posture pour une femme offerte aux admirations de toute une assistance. Et il ne s'est pas trouvé un auditeur assis au premier rang, pour ramasser la feuille errante, arrêter la fuite ou la fugue ! « Un mauvais point pour manquement aux règles de l'ancienne galanterie française ! » Voilà ce qui est imprimé en note au bas du programme de la séance suivante.

Quelqu'un d'entre vous qui lisez ces pages de fidèle évocation, aurait-il par hasard conservé ce que nous appelions au collège le cahier de correspondance, dialogue qu'échangeaient, par-dessus la tête de l'élève, le professeur sévère et

le père débonnaire; peut-être, dès lors, cet écolier lointain trouverait-il de ces annotations, de ces reproches et de ces mauvais points. Dans notre maître il y a du magister; et ce n'est que pour le faire mieux aimer et plus hautement respecter.

Mesdames Castillon, Lépine, Watto, chantent du Ch. Lefebvre et du Berlioz.

Entre temps, Lemoine nous dit tout de ses petites affaires; nous sommes mieux que de ses amis, nous sommes de sa famille. Il n'a rien de caché pour nous. Il change d'appartement et nous en fait part. De la rue du Cherche-Midi le voilà qui émigre au 5 de la rue Littré. Ce n'est pas se dépayser beaucoup. A cette rive gauche de Paris, théâtre de ses premiers exploits, il semble que *la Trompette* et son père soient enchaînés en des fibres indéracinables.

Voici qu'un complot se dessine et se dénonce lui-même. Quel moyen de maintenir le mystère alentour d'une conspiration où les conspirateurs se comptent par centaines? L'âme de la conspiration est un camarade échappé lui aussi de l'École Polytechnique, un manufacturier d'importance, Paul Boca. Il tutoie Lemoine, mais il ne songe qu'à le grandir par-dessus toute la lignée et des camarades et des amis. Le temps n'est plus où l'on hissait le vainqueur favorisé des dieux et de la victoire, sur le pavois; et nous imaginons en effet avec peine Lemoine en équilibre téméraire debout sur un bouclier. A défaut du bouclier incommode et suranné, ce sera donc une médaille. Lemoine, de par les sympathies, la reconnaissance de tout un petit peuple, sera revêtu de ce droit régalien, le droit de battre monnaie. Si son effigie n'apparaîtra pas elle-même dans le métal incorruptible et sacré, c'est par discrétion et modestie. De sa personne Lemoine abdique devant la muse.

Paul Boca trouve des complices dans MM. Angot, Broca, Gaspari, Gauthier-Villars, Laisant, Marleau, Mignon, Rouart, Schlumberger, Spielmann, Thévenin.

Tels sont les organisateurs premiers. L'artiste choisi est

Degeorge; et sans doute on ne pouvait mieux choisir. Le temps où nous vivons, a vu éclore une renaissance admirable de l'art de la médaille. Un pays qui se peut enorgueillir, presque à la même heure, de Roty, de Dupuis, de Chaplain, de Ponscarme, de Degeorge, ne le cède à aucune époque, ni à aucun pays. Degeorge fera merveille. Toutefois, le travail est lent et la maladie de l'artiste le doit encore ralentir. L'heure n'est pas encore venue où Lemoine n'aura qu'à tendre la main pour recevoir cette magnifique obole, consécration de l'œuvre accomplie.

Au piano se succèdent Mmes Wilhelmine Tzarvady et Marie Poidevin. Vidal, Schubert, Massenet composent, un soir d'Avril, sur les lèvres de Mlle Thuringer, la trinité du chant.

Le seul ouvrage nouveau que l'exquise Patti ait créé, est *Velléda* de Lenepveu. Le 2 mai 1884, des fragments considérables de *Velléda* sont offerts aux suffrages bientôt singulièrement favorables, des habitués de *la Trompette;* et vingt dames choristes, de la *Concordia* où préside Mme Fuchs, sont venues faire cortège à l'héroïne gauloise.

Volontiers, à l'occasion, bien qu'il ne soit pas archéologue, Lemoine retrouve des œuvres oubliées et les restitue à la lumière, à la joie des applaudissements désappris.

Tout à l'heure, nous parlions de médaille. Lemoine, lui aussi, peut connaître les joies de l'antiquaire découvrant dans les poussières qu'interroge une ardente curiosité, quelque bronze précieux, une effigie effacée, qui va retrouver cours, passant aux mains des enfants, comme naguère elle circulait aux mains des ancêtres disparus. Vivaldi est un peu oublié, bien que Bach ait voulu transcrire quelques-unes de ses œuvres; et Lemoine retrouvant un concerto de ce même Vivaldi, en sa teneur originale, en donne le régal imprévu et curieux.

Après le passé, l'avenir. Le 16 janvier 1885, c'est une primeur; un *Orphée*, poème symphonique de Liszt que Saint-Saëns a transcrit pour piano, violon et violoncelle. Lui-même,

LA TROMPETTE A L'OCCASION DE LA REMISE
DE LA MEDAILLE OFFERTE PAR LES MUSICIENS
A M. E. LEMOINE ORGANISATEUR
INFATIGABLE DES CONCERTS
PARIS LE 13 MAI 1884
E. MOYAUX

ce même soir, exalte sur le piano son hymne à Victor Hugo. Les deux grandeurs sont dignes l'une de l'autre.

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Entré par hasard en une église de village, Maréchal a lu, sur la tombe de demoiselle Charlotte du Couldrier morte le 10 mars 1604, un sonnet que le rigide Boileau aurait sans doute estimé sans défaut; et Maréchal l'a mis en musique, ajoutant, à ces vers délicieusement attristés, les sanglots de l'orgue et les larmes du piano. C'est Fauré, c'est Messager, qui accompagnent la plainte lointaine de Charlotte flétrie en son printemps, et que la pierre, semble-t-il, ne s'est point lassée de pleurer.

De plus en plus fort comme chez Nicolet; c'est un dicton vulgaire. Lemoine, lui aussi, est toujours en travail de quelque nouveauté. Nous avons dit, nous avons vu de quelle vaillante gaieté il a, en dépit de bien des épreuves, traversé l'existence et poursuivi son chemin. Gai, il l'est volontiers et avec délices. Le sonnet funéraire tout à l'heure soupiré, nous pouvait laisser en grande tristesse, et nous aussi, après les pauvres parents si lointains et si dépourvus, nous allions peut-être prendre le grand deuil de Charlotte du Couldrier. Lemoine n'y saurait consentir. Il estime, comme son maître Rabelais, que le rire est le propre de l'homme, le bon rire, sain, librement épanoui, qui vient d'un bon cœur, qui ne blesse personne et qui, sans ironie, tout franchement bien au contraire, emporte, du moins quelques instants, toute tristesse, comme un beau coup de soleil dissipe les nuages importuns, élargit l'horizon, enveloppe toute la terre d'azur, d'espérance et de joie.

La Trompette est en liesse. Elle va s'enguirlander des grelots de la Folie. Beethoven hésiterait à la reconnaître. Lamentable héros du génie et de la douleur, étant sourd, il n'aura pas à se boucher les oreilles. Voici la Mi-Carême, le 14 mars 1885, la première en date de ces fêtes joyeuses dont *la Trompette* dès lors vient d'établir la tradition.

Le programme est à deux faces, et une fois par hasard, il réalise le *desideratum* de quelques-uns, un entr'acte séparant la première et la seconde patrie.

Toutefois, *la Trompette* a quelque scrupule et se montre tout d'abord ce qu'elle est à l'ordinaire, sérieuse et un peu grave.

Un *Angelus* de Liszt, une sonate pour violoncelle et piano de Marcello qu'interprètent MM. Delsart et Fauré, un trio de Beethoven , un air de *Marie Madeleine* où le charme capiteux de Massenet, le plus redoutable semeur des péchés tendres qui fut jamais, s'épand aux lèvres de Mlle Ostronne, voilà qui n'est pas pour nous dépayser. Le sourire dès lors peut se laisser entrevoir, non pas éclater en l'explosion du rire tapageur et furieux.

La seconde partie s'affirme aussitôt *alla burlesca.* Une flûte, aux mains du regretté Taffanel, le Tulou des temps modernes, un violon, une contrebasse aux mains de Marsik et de Bailly, concertent joyeusement; et c'est Lange qui a imaginé la badinage très peu angélique. Marsik s'ingénie à jouer, lui tout seul, un duo, *énigme musicale,* que propose un sphinx railleur mais pas méchant, Chaine. Dunkler, sous l'archet de Delsart, fait chanter, au violoncelle étonné, une chanson à boire.

Ce ne sont là toutefois que les bagatelles de la porte, et comme la parade qui nous invite à entrer. Le spectacle est nouveau; et puisqu'un jour nous gaminons en pleine folie, disons qu'en la foire tout entière dont la salle de l'Horticulture, par grand hasard, est devenue le théâtre, il n'est rien qui soit de cette surprise et de cette burlesque fantaisie. Eh! oui, c'est annoncé, nous voici en plein *alla burlesca. Gabriella di Vergy* est un *drama lirico,* composé, paroles et musique, par un ancien organiste « œuvre de jeunesse ». Du moins, c'est ainsi que les choses nous sont présentées.

Le livret, précieuse brochure, est écrit dans un dialecte italien ignoré du Dante et de Pétrarque, mais « usité à Montmartre et aux Batignolles où il a été importé par des Auvergnats ».

Saint-Flour est vaguement sur le chemin de Paris à Rome.

Voici les personnages et la distribution première. Les créateurs veulent être pieusement salués :

Alfredo	M. Lévy ténor.
Il conte di Vergy	M. Lepers baryton.
Gabriella di Vergy	Mme Conneau, mezzo.

Oui, Mme Conneau, naguère recherchée dans les salons de l'empire deuxième, cantatrice de beau talent et de tout repos! La voici conviée, emportée, et bien disante en cette suprême bouffonnerie.

L'accompagnement est d'un piano et d'une harpe. La harpe est aux mains de M. Franck. Au piano vient s'asseoir Mme Pauline Viardot, nous pourrions dire Sapho en goguette, Fidès même en personne. Ce front volontiers tragique va se dérider; et l'exécutante elle-même aura peine à garder le rythme et la mesure en cette explosion de démence démesurée.

La Trompette n'est pas coutumière de s'environner d'une grande complication de mise en scène; et l'estrade hospitalière de l'Horticulture manque de machinistes. Il n'importe. Les Italiens ont peu souci de ces choses accessoires et vulgaires. L'imagination de l'assistance enfante à son gré toutes les merveilles qui peuvent lui plaire. Le livret — cela suffit — précise le lieu de la scène. La chambre de Gabriella.

Au lever du rideau, qui du reste ne s'est pas levé, la scène est vide. C'est une habileté, non sans précédent, chez les maîtres de l'opéra italien, de ménager ainsi la surprise d'une entrée sensationnelle; et cette entrée devant être saluée d'applaudissements déjà enthousiastes, et agrémentée de révérences et de sourires jetés sur l'assistance, le spectacle ne sera que plus attrayant pour avoir été un instant retardé.

Donc Gabriella chante à la cantonade; et c'est le sourire aux lèvres, l'éventail battant de l'aile dans la main, qu'elle paraît et salue. Elle est, du reste, comme il convient à la

prima donna d'un *drama lirico*, en proie aux angoisses d'une passion dévorante :

Fatal presaggio!
Funesto pressentimento!
Persecuta il mio cor.
Sospiro, etouffo, gelo,
Et poi brulo.
Te solo, o caro Alfredo,
Potrai mi consolar.
Ah! per me
Qual dolce speme
Aujourd'hui to vedro...
Questo pensier charmante
Brular il cor mi fa!

Et *mi, fa!* sont dits et chantés. Délicieuse caresse, une harpe égratigne ses cordes à la cantonade. Alfredo salue l'aurore avant de venir saluer le public :

Gia dell' aurora
Il folgor spenta.
Vieni, o mia bella!
Vieni all' amor!

Duo d'amour :

Gabriella! — Alfredo!

Ensemble :

Ah! deh! m'abbraccia, mia cara!
Ah! deh! m'abbraccia, mio caro!
Ah! quanto amore!

Alfredo égrène sa cavatine :
C'est une extase. Gabriella dévisage Alfredo :

Ah! que bel naso!

Mais à la cantonade gronde une voix trop connue et du reste fâcheuse :

Gabriella!

Et Gabriella tremblante s'écrie :

Il mio marito! Fugite!

Chevaleresque et vaillant, Alfredo s'indigne et dit :

Io fuggire!

Gabriella gémissante et sans perdre son éventail :

Per pieta!

Et Alfredo se hâte de disparaître, ne demandant pas son reste au mari, mais demandant son rappel au public. Il l'obtient, l'ayant bien gagné.

Second tableau. La grande salle du palais.

Il conte solo, baryton farouche et, dans la circonstance, de très mauvaise humeur :

Ma famma m'a trompato!...
Ma il mio rival, infame sedutor
Con quel pugnal
L'i ho trucidato!

Et le comte brandit un poignard, et gémissant sur lui-même :

Assassino io sono.
E forza del destino!

Un moment il s'attendrit :

Puis la rage le dévore. Le *comte de Vergy* va dépasser Othello.

Il rivale, con quel ferro.

Beaucoup de poignard à la clef :

Di mia mano ho strapazzato,
Ho perçato il suo vil core!

Et voici la scène suprême. *Il conte* et *Gabriella* sont en présence.

Ecco il mio marito!
Ecco la mia sposa!

Quel drame! Quelle situation!

Maître de lui, et d'autant plus terrible, le comte salue la comtesse en attendant qu'il salue le public.

Buona mattina, signora! Come state!

Et Gabriella se contient, elle aussi :

Bene, et voi, signore, come avete
Passato la notte?

Grondant mais calme :

Benissimo!

Double aparte :

Dissimuliamo!

Et comme une phrase de musique ne doit jamais être perdue, surtout lorsqu'elle a été applaudie, le motif amoureux du premier duo revient; le comte a remplacé Alfredo, le baryton, le ténor, le mari, l'amant. A part ces légers détails, c'est toujours la même chose :

Ah! deh! m'abbraccia, mio caro!
Ah! deh! m'abbraccia, mia cara!

Une horloge, toujours à la cantonade, sonne midi.
Et le comte exact en son régime et ses habitudes, dit :

Suona l'ora
Del degiunare!
Ola! presto la tavola!

Les serviteurs apportent une table, menu décoratif et austère : une aiguière et deux coupes :
Et le ménage, d'accord une fois par hasard, s'écrie :

Facciamo brindisi!

C'est d'obligation en effet. Un public d'opéra italien, si *seria* que l'opéra pourrait être, ne saurait concevoir un repas sans la formalité et le hors-d'œuvre du brindisi.

E tempo di mangiar,
Si mangiamo.

On chante toutefois plus qu'on ne mange, plus même qu'on ne vide les coupes, du reste déjà parfaitement vides. Mais voilà le plat de résistance. Sur un signe du comte, les

valets apportent un plat nouveau, venaison inusitée, un cœur entouré de persil.

Mangia!

L'amphitryon devient terrible.
Gabriella se méfie :

Ch'e questo!

L'ordre éclate plus impérieux, féroce.

Mangia! ti dico!

Tremblante et perdant l'appétit :

Ma, ch'e mai questo!
— Questo!
— Cielo!
O donna infame, questo...
— Io gelo.
— Moglie infedel!
Questo e il cor del vostro amante!

Et Gabriella tombe évanouie, le temps de permettre au baryton vengeur de placer son morceau de bravoure.

Après quoi, Gabriella revient à elle et se relève, mieux en voix que jamais. Le baryton, pour ne pas être écrasé, n'a qu'à bien se tenir. Duo de passion sauvage, haine et malédiction.

Va! t' execro
T'abbomino, ti detesto!...
Rendimi Alfredo!

Mais Alfredo est allé déjà se dévêtir et se revêtir. Il ne reviendrait pas même pour un rappel.

Fredo cadavere
L'amo piu encor!

Et Gabriella appelle la mort. Que le bourreau de l'amant soit le bourreau de l'amante peu repentie! Mais non, l'adultère infâme vivra pour souffrir. — Non, elle ne vivra pas. — Si elle vivra! — Non! — Si! — Enfin, Gabriella arrache des mains de son mari le poignard encore rouge du sang d'Alfredo, un sang adoré; elle se frappe, et meurt!

Morta! Morta!
Ah! fulmine del cielo!

C'est la foudre du ciel, mais c'est aussi un tonnerre d'applaudissements. Charge énorme, mais aussi parodie charmante, caricature bouffonne, mais aussi portrait ingénieux et ressemblant, farce d'atelier, aussi régal de gourmet bon musicien, *Gabriella di Vergy, drama lirico,* est tout cela. Jusque dans les suprêmes extravagances, c'est de la musique enfin, toujours de la musique. La main qui badine est la main d'un maître. Les procédés courants de l'opéra italien sont employés, moqués; et c'est à peine quelquefois si la parodie est plus ridicule que le modèle consacré. Donizetti, Verdi, se pourraient reconnaître au passage, plaisantés sans doute, censurés même, toujours d'une main légère et fine. C'est de la satire et c'est de la gaieté; enfin, c'est bon enfant. Et cette pauvre Gabrielle de Vergy qui, dit-on, se laissa mourir de faim, car elle ne voulait plus accepter de nourriture, s'étant un jour nourrie du cœur de son amant, après tant de tragédies, de drames, d'opéras qui racontent ses malheurs, Gabrielle de Vergy avait bien mérité cette consolation suprême, toutefois un peu railleuse, déchaîner le fou rire et entrer, à sa manière, dans une immortalité nouvelle, l'immortalité de la farce et de la parodie.

C'est la coutume d'appeler et demander l'auteur, dans son nom du moins, sinon même dans sa personne, après l'apparition heureuse d'une pièce nouvelle. L'auteur, cette fois, a voulu garder l'anonyme; au reste, il n'assistait pas à cette représentation première, nous entendons la première devant les habitués de *la Trompette,* car ce *drama lirico* n'était pas dès lors inconnu absolument de tous. Mais cet auteur est de ceux qui ne sauraient se dissimuler eux-mêmes bien longtemps. Toujours à quelque chose, au timbre de sa voix, à la résonnance de son rire, à l'envolée de quelques notes, il se révèle, il se dénonce. Vainement derrière l'ancien organiste, le maître voudrait-il se dérober. Je serai discret cependant et je laisserai en ces pages, *Gabriella de Vergy* orpheline.

S'il vous plaît lui attribuer un père naturel ou légitime, cherchez et vous trouverez.

Chausson n'est plus; et sa réputation, équitable revanche, qui laborieusement s'établit, ne devait être que posthume. Dès cette lointaine année de 1885, *la Trompette* accueille Chausson et fait applaudir deux mélodies : *Le colibri, Nanny,* que chante Mme Storm.

Duvernoy, à l'exemple de Saint-Saëns, a voulu glorifier, lui aussi, *la Trompette,* de par les lèvres de bronze d'une trompette véritable. Il fait exécuter une sérénade en septuor. Plus ambitieux, Bernardi, ce même soir, groupe, alentour de la trompette obligée, un piano, quatre violons, deux altos, deux violoncelles, une contrebasse. Décidément, *la Trompette* fait beaucoup de bruit dans le monde.

Quel que soit son éclectisme intelligent et très large, elle demeure, au fond du cœur, fidèle obstinément à son idéal premier. Elle a fait une profession de foi, non pas intransigeante, mais complaisante; et cette foi consacre cette divinité, unique et souveraine en quatre personnes, et quatre archets, le quatuor. *La Trompette* est un salon, c'est constitutionnel; c'est aussi une chambre que suffit à remplir et réjouir la musique, dite gentiment et tout simplement musique de chambre.

L'exemple a été donné, l'exemple est suivi. Le mot d'ordre s'est transmis. Ce n'est pas une soudaine victoire, un coup de théâtre, moins encore une révolution. La conquête se consomme par insinuation. A travers la France, on peut suivre cette infiltration comme d'une source longtemps négligée, comme d'une onde délicieusement rafraîchissante et doucement murmurante.

La musique de chambre d'elle-même ne saurait mener grand tapage. Elle charme plus qu'elle n'étonne. Et voici qu'elle trouve, plus que jamais, des logis, des assemblées pour la comprendre, la souhaiter, l'accueillir. Dès lors, l'un des cercles les plus brillants de Paris, ancêtre du cercle de l'*Union artistique,* dit familièrement l'*Épatant,* se blottit en

un vieil hôtel de la place Vendôme. Les familiers du lieu sont d'existence mondaine, non pas de grande science musicale, mais de goût délicat, aussi de curiosité facile. Les voilà qui se convertissent à la joie discrète de la musique instrumentale. Ils ont leur petite soirée où le quatuor devient comme le maître du logis. L'assistance est peu nombreuse. Les membres du cercle ont seuls le droit de libre entrée. Ils sont chez Haydn et chez Beethoven; mais ils sont aussi chez eux. A peine acceptent-ils quelques intrus jalousement limités. Ce sont des soirées intimes, du reste infiniment plaisantes. Aux profanes favorisés exceptionnellement, on demande, et sur le seuil même, la carte obtenue et assez rare. Il y a quelque mystère alentour de ces agapes étroitement fraternelles. Ne faut-il pas voir là une adhésion aux préceptes de *la Trompette ?* Jusque dans le fracas de Paris, elle trouve des échos.

Pour la première fois, nous rencontrons le nom d'Alary signant un quatuor à cordes. Nous le retrouverons longuement dans la suite de ces annales.

Hans de Bulow est un nom connu et que devait porter une femme, illustre entre toutes, avant de porter le nom encore plus retentissant de Wagner. Commandant au seul piano et non pas, comme il est de sa tâche coutumière, à tout un orchestre, Hans de Bulow interprète Brahms et le fait applaudir.

« Au plaisir de vous revoir! » nous a dit et écrit Lemoine au sortir de la soirée du 1er mai. On ne veut pas cette fois le laisser partir ainsi. Le bel artiste Degeorge a enfin achevé sa tâche. L'hôtel des Monnaies a fait gémir ses balanciers et pour Sa Majesté Lemoine, il a battu monnaie, ou plutôt il a frappé médaille. Et cette médaille, le vendredi 15, sera remise à son destinataire si bien méritant et si justement consacré.

L'œuvre est connue; nous n'avons pas à la décrire. La regarder vaut mieux qu'en écouter la description. Affirmons seulement que c'est un véritable chef-d'œuvre. L'ingéniosité de l'allégorie, associant *la Trompette* au violon fraternel, aux

lauriers si bien conquis, s'égale à l'exécution fine, large, expressive, éloquente. Les figures planent, cheminent dans l'espace, comme dans l'espace s'envole l'extase même que tant de fois cette bonne et si chère *Trompette* devait épandre autour d'elle dans notre pensée et dans nos âmes.

Lemoine volontiers pense à tout, mais surtout il pense à tous. Dépositaire intransigeant des convenances mondaines et des lois traditionnelles de la politesse, voire de la galanterie, il ne veut pas cependant que l'on se gêne. Il semble qu'il ait connu le malheur de changer de toilette et d'endosser l'habit importun, au sortir de table, pour se hâter à quelque soirée d'obligatoire invitation. D'aucuns, pense-t-il, pour cette solennité d'une remise de médaille, se croiront obligés d'arborer leur tenue première. Il les rassure. On viendra comme à chacun il plaira le mieux. Il verra les mains tendues, surtout les cœurs joyeusement émus; il ne verra pas les toilettes. Il verra ce que l'on apporte, mais non pas ce que l'on porte.

Toutefois la remise d'une médaille ne saurait être que la phase dernière de cette soirée triomphale, l'accord suprême de l'épithalame. Au quatuor de fondation solide et qui toujours ouvre la marche, tels autrefois d'héroïques sapeurs devant un régiment qui défile, sont venus se joindre Pugno, Taffanel, Loeb, Malbernac, Teste le trompettiste suprême, de Bailly, Saint-Saëns, et Mmes Duvernoy-Viardot, Chamerot-Viardot, les deux sœurs, lignée des Garcias, Lalo. Quelle assemblée! Quel cortège! Et qui donc, dès lors, pourrait au monde s'environner d'une cour aussi glorieuse? Aux interprètes, ajoutons les noms des compositeurs qui, ce soir là, semblent rythmer, alentour de Lemoine, comme une marche triomphale : Beethoven, Lalo, Wormser, Bach, Saint-Saëns.

Les organisateurs de la fête avaient songé à déposer la médaille entre les mains d'un maître entre tous aimé et fameux; et ce mandataire suprême, à son tour délégué auprès de Lemoine, était Gounod. Cette invervention devait hausser encore le prix de ce présent si joyeusement et si noblement

offert. Gounod, à regret, décline ce mandat. Ce jour même, le 15 mai 1885, il écrit :

« Mon cher ami,

« Il m'est malheureusement impossible d'assister ce soir, à cette réunion dont vous êtes le but et où vous allez être l'objet des témoignages les plus mérités de reconnaissance et de sympathie.

« Faute d'une présence réelle qui aurait paralysé mes plus humbles facultés oratoires, je tiens à vous envoyer ma part des sentiments de vive et sincère affection; et puisque je n'aurai ni l'honneur, ni le bonheur, de vous remettre cette médaille commémorative de tout ce que vous doit notre cher art musical, je désire que mon nom soit du moins prononcé dans cette cordiale cérémonie où je ne serai ni acteur ni témoin.

« Bien à vous.

« Ch. Gounod. »

En l'absence de Gounod, nul n'était mieux autorisé à remettre au héros du jour, la médaille, monument de sa gloire, que l'initiateur même de cette jolie apothéose. C'est donc P. Boca, qui, monté sur l'estrade et assisté de l'état-major que nous énumérions tout à l'heure, appelle près de lui Lemoine, l'embrasse et lui dit :

« Mon cher Lemoine,

« Tes amis m'ont fait l'honneur de me désigner pour t'offrir, en leur nom, comme gage de leur affectueuse reconnaissance, ces deux magnifiques médailles et leurs coins, que nous devons au talent de Degeorge.

« Je suis donc, en cette occasion solennelle, l'interprète de la pensée et des sentiments de chacun.

« Je regrette de ne pouvoir faire ici la lecture de toutes les lettres charmantes et si élogieuses pour toi, que j'ai reçues de

tous côtés à notre premier appel. Si je les lisais, tu entendrais un concert de louanges et de sympathique admiration, dont tu as le droit d'être fier, mais dont ta modestie aurait à souffrir.

« J'espère au moins que rien ne te semblera plus flatteur que la manifestation cordiale dont tu es l'objet; d'un côté, c'est la phalange de nos plus chers artistes; de l'autre, ce sont tes camarades et tes amis.

« Je suis charmé, mon cher Lemoine, de rendre publiquement hommage à ta volonté, à ton goût, à l'énergie dont tu as fait preuve depuis vingt-cinq ans, pour créer, faire croître et prospérer cette œuvre unique dans son genre, au milieu de difficultés dont personne n'avait encore pu triompher.

« C'est qu'il fallait pour réussir, les précieuses qualités de ton excellent cœur.

« Je suis certain que tous tes vieux amis me comprennent.

« C'est l'instinct de faire plaisir à tes amis qui t'a inspiré d'abord l'idée des premières réunions; tu voulais qu'ils pussent goûter, avec toi, le charme de la musique des grands maîtres, en doublant ainsi ton plaisir par celui des autres.

« Tu as été ensuite soutenu par ta passion pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est sublime dans l'art; et cette passion a été reconnue si vraie, si sincère, que l'élite des artistes que la France est fière de posséder, s'est prodiguée pour une œuvre dont le renom s'étend maintenant dans toute l'Europe musicale, et est consacré depuis longtemps déjà par les plus célèbres virtuoses qui viennent se faire entendre à Paris.

« Mais tout cela n'aurait pas suffi, s'il n'y avait eu en toi le désintéressement absolu et si rare que tu as toujours montré, et qui se voit encore dans cette circonstance.

« *Rien ne pouvait me faire plus de plaisir,* écrivais-tu dans une de tes lettres circulaires à tes invités, lorsque tu as découvert tous nos projets, *que l'offre de coin d'une médaille artistique.*

« Pourquoi?

« Parce que, toujours pensant aux autres, tu étais ainsi mis à même de donner à ton tour des spécimens du chef-d'œuvre que nous venons d'admirer.

« Reçois donc, cher ami, notre affectueux souvenir, tu trouveras l'expression de nos sentiments écrite sur la médaille que nous t'offrons :

A ÉMILE LEMOINE
ses amis
DE LA TROMPETTE

Et de la main du camarade Boca la médaille et ses coins, donc la médaille présente et la promesse de sa lignée, passent en la main de Lemoine frénétiquement salué d'enthousiastes applaudissements.

Lemoine répond :

Mes amis, Mesdames, Messieurs,

« Voici le moment de payer de ma personne en prenant la parole pour vous remercier. C'est une obligation qui, si elle n'exigeait pas un discours, serait pour moi bien douce, mais qui, à l'instant que voici du quart d'heure de Rabelais, n'est point facile à remplir.

« Lorsque vous m'avez invité à venir recevoir cette médaille, j'ai été ravi et de votre présent et de la délicate façon dont vous vouliez me le remettre. Seulement, un point noir, un petit revers — si vous me permettez cette expression à propos de médaille — m'est apparu dans le lointain, dès que j'ai pensé que j'aurais à faire une réponse solennelle, c'est-à-dire une sorte de discours, et que n'ayant aucune qualité oratoire, je terminerais, par une corvée pour l'oreille de mes amis, une soirée du reste si brillante.

« Que fallait-il donc faire? Préparer un discours, et vous le réciter?... Ce n'est pas dans mes moyens; je ne suis pas

habitué à cet exercice. D'un autre côté, ne rien dire du tout était impossible. Après avoir réfléchi comment je pourrais sortir de cette difficulté, j'ai trouvé!

« Je ne ferai point de discours; j'entamerai avec vous quelques mots de conversation familière inspirée par ce qui me viendra à l'esprit au moment même; le sujet manquera moins que l'orateur.

« Je dois vous déclarer que je me suis systématiquement refusé toute espèce de réflexion préalable sur ce que je dois vous dire, et que je ne sais pas encore au juste ce dont je vais vous parler... » (*Un franc et bon rire traverse toute la salle.*)

« Je ne le sais pas au juste, et cependant vous l'avez deviné, car je ne puis que causer de ce qui nous réunit aujourd'hui.

« Avant tout, je tiens à vous exprimer ma sincère reconnaissance pour les marques de sympathie que vous venez de me prodiguer, et à vous remercier avec effusion du splendide cadeau que vous venez de m'offrir. Ce n'est point une reconnaissance banale et dont l'expression est évidemment obligatoire en pareille circonstance; je vous dis ce que je ressens au fond du cœur, et cependant je manque à tous les devoirs du rôle que je remplis en ce moment, car dans les très rares occasions où un homme s'est vu l'objet d'une démonstration aussi flatteuse de sympathie cordiale et désintéressée, la première chose qu'il doit dire à ses auditeurs, c'est qu'il se trouve sous le poids d'une profonde émotion... Quant à moi, je ne suis pas ému du tout... Vous savez par quelles circonstances je connaissais vos aimables projets, et au milieu de vous, sûr de votre sympathie, je vous parlerais de mon émotion que vous ne me croiriez pas; mais je suis charmé, ravi, et de votre délicate attention et du fait matériel, le magnifique cadeau que vous m'offrez et qui remplit un *desideratum* que je croyais ne pouvoir jamais réaliser.

« Je pourrais m'arrêter là; ce serait peut-être le mieux, mais c'est un peu court; continuons encore; et puisque j'en

ai l'occasion, je vais vous parler des commencements de *la Trompette* et des artistes actuels... »

Et voilà que Lemoine, avec une familiarité charmante, raconte ce que déjà nous avons raconté. Il en tire quelque vanité; et certes, il peut se réjouir en mesurant le chemin parcouru. Avec lui, sa fille, sa chère *Trompette,* se peut enorgueillir dans l'humilité même de ses commencements.

Ainsi s'achève l'année 1885, la vingt-cinquième d'un règne glorieux, ce qui est admirable, d'un règne bienfaisant, ce qui est mieux encore.

Le 2 janvier de l'année nouvelle, *la Trompette* reçoit en hommage pour ses étrennes, premièrement une ouverture où Bernardi associe trompette, piano, harpe, deux cors, un double quatuor, une contrebasse — tout un petit orchestre — secondement un septuor où de Bériot reprend les éléments, naguère mis en usage par Saint-Saëns, et l'on sait avec quelle maîtrise. Saint-Saëns fait école; et *la Trompette* sonne le rappel plus bruyamment et plus brillamment que jamais.

Dès lors, Saint-Saëns est en sa présence, en sa collaboration active, de presque toutes les soirées. *La Nuit persane* compte parmi ses œuvres les plus originales et les mieux colorées. C'est toute une vision d'Orient; et de cette nuit si lumineuse, si vivante, comme étoilée d'exquises pensées, Saint-Saëns, aidé de la cantatrice digne d'une telle tâche Mme Montégu-Montibert, donne à peu près la primeur à *la Trompette.* Décidément cette *Trompette,* la nôtre, nous reporte aux jours de souveraineté radieuse et jalouse, où le roi — il n'était rien moins que Louis XIV, le soleil en personne — se réservait la gloire de connaître le premier, et peut-être de daigner applaudir, les œuvres de Lulli, seul musicien qui dès lors eût la parole dans tout le royaume. *La Trompette,* elle aussi, non plus seulement un salon, mais un palais, même un temple, une chambre royale, connaît la première quelques-uns des chefs-d'œuvre de la musique contemporaine. Paris, la France, l'Europe, ne seront admis que plus

tard à ces joies de révélation nouvelle. *La Trompette* sonne, puis elle écoute, et quelquefois ce n'est qu'après elle qu'elle permet à d'autres d'écouter.

Ainsi *le Cimetière*, nocturne délicieux où glissent comme des fantômes, et *le Tournoiement*, délirant vertige que l'opium enfante et exhale alentour d'une pensée humaine emportée loin de la terre, ces deux scènes de *La Nuit persane* sont le régal et la surprise des hôtes de *la Trompette*. Cette fois, Saint-Saëns est le créateur et l'accompagnateur. La semaine suivante, le 9 janvier, il sera, pourrions-nous dire, le prestidigitateur; et c'est un sauvetage merveilleux qu'il réalise.

On attendait deux pianistes, on avait commandé deux pianos; ce n'est pas trop pour traduire et mettre à l'essor la pensée d'un prodigieux pianiste comme Liszt. Les deux pianos sont à leur place; mais des deux pianistes un seul est présent. On attendait Diémer et Saint-Saëns. Diémer empêché ne viendra pas. C'est une désolation générale. Lemoine lui-même, si difficile à démonter, devient nerveux, s'inquiète, se désespère. « Rassure-toi, lui dit Saint-Saëns, on aura deux pianos dans un seul. » Et en effet, sans hésitation d'une minute, lisant les deux parties d'un coup d'œil unique, ramassant en quelque sorte sous ses mains l'œuvre entière sans la trahir, sans l'altérer, Saint-Saëns devient comme Liszt en personne; et *Les Préludes*, interprétés en stupéfiante surprise et ainsi que, sans doute, ils ne le furent jamais, éclatent, courent, se développent, tempêtent, chantent, c'est une merveille; et dans ses notes lointaines, de si éloquente concision, Lemoine écrit ce seul mot : « Splendide! »

Un morceau de chant, *Moriro*, hélas! maintenant confirmé par la mort importune, un morceau que vient de composer Mme Pauline Viardot, que chante Mme Terrier-Vicini, que Fauré accompagne, suffirait à glorifier un concert; et ce sont là des menus présents dont *la Trompette* est coutumière.

En la rencontre souvent peu fraternelle des nations diverses, les Slaves et les Germains s'entendent assez mal. Mais

Lemoine, à sa manière, est un exquis diplomate. Lui aussi marierait le grand Turc et la république de Venise. En son hospitalité large et conciliante, les rivaux, les ennemis se rencontrent, désarment; ils n'en viennent plus aux mains que pour applaudir. Le concert européen se réalise dans un concert de *la Trompette*. C'est donc bien vrai que la musique adoucit les mœurs. Les morts se tolèrent encore assez bien entre eux, étant de bonne composition; les vivants sont d'humeur plus difficile. Lemoine introduit en même temps dans son salon, des Allemands, il est vrai un peu lointains, Mendelssohn et Beethoven, des Slaves tout prochains, voire des Français qui ne sont rien moins que Saint-Saëns et Fauré. Le piano toutefois ne va chanter et vibrer que sous des mains longuement étrangères. Là viennent s'asseoir Mme Essipoff, un Hongrois le comte Géza-Zichy; et les morceaux exécutés sont de Zichy, de Paderewsky, de Moszrowsky. Voilà qui nous transporte plus loin que la Vistule, jusque dans la Petite Russie, voire la Grande et Sainte Russie.

Entre Lemoine et le comte Géza-Zichy, ami et confrère de Liszt, il fut un intermédiaire et non certes banal, Massenet, et cela dès l'année 1886.

Mme Palicot s'est fait une spécialité du plus bruyant de tous les pianos, du piano pédalier. Il me souvient de l'avoir vue s'escrimer des mains, des pieds sur les deux claviers de fraternelle obéissance. C'est Haendel et Bach qui sont ainsi interprétés.

Quel compositeur heureusement inspiré peut être ce si joli maître du clavier d'ivoire, Pugno! *Le Sentier aux fraises* sur les lèvres de Mme Yveling Rambaud, ballade amoureuse, pittoresque, tragique, qui commence dans un sourire et finit dans un sanglot, soulèverait le bis retentissant, si Lemoine n'était là, applaudissant d'abord, mais aussitôt grondant : « *Chut!* à autre chose! »

Mais avec Lemoine lui-même il est des accommodements, du moins une fois l'an. Voici que revient la Mi-Carême. Le bis a traversé trois cent soixante-cinq jours, un bis fidèle,

obstiné, furieux comme pas un autre; et ce bis sera obéi enfin. Il ne s'agit que d'être patient et de savoir attendre; dès lors, on arrive à tout, on obtient tout. Seconde représentation de *Gabriella de Vergy*.

Mais elle ne sera pas seule de la fête. La Mi-Carême a pour prêtresses attitrées et fidèles, Vestales de l'amidon, les blanchisseuses de Paris; la Mi-Carême, c'est mieux encore, met en liesse la gent animale, du moins l'élite de nos frères inférieurs. Exécution première du *Carnaval des animaux,* musique de Saint-Saëns.

Nous disons exécution première à *la Trompette,* car *la Trompette* cette fois ne vient qu'en une adoption seconde. Les animaux avaient déjà mené leur carnaval dans un autre logis.

Lebouc est un violoncelliste, gendre du fameux Nourrit, celui-là même qui fut — quel éblouissement! — le comte Ory de Rossini, le Robert, le Raoül, de Meyerbeer, le Juif Éléazar d'Halévy, cela en l'espace de moins de dix ans!! Quelle fécondité! quelle floraison sur notre scène de l'opéra français! Ce même Lebouc, très bon musicien, préside des séances de musique qui se tiennent rue Vivienne, et qui sans rivaliser avec *la Trompette,* ont leurs fidèles et leurs amis. De là s'est envolé dans la joie, et pour de longs voyages, *Le Carnaval des animaux*.

Diémer était de la création.

Ce carnaval est tout un poème et d'exquise fantaisie. C'est varié, pittoresque, autant que peut l'être elle-même la zoologie, parure et amusette de la terre. Le lion, menant sa marche royale, ouvre le cortège; c'est pompeux et noblement cadencé. Poules et coqs s'éveillent, musique imitative qui ferait croire au prochain voisinage d'un poulailler. Les *hémiones* galopent, mais *les tortues* se traînent, burlesque parodie d'un motif d'Offenbach. Le galop ralenti rythme l'effort des quatre petites pattes se hâtant comme il leur est possible.

L'éléphant, à son tour, assimilé à un sylphe de connaissance

lointaine, se prélasse, masse encombrante, oscillante et lourde. Caricature et vérité, on ne saurait pousser plus loin le sens du comique imprévu et d'irrésistible contagion. *Le kangourou* tressaute d'une grotesque gaucherie. Mais *l'aquarium* est délicieux, fluide, transparent :

> L'onde était transparente
> Ainsi qu'aux plus beaux jours.

Le musicien égale l'inimitable Lafontaine.

Voici que la musique brait; un *personnage à longues oreilles* vient faire sa partie. *Le coucou* soupire au fond des bois. C'est d'une poésie adorable. Que l'on se souvienne ici de cette pièce de clavecin si délicieusement égrénée sous les doigts alertes de Diémer, aussi un *coucou;* c'est une chose charmante où l'esprit badin, souriant, fleur de notre joli XVIIIe siècle français, s'épanouit et plaisante. Quel contraste entre cette gaieté légère, un peu sèche, et ce mystère où Saint-Saëns étend l'immensité des forêts profondes! L'oiseau que l'on entend sans jamais le voir, devient comme un soupir obstiné, une plainte harmonieuse, une âme lointaine et dolente. C'est tout près de nous et c'est loin, bien loin; telle nous environne l'ombre des futaies qui semblent ne jamais finir.

La *volière* gazouille, confusion charmante de tous les petits langages où rivalisent tous les petits oiseaux. Ceux-ci toutefois n'ont rien de fantastique. On les entend voler, aussi bien qu'on les entend caqueter.

Horreur suprême! entre tous les animaux d'aucuns peuvent être malfaisants; mais c'est l'humanité qui les enfante. Les pianistes implacables déchaînent des gammes à leur faire donner congé par tous les concierges de France. *Les fossiles* craquent, ainsi que les danseurs d'une danse macabre; et le typophone, et le xylophone, instruments inusités et quelque peu barbares, où s'escriment MM. Falcke et de Caster, scandent cette apparition anté-diluvienne.

Le cygne ondoie, pure merveille; le violoncelle semble

gonfler et caresser les ailes blanches qui s'avancent, glissent, naviguent, telles les voiles d'une nacelle presque silencieuse et qui nous emmène doucement dans un rêve flottant, tout de tendresse, de langueur et d'ineffable félicité.

Que d'inventions, que de contradictions aussi, dans ces strophes qui se succèdent, se raillent, se consolent, tour à tour vision d'idylles, évocation stupéfiante, explosion de rire comme sur la face bien réjouie d'un enfant en liesse. On peut dire que c'est là du Saint-Saëns résumé et resserré en un bouquet que, le sourire aux lèvres, il est venu nous offrir.

Alentour des deux pianistes obligés, ce soir-là Saint-Saëns, Diémer, et du quatuor inlassé, auprès des percuteurs que nous signalions tout à l'heure, deux artistes l'un avec sa flûte, l'autre avec sa clarinette, Taffanel et Turban, renforçaient cet orchestre de composition peu commune. L'un et l'autre nous ont quittés, nous laissant de longs regrets. Quelle tristesse que d'évoquer les jours passés! A regarder en arrière nous ne découvrons trop souvent que les mornes avenues d'un campo santo.

Pour cette fête, on est accouru, plus nombreux que jamais. Lemoine se désole, à moins qu'il ne se réjouisse un peu, que plus de deux cents personnes aient dû se tenir debout. Au reste, c'est le privilège des Messieurs de faire office d'échalas. Ce rôle leur est réservé en tous les salons qui se respectent. Mais une amirale et ses deux filles n'ont pas même trouvé un banc de quart pour se reposer; et de cette disgrâce Lemoine se désespère. Il imprime ses excuses et ses regrets. Il faut que personne au monde n'en puisse douter. Ce mathématicien est chevalier français comme on pouvait l'être au temps du gentil seigneur d'Avenel qui, du reste, se prétend Écossais. Mais avec l'aimable Boïeldieu on est toujours, même en Écosse, un peu de France et de Paris.

Les deux soirées qui suivent, sont toutes de compositeurs contemporains et bien vivants — quelques-uns ne le sont plus. Chaminade, souvent de très agréable inspiration, Jaëll, Franck, succèdent à Lalo, Luzzato, Jacques Durand faisant

soupirer une romance au violoncelle. Puis viennent Pierné que nous retrouverons pour notre joie très fidèle, Pierné dès lors à peine au sortir de l'enfance, Bemherg, Pfeiffer, celui-ci disparu, non sans honneur, de la lutte qui en a lassé bien d'autres.

C'est d'Indy qui ouvre les concerts de l'année 1887. A son tour, il a voulu écrire un septuor où *la Trompette* joue son rôle dominateur. A Teste revient encore la tâche d'en éveiller le bronze.

Mme Fuchs amène avec elle Vidal, un débutant qui n'en restera pas au *Fidèle cœur*.

Le quatuor partage son beau labeur entre MM. Marsick, Brun, Mas, Brandoukoff, Rémy, Parent, van Wœfelghem, Delsart.

Les vivants et les morts sont tout un petit poème, précieusement rimé par Philippe Gille, très agréablement mis en musique par Maréchal et chanté par MM. Auguez, Baudoin-Bugnet, Mmes Conneau et Ducasse, et un accompagnement d'orgue tenu par Guilmant, et de piano tenu par Diémer.

Voici que revient Bourgault-Ducoudray avec deux mélodies bretonnes.

Un nom nous sollicite au passage, un nom qui n'est plus qu'un nom, celle qui le glorifiait nous ayant abandonnés. Holmès apportait avec elle, comme si les fées s'étaient toutes donné rendez-vous autour de son berceau, la beauté suprême, la grâce, la fortune, le talent, l'esprit, une âme de feu. Tout cela s'est envolé, cendre et poussière. Que du moins, il nous souvienne de quelques belles pensées sonores exhalées de ce fantôme fuyant derrière nous! *Chanson lointaine,* ainsi s'appelait le morceau que *la Trompette* accueillait, le confiant aux lèvres habiles de Mme Dalmont. Eh oui! *chanson lointaine,* bien lointaine. Cette existence fut surtout une chanson; mais de quelle tristesse et de quelles ombres elle nous apparaît désormais environnée!

Appellerons-nous maintenant Widor? Il répondra : « pré-

sent! » Il est aussi de *la Trompette*. Encore une fois, rien n'échappe à *la Trompette*. Comme Zampa, elle peut dire :

« Il faut céder à mes lois ;
Et comment s'en défendre?...

Une ballade introduit Widor. C'est Mlle Fanny Lépine qui la chante. Ceux-ci du moins sont encore en notre vallée de misère. C'est plus gai ; et nos éloges n'ont pas des airs d'oraison funèbre.

Zajic, le nom même dénonce un étranger ; ce n'est qu'en Bohême que l'on peut s'appeler ainsi. En effet, c'est de Prague que Zajic nous arrive. Il rend hommage à Bach, témoignant ainsi de son respect pour les maîtres consacrés ; après quoi, il accepte le défi que, dans son *perpetuum mobile,* Paganini semble avoir jeté aux violonistes de tous les temps.

Dans une sérénade, Ch. Lefebvre a voulu le renfort d'une harpe que caresse Mlle Celmer.

Joyeuse échéance, la Mi-Carême revient. Non plus que Paris, *la Trompette* désormais ne saurait se passer de cet annuel accès de folie. Cette fois encore, *les animaux* vont réjouir les humains. Mais la fête n'est pas que de musique ; la poésie accorde son luth, disons plutôt sa guitare. Inspirés de Lemoine, sinon écrits par lui, ces *conseils pratiques, manuel du parfait invité,* sont remis en entrant à tous les élus du jour.

Nous abrégeons, ces conseils s'espaçant sur des couplets ici du moins surabondants :

Vraiment! vous demandez cela!
Vous voulez pénétrer à la
Trompette!
Pour une telle ambition,
Il faut une éducation
Complète.

Quand enfin vous êtes admis,
Ne présentez que des amis
Intimes.
Sachant rouler un œil hagard
Lorsqu'on leur fait voir du grand art
Les cimes.

N'amenez pas — écoutez ça!
Votre concierge, ni sa
Famille,
Quand même l'on vous apprendrait
Que gentiment pianoterait
Sa fille.

En somme c'est bien composé,
Le public est sage, posé,
Pratique.
C'est surtout un monde poli
Sorti de l'école Poly-
Technique.

Pas de bébés de moins d'un an,
Surtout lorsqu'ils sont en
Nourrice,
De crainte que — cela s'est vu —
L'accompagnement imprévu
Surgisse.

Lorsqu'on écoute du Saint-Saëns,
Si vous avez un peu de sens
Vulgaire,
Ne dansez pas la redowa,
N'entonnez pas : Malbroug s'en va
En guerre!

Si l'apparence a des appas,
Ici-bas, l'habit ne fait pas
Le moine.
Ayant ainsi dit doctement,
Le maître signa simplement
Lemoine.

De Boisdeffre n'est pas oublié du moins de ses amis. Il accompagne *la berceuse* que lui chante sur son alto M. Mas. C'est le même soir que débute à *la Trompette*, l'admirable cantatrice Mme Jeanne Raunay. Maréchal et Godard ont la chance heureuse d'allier leur pensée, dans un *arioso* de celui-là, dans le *Rêvé* de celui-ci, à cette voix si délicieusement prenante et pénétrante.

Pierné confie une *sérénade* au talent d'un double quatuor; et c'est un succès d'immédiate envolée, car cette sérénade est charmante.

En route, s'est écrié M. René; et il cueillera, dans son chemin, d'autres mélodies non moins agréables.

Mme Montigny-Remaury compte parmi les meilleurs amis de *la Trompette.* Désormais, elle sera dite Mme de Serres; et à cette occasion, l'ami suprême a voulu lui adresser ses félicitations et ses vœux. Saint-Saëns donne mieux qu'un objet de vitrine, un *caprice-valse* pour piano, cadeau en toute convenance d'un pianiste à une pianiste, *Le weding cake;* il paraît que cela veut dire, dans la langue de Gœthe, *gâteau de noce. La Trompette* en a la primeur, au moins d'exécution publique; et c'est Diémer qui présente à l'épousée cette musicale friandise.

Un pianiste de neuf ans et demi, Hofman de Cracovie, conclut brillamment l'année; et Lemoine, nous faisant sa révérence, nous dit : « à l'année prochaine, *si fata volunt* ». Le français ne lui suffit pas, non plus que la prose, il faut encore qu'il parle latin et en vers.

Les *fata* redoutés l'ont bien voulu, 1887 s'achèvera sur un retour heureux de *la Trompette,* et 1888 confirme ces favorables présages. Dès lors, le quatuor alterne entre MM. Rémy, Parent, Van Waefelghem, Delsart, et MM. Marsik, Brun, Mas, Loys. Au piano, se succèdent MM. Godowsky, Pierné Ch. René, Mlle Steiger.

La collaboration, dans les choses de théâtre, est le plus souvent d'un recours et d'un secours fâcheux et décevant. Ce n'est pas en ce domaine radieux, mais de jalouse hospitalité, que l'union fait la force. La musique surtout, volontiers ombrageuse, ne s'épanouit, en toutes ses grâces et splendeurs, que dans une âme solitaire. Voici cependant que Lemoine accueille, et non sans la confirmation du succès, un quatuor pour instruments à cordes où se sont associés quatre maîtres Russes : Rinsky-Korsakoff, Liadoff, Borodine, Glazounoff.

Oubliée! c'est le titre d'une mélodie que chante, en toute aisance et extrême habileté, M. Mazalbert. Oublié, l'auteur ne l'est pas encore, bien que son nom déjà s'éloigne par de

là les ténèbres des existences achevées. Samuel Rousseau ne peut plus prétendre qu'à des sympathies attristées. C'est une ombre errant parmi les ombres.

Vers ce temps, le 6 janvier, pianiste et compositeur, âgé de dix-huit ans à peine, un Russe est venu à Paris, Godowski; et Lemoine l'accueille, bien que Lemoine soit le plus souvent en méfiance contre les virtuoses imberbes et les prodiges printaniers. Il estime que les fleurs hâtives n'enfantent que des fruits verts d'agaçante saveur, si même elles ne se flétrissent avant de fructifier. Mozart, Saint-Saëns, donnant toutefois à ces préventions un éclatant démenti, Lemoine veut bien quelquefois admettre la merveille du talent devançant les années. Reconnaissons que sa prudence n'est que trop bien justifiée presque toujours.

Chemin faisant, Lemoine, comme il est de son habitude, cause avec ces chers Tubicoles que parfois il appelle des salpingistes; l'un et l'autre mots également flatteurs signifient même chose, l'un dérivé du latin, l'autre dérivé du grec.

« Ah! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse! »

Et nous voilà obligés d'embrasser Lemoine, du moins de lui serrer la main, ce qui du reste nous est toujours très agréable.

Il prend, comme jamais, souci de nous plaire, de nous amuser, cet intendant que nous pourrions dire de nos menus plaisirs, si les plaisirs étaient menus qu'il s'ingénie à nous prodiguer. Voilà qu'il songe à nous faire danser; il nous en confie, dans l'un de ses messages, le prestigieux dessein. Il songe à nous dire comme la fourmi railleuse :

« Et bien dansez maintenant! »

Toutefois, en la salle de l'Horticulture dont nous composons les parterres, si les fleurs de la jeunesse et des jolis visages abondent et sourient gentiment, il ne semble pas que Terpsichore prendrait aisément ses libres ébats. Tout au plus

pourrait-on mener une farandole sur les fauteuils cannés. Ce serait de l'acrobatie plutôt que de la chorégraphie. Lemoine, peut-être à son vif regret, ne sera pas maître de danse; et la Mi-Carême prochaine, celles qui longuement suivront — car c'était pour cette échéance que le bal des Tubicoles ou salpingistes fut projeté — resteront toutes musicales.

La vieille musique a volontiers droit de cité à *la Trompette*, sous la réserve que les ans ne l'aient pas ridée et qu'elle garde quelques grâces printanières. Voici que les instruments d'un autre âge ressuscitent de la poussière et reviennent avec la musique, leur mère légitime. Cette rénovation est aussi une innovation. A devenir si vieux on redevient jeune, du moins dans les choses qu'a touchées autrefois le doigt immortel — autant que peut être immortel ce qui est de notre mortalité — du génie dispensateur de pensées bien vivantes. Au reste, une conception musicale ne peut être qu'altérée passant, de l'instrument qui lui fut complice et familier, à quelque instrument nouveau, dès lors pas même pressenti. Nul doute qu'un morceau écrit pour le clavecin et dans l'attente de sa sonorité un peu grêle, même aigrelette, n'est plus le même morceau, dès que l'adopte un instrument dit sans doute par antiphrase piano, car il mène un tout autre tapage que le clavecin.

C'est un jeu, pour les doigts d'agilité merveilleuse que sont ceux de Diémer, après avoir éveillé l'âme profonde d'un piano et ses résonnances souveraines, de caresser les claviers fraternels d'un clavecin, d'agiter les becs de plumes légères qui égratignent les cordes et qui font un peu ressembler le meuble sonore ainsi reprenant sa parole gentille, à quelque volière de grillage doré et fin, où converseraient quelques douzaines d'oiseaux babillards brusquement effarouchés.

Ainsi Diémer ressuscite, en son unique personne, Hændel égrenant une chacone — cet homme colossal à l'occasion sait badiner, — Couperin, Rameau, Daquin, l'un sonnant *Le carillon de Cythère,* l'autre sonnant *Le rappel des oiseaux,*

le dernier faisant écho, mais tout autrement, nous l'avons dit, que Saint-Saëns, au *coucou*, monotone confident des bois, le coucou disant toujours même chose, sans doute parce que ce qu'il pense est toujours la même chose.

Ce même soir Delsart échange son violoncelle pour l'ancêtre du violoncelle, la *viola di gamba*. Bach, Marcello, Lulli, étant de la même évocation, voilà tout un concert comme Mme de Pompadour aurait pu en improviser un dans ses petits appartements, un soir où le roi Louis XV aurait daigné ne pas s'ennuyer trop royalement à toute musique qui n'était pas du *Devin de village*.

Certes, Lemoine avait raison de nous prévenir dès le 28 janvier, nous disant : « Je vous engage à ne pas accepter « d'invitation pour le samedi 11 février; il est probable « que vous regretteriez particulièrement d'avoir manqué la « nôtre ce jour-là. »

Il y aurait eu, en effet, grand dommage. Sans diminuer d'aucune façon le mérite de Lemoine ni méconnaître ses initiatives, il n'est que juste de rappeler que dès 1869, Bourgault-Ducoudray, lévite d'un culte oublié, retrouvait le clavecin et lui redonnait la parole en un concert public. Ce clavecin, une merveille de l'art, était celui-là même où s'étaient promenées les mains presque royales de la princesse de Lamballe. Lavignac succédait à la virtuose lointaine, et qui, ayant à peine achevé de jouer quelque gavotte, entrait dans la danse meurtrière de la Révolution.

On trouverait, aux annales de *la Trompette*, le palmarès de tous les pianistes contemporains, Planté seul excepté; mais on sait que Planté est un provincial indéracinable. D'une semaine à l'autre, en cet hiver 1888, nous rencontrons le Belge de Greef, le Russe Paderewsky. Jadis, les *alberts* étaient des gâteaux secs — Oh! oui, secs et plutôt deux fois qu'une! — que librement on se partageait aux soirées de *la Trompette* des premiers jours; maintenant d'Albert est un virtuose, très habile conquérant du piano, et que Lemoine se fait un plaisir d'accueillir. Après lui, surgit

Tchaïkowsky, applaudi et comme virtuose et comme créateur. Non sans complaisance justifiée, Lemoine rappelle qu'à Paris du moins, *la Trompette* devait la première faire bonne réception à Tchaïkowsky.

On est encore sorti avant la fin. Un sextuor de Brahms n'a pas suffi à conjurer la désertion redoutée. Mais cette fois Lemoine s'est fâché comme jamais; et lui-même, impuissant à enrayer la débâcle, a quitté sa place, prescrit aux musiciens exécutants de se lever et de partir, puisque enfin ils ne devaient plus jouer que devant le vide injurieux d'un public tristement clairsemé. « Eh quoi! dit-il, la salle se vide invariablement quand la séance doit s'achever par une grande œuvre classique, tandis qu'elle reste au complet si l'on attend une fugue sur le motif des *Pompiers de Nanterre...*! J'ai eu beau fermer, poursuit-il, autant que possible, notre porte, éviter avec jalousie que *le public* s'occupe de nos soirées, que les journaux en parlent..., je crains bien que la renommée qu'a prise malgré moi *la Trompette,* n'ait nui déjà à la qualité *moyenne* des auditeurs... Il n'y a pas de musicomètre, et l'échelle de la musique commence à *Au clair de la lune* pour se perdre dans les nuages. »

Eh oui! en dépit qu'il en ait, *la Trompette,* sans elle-même sonner sa renommée, entre dans la renommée. C'est flatteur et c'est dangereux. C'est ainsi que les organisateurs de concert et de solennités musicales, moins désintéressés que Lemoine, font quelquefois défense expresse, aux artistes engagés par eux, de se produire à *la Trompette.* Nous faisons des jaloux. C'est ainsi que Grünfeld, pianiste de haut renom, doit préférer le Châtelet à la salle de l'Horticulture, alors même que sa venue est annoncée et que Lemoine l'a promise.

Voici cependant que Lemoine devient tout à fait évangélique. Il dit en date du 12 mai 1888 : « Laissez venir à moi les petits enfants! » C'est pour le vendredi suivant, 18. On sait qu'à l'ordinaire, cet ogre grondant, mais non pas dévorant, du reste peu épris de chair fraîche pour son souper,

dirait volontiers, lui aussi : « Laissez les enfants à leur « mère!... » Et surtout à la maison. Mais le 18 mai la soirée, sans être enfantine, sera de compréhension aisément accessible. Dès lors, pas de Brahms redouté des petits, voire même de quelques-uns parmi les grands, pas de 14e quatuor de Beethoven dont quelques-uns s'inquiètent. Weber, Pierné si complaisant à l'enfance, le futur si joli prêcheur d'une croisade innocente entre toutes, Hayot, Garat, sont des compositeurs d'accès facile. M. Diaz de Soria, fameux dans tous les salons de France, poussera la condescendance jusqu'à chanter *Pauvre Jacques!* romance un peu lointaine et quelque peu fanée. Mais un orchestre inattendu terminera la fête. Au piano, aux violons obligés, vont s'adjoindre une partie de premier mirliton où rivalisent M. Taffanel, Mme Meyer, Mlle Bernardi, une partie de second mirliton tenue par MM. Mousset et Griset, une partie de troisième mirliton où voisinent MM. Gauthier-Villars et Choisnel. Un autre Gauthier-Villars, Henri, souffle à pleines joues dans une trompette, M. A. Durand jongle avec un triangle; M. Delsart bat du tambour presque aussi bien qu'il joue du violoncelle. Volontiers grave à son ordinaire, Leborne est à la crécelle; et c'est à coup de sifflet que d'Indy, *capellmeister* inattendu, au reste bon diable et de verve endiablée, conduit le bal, déchaîne, sur une ouverture, ou plutôt une *fermeture,* de Méhul, le charivari des adieux.

Les amitiés demeurent volontiers fidèles à Lemoine. Il en a recueilli de nombreuses en la fuite changeante des jours; mais celles-là, les plus rares, aussi les plus douces, qui remontent aux printemps désormais abolis, gardent aussi de cette origine, comme un parfum printanier. Le *tu* familier les exprime et les accompagne. C'est si gentil de se parler entre hommes, voire entre vieillards déjà commençants, comme on se parlait en jaquette, en pantalon court, On se retrouve jeune, même enfant, rien que dans une rencontre toujours désirée et l'échange d'un joyeux bonjour.

Entre ses plus lointains amis, Lemoine compte Silvain,

acteur tragique, et qui de feu le théâtre Ballande, s'est dignement haussé à la maison de Molière. Silvain, à sa manière qui est excellente, vient à la soirée de réouverture, souhaiter heureuse année à *la Trompette*. *La Trompette* n'est pas coutumière d'accepter quoi que ce soit qui n'est pas de la musique. Elle accueille cependant Victor Hugo et son confident superbe.

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

C'est de la musique aussi que des vers de cette envolée. Mais *la Trompette* — et son empire lui suffit amplement — dès la semaine suivante, revient à ses premières et ses seules amours.

Au quatuor, siègent Marsick, Brun, Laforge, Loys.

Xavier Leroux est désormais en place brillante parmi les compositeurs contemporains et travaillant pour nous. Le 11 janvier 1889, une mélodie, *le Nil*, que chante Mme Leroux-Ribeyre, lui donne droit d'entrée à *la Trompette*. A huitaine, Bellenot débute. C'est Auguez qui interprète trois mélodies de lui. Il n'est que juste de signaler au passage ces apparitions successives; et alentour de ces noms désormais grandis ou du moins mieux connus, il nous semble que le rappel est curieux de ces modestes tentatives. Ainsi nous jugeons mieux du chemin parcouru; et comme jamais, nous pouvons apprécier combien l'hospitalité, difficile à obtenir de *la Trompette*, fut quelquefois providentielle. Au reste, ce ne sont là que des enjolivements du programme. Aux maîtres consacrés revient toujours le privilège suprême de fournir — que l'on nous passe cette expression vulgaire! — le plat du jour. Beethoven ou Schumann, Mendelssohn ou Mozart, quelque autre à peine moins grand, sont toujours de la fête.

Boëllmann n'est plus; mais il fut à *la Trompette*, et l'exquis Warmbrodt interprétait ses mélodies.

Voici Ch. de Bériot au piano; et c'est aussi un septuor, avec trompette obligée, qu'il accompagne et qu'il fait applaudir.

Lemoine n'est pas breton pour rien; de sa Bretagne,

O terre de granit recouverte de chênes!

comme chante Brizeux, il a hérité l'entêtement. Nous avons déjà dit qu'il avait songé à faire danser les Tubicoles des deux sexes; et le plébiscite par lui ouvert, avait recueilli 422 oui. Il paraît qu'il en fallait six cents, avec souscription correspondante, pour assurer les frais. Terpsichore n'aura donc pas sa journée, n'ayant pu recruter des partisans assez nombreux.

La danse n'est pas ce que j'aime...

Ainsi fredonne une ariette de Grétry qui trouve de l'écho à *la Trompette*. Malheureux, ou plutôt heureux Lemoine! cet échec lui devient une sorte de soulagement. A mesurer les choses de près, il avoue qu'il prenait peur. Peut-être entrevoyait-il la nécessité de conduire le cotillon lui-même. « C'est « fini! C'est manqué! s'écrie-t-il; c'est moi qui ai presque « envie de danser! *Amen!* »

La soirée du 16 mars 1889 n'est que de modernes. Seuls y figurent C. Franck, Pugno, Mme Jaëll, Widor, Pierné. Six pianistes de sexe varié se succèdent au piano, dont une nouvelle venue, Mlle Clara Janizewska.

Voici arrivé le tour de l'un des frères Hillemacher, P.-L dont la femme interprète les mélodies.

Sans être d'humeur aristocratique, loin de là, Lemoine préfère l'art délicat, élevé, savant; et l'on ne saurait dire qu'il soit complaisant aux gazouillements un peu naïfs où s'épanche l'âme populaire. Un dévot du quatuor à cordes ne saurait être un fervent bien curieux de la mélodie populaire. On n'a jamais vu dresser des pupîtres dans un pré le jour où l'on fait les foins; et le ménétrier du cabaret est le seul virtuose instrumentiste dont l'homme champêtre, nous ne disons pas l'homme des champs. — Lemoine en ferait un calembour trop facile — se réjouit et s'extasie. Mais un soir de petite débauche démocratique, *la Trompette* se per-

met cette fête villageoise. C'est ainsi que dans *La fête du village voisin,* un très joli badinage de Boïeldieu, on voit de nobles dames jouer à la paysanne et déserter leur salon pour folâtrer sur l'herbette.

Ainsi Tiersot, bon moissonneur de mélodies rustiques, est donc venu à *la Trompette* ce jeudi carnavalesque du 28 mars 1889. Il amène avec lui des citadins devenus, pour une heure, rustiques à souhait. Les soli seront repris en chœur, car c'est le propre du populaire d'aimer à répéter toutes choses dans le tapage de toutes les voix, sans doute pour affirmer ainsi que tous ont bien entendu ce qu'un seul tout d'abord a chanté. Mmes Duvernoy-Viardot, Montaigu-Montibert, M. Hettich, semblent avoir chaussé des sabots pour l'occasion; et Tiersot, meneur du branle et champêtre *capellmeister*, fait égréner les innombrables couplets de *La bergère aux champs,* de *La complainte de Jean Renaud,* du *Rossignol messager,* tout spécialement cher à sa tendresse, car cela vient du pays Bressan, et la Bresse fut maternelle à Tiersot.

On se quitte enfin sur une marche funèbre que Périlhou a composée sur les motifs principaux de la *Mère Angot*, nous dit Lemoine. Il devrait dire Mme Angot; mais lui-même, en ces jours d'équipée, oublie le respect. Mme Angot ne lui en impose plus d'aucune façon.

Les chansons de Miarka ont eu leur célébrité et gardent leurs fidèles. Voici qu'Alex. Georges, assis au piano, les accompagne, tandis que les disent et les chantent Mlles Desvignes, Claire Dreyfus, Mme Anna Gramaccini.

« Vive la Pologne! » s'écriait naguère un avocat intempérant et qui perdait une belle occasion de se taire. « Vive la Pologne! » s'écrie aussi Lemoine, accueillant Chopin, Paderewski, Tchaïkowski, mais il ajoute : « Vive la Russie! »accueillant non moins chaleureusement Rubinstein, Dawidoff. Lemoine, comme Sosie, est l'ami de tout le monde, sous la seule condition que tout le monde ait du talent, beaucoup de talent. Il craint pourtant les trou-

badours, surtout le style troubadour. Mais troubadour et style troubadour cependant se révèlent, et non sans agrément dans leurs grâces surannées, lorsque Mlle Gutzwiller roucoule *Le troubadour Béarnais*, s'accompagnant de la harpe comme aurait pu faire la reine Hortense en personne.

Au piano, prend place, ignoré jusqu'alors de *la Trompette*, Isaac Albeniz.

Pergolèse est un peu déserté. *La Trompette* ne veut pas l'oublier; et elle a bien raison. Son fameux *Stabat* est un peu profane, mais délicieusement chantant. Il semble qu'à travers son âme si tendre, ce soit des pécheresses qui chantent; mais pourquoi des pécheresses ne chanteraient-elles pas? Elles ont toujours de jolies choses sur les lèvres. Les baisers se confondent avec les lamentations; et c'est d'un régal très agréable. Ainsi, sans avoir à se repentir d'aucun péché, nous le font comprendre Mmes Fuchs et Lalo.

En concurrence de M. Eugenio Pirani, M. Domaniewski, pour la première fois, se fait applaudir à Paris; et c'est *la Trompette* qui l'introduit parmi nous. Introducteur des ambassadeurs, lorsque ces ambassadeurs représentent l'art entre tous aimé, Lemoine peut se parer de ce titre. Voilà qu'il nous quitte en la fin de saison, nous disant à l'année prochaine et nous souhaitant, et en vieux français savoureux et cordial : « santé, liesse et bon déduit ».

IV

1890-1900

Au quatuor, comme devant, alternent, en 1890, MM. Marsick, Brun, Laforge, Loys, et MM. Rémy, Parent, Van Waefelghem, Delsart.

Si l'on joue encore du clavecin, on n'écrit plus guère pour le clavecin. X. Leroux très adroitement, reprend, une fois par hasard, la tradition des Couperins. Il fait applaudir un *passepied* agréablement suranné, très vieux tout en étant tout moderne.

Diémer a écrit *Le Sentier*, pour Mme Leroux-Ribeyre ; et la cantatrice suit, semble-t-il, ce sentier avec un plaisir qu'elle répand tout autour d'elle.

Voilà qu'un soir, pour suppléer Delsart défaillant, M. Griset s'arme du violoncelle, un ami qui lui est, du reste, familier et docile.

Le diabolique *Trille du diable*, une des œuvres un peu rares qui nous transmettent le nom de Tartini, de ce même Tartini un largo pour violoncelle, trouvent, dans le quatuor de secours solide, leur digne interprète.

Lemoine affirme, et nous devons l'en croire, que Bach et Haendel, deux colosses de la musique, gardent encore en réserve des choses qui nous sont ignorées. Le concerto en *sol* majeur de l'un, le douzième concerto en *si* mineur de l'autre, exigent trois violons, trois altos, trois violoncelles, une contrebasse, respectable phalange. Lemoine nous amène tout cela; et la révélation est saisissante. MM. Alarg, de Bailly, Chabert, Désortiaux, Gibier, Griset, Guidé, Leroux, sont venus renforcer le quatuor.

Le même soir où Mme Jane Godchaux-Holmann tient le piano, quatre soprani et un contralto, Mlles Rouvenat, Carré de Malberg, Leclère, Mmes Lagnier et Maugis, interprètent *Ricercari da tavolino* de Scarlatti.

Païen dans son *Noël païen !* Oh ! oui païen ! Massenet l'est bien, et l'on sait dans l'attirance de quelles délices ! Mlle Römer l'affirme à merveille.

Forqueray, de Caixe d'Hervellois, Marin Marais, Paësiello, voilà des revenants. Mais il ne faut pas avoir peur des revenants, surtout lorsqu'ils nous rapportent d'outre-tombe de si jolies inspirations. Mlle Menusier nous rappelle — nous étions en droit de l'avoir oublié — qu'en 1803 on jouait une *Proserpine* de Paësiello. Elle revient des enfers; et l'air qu'elle nous égrène, est tout à fait charmant. Chabrier dès lors était bien vivant et sans doute en espérance de conquérir une place éminente parmi les maîtres les plus aimés. Il n'est plus; son œuvre est de celles dont Horace dolent nous dit : « *pendent interrupta* ». Voilà qu'un sextuor pour voix de femmes, emprunté au *Roi malgré lui*, dernier ouvrage qui fut représenté à l'Opéra-Comique avant son meurtrier incendie, nous rappelle Chabrier et sa triste fortune.

Mme Klimentoff-Mouromtzeff, un nom à traverser la Vistule, est première cantatrice aux théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Elle a chanté devant le tsar; elle chante à *la Trompette*, ce n'est pas déchoir. Ce sont des airs populaires de la Petite Russie qu'elle nous apporte; mais Rubinstein a passé par là, et ces fleurs de la steppe ne nous arrivent qu'un peu acclimatées de par l'intervention d'un jardinier reconnaissable et savant.

M. de Saint-Quentin était applaudi à *la Trompette* le 18 avril 1890, M. Lauwers ayant accompagné *Ma belle amie est morte*. Si M. de Saint-Quentin, encore bien disant, l'oublie, l'historien des Tubicoles ne veut pas l'oublier.

Un soir de janvier 1891, *Chant de noces, Le Bateau rose*, titres galants et de joli présage, émeuvent la voix charmante de Mme Gramaccini-Soubre. Hue est tout à la fois le compo-

siteur et l'accompagnateur; et voilà un nom nouveau qui vient s'ajouter à tant d'autres révélés. Bien avant de forcer les portes de l'Opéra, Hue avait franchi le seuil déjà singulièrement honorable de *la Trompette.*

Au piano, viennent s'asseoir successivement MM. Delafosse, Fritz Blümer, Louis Coënen. Le monde entier a fourni des virtuoses à Lemoine.

Mlle Marcella Pregi interprétant Mme de Grandval, voilà du féminisme aussitôt accepté et qui ne saurait susciter un contradicteur.

En cet hiver 1891, le *Carnaval des animaux* est seul à fêter la Mi-Carême. Cependant, Marsick, relevant le défi comme Paganini aimait à en jeter à tous les violonistes de son temps et de tous les temps, exécute à lui tout seul un *duetto* de Léonard, « spécimen de la virtuosité acrobatique, dit Lemoine, la joie de nos pères, mais vieux jeu ».

Pierné qui volontiers détaille de petites choses devenues en sa création ou son adoption, des choses exquises, emprunte, à l'œuvre de César Cui, en ses *Miniatures,* une *mazurka,* une *berceuse* et les jeux folâtres des *Marionnettes espagnoles.* Espagnoles sont donc les marionnettes; leur père est Moscovite, l'exécutant Français. Quelle alliance cosmopolite, du reste infiniment agréable!

Le 3 avril, M. Griset reparaît, mais escorté cette fois de toute une gracieuse escouade de dames choristes; et c'est Chabrier, présent de sa personne au piano, qui leur fait chanter son *Ode à la musique.* A *la Trompette,* on entend les musiciens, ce qui le plus souvent est admirable, mais aussi on les voit, ce qui sans doute est curieux. N'est-ce pas un désir assez justifié et qui nous est commun à tous, de connaître, en sa forme passagère et périssable, tel homme qui sera peut-être l'immortel de nombreux lendemains? Chabrier est à la veille de disparaître en sa personne; il n'est donc que temps de l'apercevoir avant qu'il soit désormais inaperçu.

Reyer n'étant que musicien de théâtre, ne pouvait guère être accueilli à *la Trompette; Madeleine au désert,* que chante

Mlle Balbo, fait cependant, pour une fois, place dans nos programmes, à ce nom populaire et très aimé, au moins dans l'héroïque tapage du grand opéra.

Une matinée à *la Trompette,* voilà le dessert qui doit achever tous les jolis festins de l'année. Lemoine, de connivence toute gracieuse avec Mme Lemoine, accepte, réclame même pour cette fois la présence de l'extrême jeunesse. Fillettes et garçons seront les très bien venus. On leur prépare une fête qui ne leur sera pas d'une hauteur malaisément accessible. Leurs printanières admirations trouveront, chemin faisant, comme des fleurettes toujours à la portée de leurs petites mains. Ce sera très joli. Lemoine estime qu'à l'enfance même, il faut prodiguer de l'excellent et jamais de niaiseries; il faut encore, pense-t-il, que les joies viennent s'offrir comme d'elles-mêmes à ses invités en culotte courte, en petites robes toutes innocentes. Grieg, Mozart, Diémer, Ambroise Thomas, Saint-Saëns, tous se sont fait délicats comme jamais et souriants à miracle, pour plaire à ces âmes nouvellement écloses. Enfin un revenant aimé est revenu, de loin dans les jours écoulés, de loin dans les pays parcourus, pour faire sa partie en ce concert aimable entre tous. Stiehle, de Mulhouse, qui, par de là vingt ans dans le passé, jouait déjà aux concerts de *la Trompette,* jouera une fois encore. Échappé à son Alsace dolente, il trouvera du moins, dans notre Paris volontiers oublieux — un peu trop quelquefois — les joies d'une jeunesse reconquise et d'un printemps retrouvé. Ce n'est pas tout, la poésie où rivalisent pour cette fois Victor Hugo et Haraucourt, de par le verbe de Mme Dudlay, sonne magnifiquement. Aux enfants grands ou petits, en ce jour radieux, Lemoine n'a rien à refuser, *Stella* c'est Victor Hugo; *La citadelle* c'est Haraucourt; et Haraucourt soutient ce terrible voisinage.

Encore une fois nous quittant, Lemoine nous souhaite liesse, joie et santé. Il ne manque jamais à nous tirer sa révérence d'adieu annuelle sur quelque compliment d'exquise bonne grâce.

Et voici que s'ouvre l'année 1892.

Mme Fuchs et ses deux filles, Élisabeth et Noémie, composent une trinité bien disante. Toutes les trois deviennent *Les fées* que Vidal évoque dans sa pensée.

La semaine suivante, Mazalbert fait sa rentrée dans le *Chant d'amour* emprunté à la Walkyrie de Wagner.

Quelle délicieuse chose est *Le paradis et la péri* de Schumann! Mlle Menusier le laisse du moins deviner dans l'air qu'elle interprète. Une perle peut être le commencement d'un joyau.

Le piano passe aux mains de Mlles Rose Depacker et Thérèse Duroziez, de M. George Magrath.

En plusieurs soirées nous rencontrons et saluons Ch. Lefebvre confiant, pour exécuter son *cantabile,* une viole d'amour à M. Van Waefelghem, ou faisant chanter de gracieuses mélodies à Mme Gramaccini-Soubre, à Mlle Marcella Pregi.

Lemoine s'intéresse à nos oreilles, aussi à nos yeux, surtout quand nous sommes affligés des pauvres yeux d'un myope. Il a trouvé un lorgnon et quelle providence! il prend soin de nous dire qu'il le tient à notre disposition.

Voici cependant qui est mieux que deux morceaux de verre fragiles et périssables; Saint-Saëns a écrit un *chant saphique* pour piano et violoncelle. La strophe saphique est une invention grecque, — les Grecs ont tout inventé dans les choses de la pensée, ou du moins tout entrevu; — Horace toutefois devait très habilement, l'habillant de mots latins, introduire la strophe saphique à Rome. Après Sapho, après Horace, Saint-Saëns accepte cette forme et ce rythme; et c'est à *la Trompette* qu'il veut en donner la primeur savoureuse. Dès lors, Louis Breitner est au piano, donnant la réplique au violoncelle de Delsart.

Delibes et Massenet sont d'hier et d'aujourd'hui. Ils voisinent aux lèvres de Mlle d'Esparsac en la soirée du 18 mars. Ce même soir, J. Depret accompagne ses deux mélodies : *Les larmes*, *Chanson*.

Mi-Carême de 1892; c'est à Pierné d'en régler la surprise

et d'en faire les frais. Expédions en tout respect, ce qui n'est que juste, le vénéré Beethoven, étalant un septuor où le cor, c'est M. Brémond — la clarinette, c'est M. Turban, — le basson, c'est M. Espeignet, renforcent le quatuor traditionnel; secouons-nous déjà la rate épanouie aux *aboiements des chiens dans la nuit,* fantaisie bouffonne d'un poète berrichon, Rollinat, à l'occasion quelque peu musicien; recevons volontiers *La neige* du même auteur, l'un et l'autre aboyés, ou plutôt très habilement chantés, par Mme Montégut-Montibert. Nous voici maintenant, au seuil de la seconde partie, une pantomime que, pour nous, vont mimer Mme Bataglini, faisant un colporteur, Mlles Peppa Invernizzi et Lota Invernizzi, toutes les trois de l'Opéra. A *la Trompette,* on ne se refuse rien.

Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis.

Lemoine pourrait dire quelque chose d'équivalent, ou à peu près. En pleine république, il nous fait des régals de roi.

Le collier de saphirs, tel est le titre; et le poète, évocateur premier, est Catulle Mendès, encore un disparu, mais non pas un oublié.

Il ne fut jamais d'homme moins gai que Catulle Mendès. Ce Français n'aurait jamais, dans sa malice absente, créé le vaudeville. On sait de quel mépris, bien au contraire, il le poursuivait. Il n'était que l'opérette pour déchaîner plus violemment encore ses mépris et son exécration. Aussi la pantomime du *Collier de saphirs* n'est-elle rien moins qu'une joyeuse pantomime. A travers l'élégante et fine musique de Pierné, les gestes sont surtout de lamentation, de haine farouche, de sombre désespoir. Jamais le silence n'a tant gémi.

C'est l'histoire d'une coquette, Gillette, que naïvement recherche et adore le pauvre Gilles. Il est rebuté de la belle façon, alors même que, les mains sanglantes, il ose offrir à son inhumaine, un collier de pierreries que l'assassinat d'un colporteur vient de lui livrer. Effroyable salaire du crime, le présent obtient à peine un dédaigneux regard, aussitôt

détourné de cet amant qui décidément est malhabile, sinon dans l'art d'aimer, du moins dans l'art de plaire.

Dès lors, pleurant sur lui-même, à lui-même, à lui seul, toute sa parenté et tous ses amis, le pauvre Gilles n'a donc plus qu'à mourir. Ainsi que le jeune homme d'une chanson fameuse, et dont le suicide attriste la forêt de Saint-Germain, Gilles se résout à se pendre. Il fait comme il le dit, ou du moins comme il le mime. Il se pend. Et voilà qui manque de gaieté, même en musique. Toutefois, la corde d'un pendu, surtout d'un pendu par amour, étant, chacun le sait, un merveilleux fétiche, il reste, aux habitués de *la Trompette,* la ressource de se partager, idéalement, ladite corde, avant de rentrer au logis.

Toutefois les auteurs, aussi sans doute Lemoine, qui n'est pas à l'ordinaire d'humeur macabre, à cette patibulaire historiette ont voulu un épilogue moins navrant. La Providence veillait sur Gilles. Il a tué un colporteur, il s'est tué lui-même; il a donc tous les titres, du moins dans la théologie de Catulle Mendès, à la clémence divine. Les anges lui disent, ou du moins lui miment : « Tu as tué pour conquérir un bai-« ser. Tu n'es pas coupable. » Et Gilles tout droit entre dans l'éternelle béatitude. Peut-être que saint Pierre en laisse tomber son trousseau de clefs. « Enfin, nous dit le texte, les « amoureux s'épousent dans le paradis. » Le texte ne nous dit pas si les époux seront heureux. Épouser une coquette, même dans le paradis, cela pourrait bien être un enfer, du moins un rude purgatoire.

Aux dernières lignes de ce programme copieux, Lemoine donne rendez-vous à ses fidèles pour le vendredi 1er avril, « sans poisson, ajoute-t-il ». Ce « sans poisson » est regrettable sans doute; un poisson d'Avril que pêcherait pour nous le joyeux pêcheur qu'est notre cher Lemoine, serait certainement d'une agréable surprise.

En cette soirée du 1er avril, un nom scandinave apparaît, Christian Suiding, dans un quintette où Fritz Blumer tient la partie de piano. Au reste, le piano se réserve place prépon-

dérante en ce concert; car Philipp, interprétant une *suite* de Saint-Saëns, fait suite à Blumer. Toutefois, le chant n'est pas oublié; et Th. Dubois, bientôt directeur du Conservatoire, membre de l'Institut, jusqu'alors une seule fois rencontré, confie à Mlle Jeanne Lyon, le soin de faire applaudir *Désir d'Avril,* ce dont du reste elle s'acquitte à merveille.

Compositeur et pianiste, Sig. Stojowski, obtient le meilleur accueil.

Prenant congé de nous aux jours derniers du printemps, un poète qui se dit : « pour les départements de Seine et Gambie » nous décoche cet adieu embelli des rimes des plus fastueuses :

Prenez la peine de me lire,
C'est ennuyeux, je le sais bien :
Mais, ayant décroché ma lyre
Tout exprès, je n'en faisais rien,
Il se peut que vous trouviez drôle
De me voir, flatteur d'Apollon,
Gratter ses cordes dans un rôle
Qui, tout au moins, n'est pas trop long.

1893 voit l'entrée à *la Trompette* de l'un de ses meilleurs et des mieux dévoués serviteurs. Hayot est désormais de la maison. On sait quelle place il devait y conquérir, et dans quel crédit, quelle sympathie unanimement environnante, nous le voyons s'y maintenir. Il tient tout d'abord la place de second violon. Marsick, Laforge, Loëb complètent le quatuor.

Les noms qui, dès lors, se pressent sur le programme, compositeurs ou exécutants, sont brillants comme jamais, toutefois le plus souvent de familiarité coutumière. On se retrouve amis lointains, on se félicite, on se réjouit de la rencontre nouvelle; mais on conçoit que nous renoncions à énumérer ces retours et ces reprises de relations heureuses. Clara Schumann, digne compagne du si vibrant et si profond Schumann, écho d'une pensée qu'elle comprenait à merveille et qu'elle avait suivie jusqu'au seuil d'un funèbre si-

lence, Clara Schumann signe *Amour pour amour* que chante M. Diaz de Soria, déjà nommé.

Le 9 mars ramène la joyeuse Mi-Carême. La première partie seule est à peu près sérieuse. On y joue du quinton, c'est M. Rémy, — le quinton est le soprano à cordes dans la famille des violes — de la viole d'amour, de la viole de gambe; et c'est une sarabande, puis un menuet, que Marais, contemporain du grand roi, fait sautiller, se prélasser, sur ces instruments quelque peu oubliés. Cette Mi-Carême commence ainsi que pourrait commencer un bal encadré aux splendeurs de Versailles, aux élégances de Marly.

Dans une lettre, disons plutôt une épître, assez récente, *secunda ad Tubicolas,* notre joyeux apôtre nous disait : « Dans ma jeunesse j'ai entendu chez Rossini *la tarentelle pur sang* — je crois même, s'il m'en souvient bien — que le jeune Diémer y tenait le piano — et j'ai eu l'idée de vous la faire entendre. »

Difficulté assez grave, *la tarentelle pur sang* est un chœur à quatre parties; et les choristes, à *la Trompette,* ne sont que des hôtes de passage, ou d'occasion exceptionnelle. Mais à *la Trompette,* si l'on aime la musique, on la sait un peu. Du reste, la musique de Rossini est si bien chantante, qu'elle chante à peu près toute seule. Il suffit relativement d'ouvrir le cahier et de tourner les pages. C'est aussitôt comme un vol de gentils oiseaux qui monte dans l'azur et réjouit l'espace.

Lemoine, à sa manière, est un oiseleur. D'aucuns et d'aucunes se sont laissé volontiers prendre en ses filets. Voici la liste abrégée — comme dit Leporello — des conquêtes, innocentes et honnêtes cette fois, dont Lemoine, le don Juan des familles, se peut, pour une heure du moins, allègrement enorgueillir :

« Mlle Boca, Mme et Mlle Brichard, M. Bellenot, M. et Mme Boëlmann, M. et Mme Gaspari, Mme Capet, Mme et Mlles Fuchs, Mme Gramaccini-Soubre, M. Guiot, M. Griset, M. Letocart, M. Lavallée, MM. Georges et Gabriel Lambert, M. et Mme Lazzari, Mlle Laurent, Mme Lesueur, Mme Mon-

taigu-Montibert, Mme Matrot, Mlle Petit-Demange, M. Saraz, Mme et Mlle Watto, Mlle Texte, Mme Cottenet, MM. Romazotti et X. Leroux.

Les instruments sont renforcés d'un harmonium et d'une cloche en *ut*. « La seule chose qui me manque encore, dé-« clare tristement Lemoine, c'est celui qui en jouera; c'est « un instrument si difficile! »

Le sonneur est cependant trouvé. La postérité ingrate n'a pas gardé son nom.

Jamais tarentelle ne fut menée d'une bande plus brillante, ni plus joyeusement emportée.

Après la gaieté charmante, la folie va renchérir. Boëlmann a composé une *rapsodie carnavalesque,* pot pourri de délicate extravagance, où Meyerbeer coudoie Verdi, où Mendelssohn bataille avec Gounod, Lecoq avec Offenbach, où *le Prophète* continue *le rouet d'Omphale,* où *les cloches de Corneville* rythment la valse du *beau Danube bleu,* où *l'Arlésienne* fait vis-à-vis, comme dans un quadrille échevelé, « au *brav' général* ».

Le brav' général! revenant de la revue! que cela est loin! Ce mort n'a pas même laissé une ombre derrière lui; et bientôt il faudra un commentaire d'archéologue pour apprendre, aux générations nouvelles, ce que fut le *brav' général.* Et le cheval noir, qu'est-il devenu? demandez à l'équarrisseur!

Scènes humoristiques, pour violon obligé et le quatuor, de Léonard, après le magistral *Carnaval des animaux*, amusent encore follement aux ébats *des poules,* aux badinages d'une *chatte et des souris* en déroute, à la rencontre, de réussite parfaite, de *l'âne et l'ânier*. L'homme méchant et frappant, l'âne geignant et trottant, composent une scène tout à fait drôlatique. Enfin, éclate la *Sérénade du lapin belliqueux*. Et ce lapin mérite d'échapper à la disgrâce suprême de la casserole. Bravo, le lapin! Ce n'est pas lui qui a commencé; mais c'est lui qui a fini dans une tempête de rires à émouvoir tout le voisinage.

En cette même rue de Grenelle et dans le même hôtel, *la*

Trompette voisine avec quelques sociétés fameuses. *La société botanique de France* a son siège là et ses herbiers, fourrage attristé dont la science seule fait sa pâture et ses délices, bouquets flétris que n'éveillera plus le gai printemps. Là aussi, réside *la Société protectrice des animaux*, société peu savante, à moins que l'on estime la bonté une science. Eh bien, cette société, dispensatrice de récompenses aux humains qui gardent quelque humanité, ne pourrait-elle du moins accorder un diplôme d'honneur à ces musicolâtres empressés de se faire les collaborateurs de l'âne qui chante si bien, comme on nous le disait naguère au *Jardin des racines grecques*, voire du lapin aussi qui partout n'ouvre la bouche que pour manger?

Hélas! les jours de fête ont parfois de sombres lendemains. En ce même mois de mars, à quelques jours d'intervalle, la Mi-Carême fait rage, et la mère très vénérée de Lemoine arrive au terme de sa longue existence. Le fils lui-même l'annonce à ses hôtes, tous ses fidèles amis :

Mes amis, Mesdames, Messieurs,

« Je vous fais part de la perte irréparable que je viens « d'éprouver; ma mère bien-aimée s'est éteinte hier, — « 27 mars 1893, — dans la soirée, à l'âge de quatre-vingt- « cinq ans... »

En ces conditions douloureuses, Lemoine se voit contraint d'appeler à lui un remplaçant et comme un coadjuteur; Alary fera la suppléance. Désireux toutefois de maintenir à *la Trompette* son caractère de salon d'accès un peu difficile et d'étroite intimité, Lemoine a prescrit, et Alary le comprend ainsi, que M. et Mme Alary feraient en personne les honneurs de la maison.

Alary, au reste, n'est pas un inconnu chez les Tubicoles. Son nom, ses œuvres, car c'est un compositeur actif et militant, ont pris place dans les programmes. Ainsi se consomme une petite révolution de palais. *La Trompette,* toujours elle-

même en soi et dans l'idéal par elle poursuivi et servi, change du moins en quelque sorte, de visage. Ce n'est pas sans quelque tristesse que nous ne verrons plus, près de la porte, le masque aimé et armé de lunettes attentives que nous avions coutume de trouver. Les yeux de chair, les yeux de verre, étaient bien quelquefois durement interrogateurs, même soupçonneux. Mais aussitôt que l'ami était reconnu, la main s'empressait à se tendre. Si quelque intrus repassait piteusement la porte sans l'avoir franchie de plus d'une enjambée, la place était libéralement, joyeusement offerte aux fidèles, aux initiés; et l'accueil même était une joie très douce avant les joies très hautes déjà promises et tout à l'heure prodiguées.

Désormais, nous saluerons au passage, pour nous le voir rendre en toute courtoisie, M. et Mme Alary.

Le samedi 25 mars, Mlle Petitdemange, que M. Falcke accompagne, encadre C. Franck évoquant *L'ange et l'enfant,* Franck digne émule des plus grands, de ces trois revenants fameux, Scarlatti, Campra, Haendel. Quel magnifique assemblage! « *Il garde ses ouailles* », un air emprunté au *Messie,* œuvre colossale, apparaît comme une fleurette délicieusement parfumée qu'une fantaisie souriante a suspendue en la grandiose architecture qui l'environne et la surplombe.

Hayot, nous l'avons dit, de la maison, écrit, non sans habileté, pour l'instrument qui lui est familier. Lui-même interprète et révèle, car c'est une primeur inédite, une *méditation* pour violon, aussi un boléro, cela en date du 7 avril.

Volontiers bon serviteur de la tradition classique et des maîtres demeurés dépositaires des saines doctrines et des exemples puissamment conducteurs, Lemoine peut être un curieux de sensations nouvelles, le gourmet friand d'inédites voluptés. Cette idée en soi un peu bizarre, non point certes banale, lui a traversé l'esprit : pourquoi la voix humaine ne deviendrait-elle pas elle-même un instrument, et de saveur toute particulière, traitée toutefois en instrument et acceptant un rôle, non plus prépondérant, dans la fraternité con-

certante de quelques instruments? Dès lors, plus de paroles à prononcer. C'est la revanche suprême contre cette poésie jalouse et qui si volontiers usurpe un empire sans partage. La difficulté pourra être grande, sinon insoluble, de trouver un chanteur, ou une chanteuse, d'humeur modeste, consentant à vocaliser, à dire comme une leçon de solfège, à n'être rien de plus qu'un violon ou un alto.

Nous l'avons déjà vu maintes fois, Lemoine est têtu. Il expose sa pensée à quelques musiciens de métier, qui le plus souvent s'étonnent, ou se récusent. Lemoine insiste, et voilà qu'Alary réalise ce projet. La séance du 6 mai, terminant l'année musicale 1893, inaugure cette forme nouvelle. Deux morceaux en quintette réunissent, dans l'expression du même idéal et comme la conquête d'un monde nouveau, violon, violoncelle, flûte, voix de soprano. La flûte, c'est Bertram; le soprano obligeant et d'une impeccable sûreté de lecture, est Mme Gramaccini-Soubre.

Cette tentative curieuse méritait d'être signalée. Il faut reconnaître que les imitations ne se comptent pas par légion.

A la rentrée, le 5 janvier 1894, les Tubicoles peuvent voir César Cui en personne. Il a quitté, pour se produire à *la Trompette,* sa Russie lointaine. *Prière tendre, L'étoile* que chante Mme Fuchs, nous le montre poursuivant le joli oiseau de la mélodie; un quatuor à cordes, exécuté pour la première fois en France, atteste des ambitions qui ne visent à rien moins que la rivalité avec les maîtres les plus grands.

Alary, d'Indy, Tschaïkowski, Schumann, Chausson, Chabrier, se pressent au concert suivant; et Liszt que merveilleusement emporte Diémer, comme s'il avait lui-même hérité des doigts de Liszt, est le doyen des créateurs ce soir-là rassemblés.

Les adieux que nous adresse, par l'intermédiaire charmant qui s'appelait Bizet, *L'hôtesse Arabe,* laisse espérer, à ces jolis adieux, le démenti du retour et du revoir. Toutefois, aux lèvres de Mlle Roger, ce n'est rien d'inattendu. Mais Lemoine s'est obstiné en son rêve des voix traitées symphoniquement;

et Alary lui devient, dans cette tâche redoutable, un complice docile et adroit. Après le quintette de l'an passé, voici un sextuor où le piano tenu par M. Duvernoy, s'associe à deux soprani, Mmes Duvernoy-Viardot et Gramaccini-Soubre, à un contralto, Mlle Ador, à un ténor, M. Cornubert, à une basse, M. Jules Griset. Cela est écrit dans le style de la musique de chambre. Reconnaissons que l'auditoire se déconcerte un peu à ces voix concertantes et qui ont perdu la parole tout en gardant la voix. Au reste, il faut bien reconnaître que les chanteurs, surtout les chanteuses, en prennent si souvent à leur aise, et dans le malaise du parolier. — quel mot affreux! — avec les paroles à dire, amalgamant les voyelles et désossant les diphtongues, que la nouveauté ne paraît pas si nouvelle de supprimer absolument les paroles.

En sa note qui est aussi comme une préface à cet art inusité, Lemoine se plaint de ses occupations débordantes. Il va jusqu'à nous dire : « Dans mon avarice du temps, j'en « arriverai peut-être à ne plus barrer les *T;* c'est à l'étude. » Retenons cet aveu et cette menace. Lemoine n'a pas été impunément un révolutionnaire de vingt ans, ennemi des tyrans et de la tyrannie; ce diable d'homme nous prépare quelque diablerie. Méfions-nous!

Au piano, passe Mme George Hainl, naguère Mlle Marie Poitevin.

Sans doute, c'est l'affaire d'un mathématicien de résoudre des problèmes; dans cette science, bon disciple d'Archimède, Lemoine excelle comme personne. Et cependant ce problème est difficultueux entre tous, organiser, imaginer, chaque nouvelle année, une nouvelle Mi-Carême, bouffonne et musicale tout à la fois. La musique si souple, si complaisante à tant d'égards, répugne à coiffer le bonnet de la folie, plus encore qu'un roi à coiffer le bonnet rouge. Le crayon du dessinateur indéfiniment peut torturer les contours, s'esclaffer de rire à travers les caricatures les plus injurieuses; ce sera inépuisable et d'exhilarante fantaisie. La parole, l'écriture, peuvent, sans se lasser, jeter, sur tous les chemins et dans

les jambes des plus fameux, les cailloux piquants de la parodie et de la moquerie. La musique fait des manières pour abdiquer les bonnes manières. Et pourtant Lemoine veut sa Mi-Carême ; et là encore, il ne faut pas de trop abondantes redites, bien qu'à la Mi-Carême, nous l'avons dit, le *bis* soit toléré.

Ainsi, par une sombre journée de Février 1893, Lemoine se sentait choir dans une grande perplexité. L'implacable calendrier marquait, précipitait cette échéance fatidique : jeudi 1 mars, Mi-Carême. Que faire hélas?

Eh bien, Lemoine trouvera, ou plutôt le sort bienfaisant trouvera pour lui. « Euréka! » comme se serait écrié Archimède. Hâtons-nous de dire que de pareilles aventures et de si merveilleux concours n'arrivent qu'à ceux-là qui les ont patiemment mérités! Lemoine lui-même se plaît à narrer l'incident; et l'on dirait un conte fantastique de quelque Hoffmann retrouvé.

« C'est un mystère insondable, dit-il... Un monsieur assez « jeune ayant l'allure d'un petit employé fort correct, se « présente chez moi, un rouleau de papier à la main. « Je « suis chargé, dit le survenant, par une personne qui veut « rester inconnue, de vous remettre cette lettre et ce rouleau « de musique; mais à la condition expresse que vous me « donniez votre parole de me rendre immédiatement l'un et « l'autre après en avoir pris connaissance, j'attendrai ; sinon, « j'ai la mission de me retirer sans vous rien laisser... »

« Poussé par la curiosité, et pensant d'ailleurs que la « lettre n'était pas chargée — malheureusement, — je fis la « promesse désirée. J'ouvris donc la lettre à peu près ainsi « conçue :

« La musique ci-jointe est composée par moi — anonyme — « c'est une fantaisie burlesque qui a pour thème *la Marseil-* « *laise*. Je crois qu'elle amuserait vos invités à la soirée de « la Mi-Carême. Examinez-la; et si la chose vous convient, « dites-le à mon envoyé. Vous recevrez demain les parties « pour l'exécution. Notez que je sais que vous êtes très répu- « blicain, que je le suis également, qu'il ne s'agit par consé-

« quent nullement d'une dérision politique, mais d'une « charge musicale. »

Et en effet, après examen immédiat, Lemoine s'émerveille. Il trouve cela très drôle, très spirituellement amusant, et de plus, écrit de main de maître. Donc, *les variations déconcertantes sur un thème connu pour quatuor à cordes* ouvriront la partie mi-carêmesque de la Mi-Carême prochaine.

L'expression est vulgaire mais acceptable un jour de carnaval, *la Marseillaise* — que Rouget de Lisle se voile la face! — est donc mise à toutes les sauces. La voici filandreuse et sentimentale comme il convient dans un salon discret et timoré. Elle épouse des harmonies qui voudraient bien divorcer, c'est dans le goût de la jeune école. Elle devient de noble tenue, de lecture solennelle, on se croirait au Conservatoire le 14 juillet, fête nationale. Elle badine gentiment. Auber rit à la clef; nous sommes à l'opéra-comique ami de *Fra Diavolo* et de *la Dame blanche*. L'Armée du salut prêche, on pourrait dire aboie, miaule l'Évangile et fait coiffer à ses pénitentes des chapeaux qui sont déjà d'une cruelle pénitence; elle aussi piaille *la Marseillaise*, et c'est à épouvanter les trompettes de Jéricho.

Enfin, *le Moulin rouge* veut former ses bataillons, et un sang impur, comme il en coule sur les boulevards *extérieurs,* abreuve ses sillons.

Voilà un numéro de surprise stupéfiante. Le numéro suivant est un retour dans le passé. Au lendemain des trois glorieuses, les fameuses journées de juillet 1830, Paer, l'aimable confident du *Maître de chapelle,* piqué, lui aussi, comme d'une mouche démocratique, écrivait la *Polytechnique,* sur des paroles de Liadières, naguère élève de la même école. C'est un pendant à *la Parisienne* éclose sous le même soleil, décidément assez capiteux. Hélas! c'est un peu démodé comme les manches à gigot et les pantalons à sous-pied. Pauvre Paer! il croyait faire trembler, le voilà qui fait rire; et son hymne, hélas! ne reparaît que pour dignement figurer dans le cortège de la Mi-Carême.

Cette Mi-Carême du moins est brillante comme pas une autre. On connaît Hayot, on l'aime; mais qui donc aurait supposé que ce violoniste pouvait être à son gré un pianiste virtuose? Successivement, ce serait déjà bien beau; mais simultanément, c'est du prodige. Voilà cependant Hayot en même temps caressant les cordes et battant les touches. Il est un, il est deux; il concerte avec lui-même, *Duo pour piano et violon, joué par l'auteur tout seul.* Cela est promis. Liszt et Paganini ensemble! Celui-là armé d'un archet, celui-ci tutoyant l'ivoire! Il n'y a qu'à *la Trompette* que l'on voit, que l'on entend de semblables saturnales. C'est à dérider l'Olympe et l'ennui immortel des dieux.

Ce n'est pas encore tout; *une surprise* est annoncée où Lemoine prévient qu'il se révélera, entre autres choses, poète et compositeur.

Turban est dans l'assistance et parmi les exécutants. Tout à l'heure très sérieusement il interprétait Schumann dans un *adagio* et *Contes de fées.* Cela vaut mieux encore que des applaudissements, Turban va devenir le sujet, le héros d'une cantate. En avant toute la lyre! *Tutti*, à grand fracas, les chœurs! Car, pour cette fois encore, le ban, l'arrière-ban, des choristes ont tous été convoqués.

Marsick — c'est le jour de tous les avatars — est passé ténor. Il est debout près du piano, il va chanter, et le chœur reprendre le dernier vers, les dernières notes, car c'est en vers, c'est en strophes, pour un peu nous dirions que c'est du Pindare. On se croirait aux jeux Pythiques ou Isthmiques, si l'on n'était pas à *la Trompette :*

La clarinette
Est un bel instrument.
Sa gamme est nette,
Le son en est charmant.

repris en chœur :

Le son en est charmant;
Le plus grand maître,
C'est ce monsieur galant.

Il est à naître
L'aveugle le valant.

A la trompette
S'il vient on est content.
L'on fait risette
Toujours en l'écoutant.

Et nos mains prêtes
Pour applaudir Turban,
Disent vous êtes
Digne de notre ban.

Et le ban est de la salle entière, sise au rez de chaussée, par bonheur. Au premier étage, le ban aurait pu faire crouler le plancher. Au moins un jour par an, on est toujours jeune à *la Trompette.* Turban non prévenu est là, ne sachant quelle contenance tenir, brimé un peu, acclamé beaucoup, rougissant de plaisir. Hélas! Turban n'est plus là, ni ailleurs.

Oh! disgrâce! et sans autre exemple dans une longue histoire de cinquante ans! La soirée du 16 mars est sans quatuor! MM. Laforge et Loeb n'ont pu résister aux beaux yeux de *Thaïs,* aux incantations de Massenet. Thaïs, en toutes ses grâces troublantes, à la même heure va se prélasser sur la scène de l'Opéra; Thaïs, en la beauté triomphale de Sanderson, c'est irrésistible en effet. Que Massenet, le magicien suprême, soit donc béni là-bas, maudit ici; et que soient excusés les deux déserteurs en rupture de leur pupitre familier! Au reste, Hayot tenant l'alto, Holman tenant le violoncelle, feront un peu moins regretter les absents; nous avons vu que pour Hayot ce n'est qu'un jeu de se multiplier.

Ce même soir, M. Vianna da Motta, que de noms étrangers! est au piano; et *la Trompette,* nullement rancunière, acclame, de ce même Massenet qui la dépouille, un air *d'Hérodiade* chanté par Mme Rebrey.

Une note datée du 24 mars 1894 doit être signalée, du moins résumée. Lemoine avoue les sollicitations dont il est l'objet, dont il serait la victime, s'il ne s'obstinait à n'entr'ouvrir que difficilement la porte aux compositions nouvelles.

L'embarras des richesses ne laisse pas de l'embarrasser. Cependant, Lemoine affirme l'intérêt qu'il professe pour la musique militante et nouvelle, autant qu'il enveloppe, d'une tendresse profonde, les œuvres de consécration lointaine. « J'ai, dit-il, la volonté d'aider de toute ma force au dévelop- « pement de notre belle École moderne (au moins dans tout « ce que ma vie musicale passée me permet de comprendre « et d'admirer); cette parenthèse ne renferme pas une indi- « cation de critique, mais un aveu. Je ne puis suivre, au « même pas qu'eux, ceux qui sont tout à fait en avant dans « le mouvement qui entraîne la musique à notre époque; « et j'écoute telle ou telle œuvre de la nouvelle école en « y reconnaissant un mérite sérieux, une tendance nouvelle « et originale, une science incontestable, mais je ne puis « l'admirer. »

Les observations suivantes, en leur généralité même, veulent être aussi tout spécialement méditées :

« C'est une infériorité de la musique vis-à-vis des arts « plastiques, par exemple, de n'avoir pas un idéal indépen- « dant du temps; et si les chefs-d'œuvre de la sculpture « grecque sont d'une éternelle beauté, il n'y a pas de génie « musical dont les productions ne vieillissent assez rapide- « ment. Aussi, chacun se fait peu à peu un idéal suivant « son éducation, puis cet idéal se fixe; et il devient très « difficile alors de juger des tentatives des nouveaux composi- « teurs qui sortent pour aller en avant, du domaine où l'on « a renfermé la beauté. J'en suis là comme bien d'autres. »

La confidence est curieuse venant d'un homme d'alerte curiosité, de libre esthétique comme pas un autre. Décidément, il y a des choses qui lui sont inaccessibles. Il s'en excuse, il s'en accuse; c'est d'un scrupule honorable, mais un peu excessif. Ce que notre ami n'accepte pas, est-il donc si acceptable? Il y a bien des folies, des nervosités maladives dans ce qui s'élabore. Ne parlons pas de progrès — c'est affaire à la science pure, à ses applications, de se recommander de ce mot prestigieux, le progrès — il ne semble pas

possible que l'on progresse sur Beethoven, non plus que sur Michel-Ange, non plus que sur Phidias et le Parthénon; parlons seulement d'évolution nécessaire, du changement inévitable et désirable; il ne faudrait pas voir un changement acceptable dans la déliquescence. La maladie, la mort, sont aussi des changements sur la santé et la vie; la peine est grande cependant de s'y résigner.

Lemoine exagère peut-être, mais légèrement, lorsque rapprochant les œuvres des arts plastiques et les créations de la musique, il constate, il déplore, dans celles-ci, une sorte de faiblesse native qui les voue assez rapidement à l'étonnement ennuyé des générations nouvelles, à la méconnaissance des fils reniant les admirations de leurs pères. Sans remonter par delà des siècles trop lointains, il est parfaitement exact qu'une tragédie de Corneille n'a pas sensiblement vieilli, qu'une comédie de Molière, sans même que l'assistance soit d'une culture bien raffinée, vit encore d'une vie intense et délicieusement contagieuse, tandis que même prévenus, férus d'archéologie autant que de passion musicale, nous ne supporterions pas, dans son intégralité, tout un opéra de Lulli. Ce qui faisait les délices de Louis XIV, nous ferait bâiller, alors même que le talent, même le génie de Lulli nous semblerait encore évident. A cet égard, Lemoine a donc, et contre l'art qui lui est si cher, cruellement raison. Et pourtant, en dehors des œuvres de théâtre toujours complexes, en dehors des compositions instrumentales, car les instruments modifient d'âge en âge leurs formes et leur sonorité, n'est-il pas des pensées chantantes qui peuvent demeurer le patrimoine presque impérissable de l'humanité? Ce qui est seulement sorti des lèvres humaines, pouvait aussi directement émaner de l'âme humaine. Dès lors, tant qu'il sera des humains, cet hymne, ce chant, cette chanson même, pourront émouvoir des oreilles, des âmes humaines. En nous, sommeillent des échos qui se réveillent à ces cris, à ces larmes, à ces joies, qui furent de tous les temps. L'arsenal de l'orchestre peut être bouleversé, la voix de nos lèvres reste la même, et c'est

cela que nous pourrons toujours écouter, comprendre, aimer. C'est ainsi que les dieux de beauté où s'extasiait la Grèce, ont péri, et que les hymnes qui les célébraient, nous sont encore familiers. Telle phrase noble et sainte honorait Apollon, elle proclame Jésus et sa foi. Accoutumée à chercher, adorer l'Eternel, elle n'a pas oublié les chemins du ciel, non plus que les chemins de nos cœurs. Et peut-être les derniers marbres, épaves des jours entre tous radieux, seront-ils anéantis, qu'aux lèvres d'une vieille femme, à travers le sourire d'un enfant, se transmettront encore les notes chantantes, les subtiles mélodies, que des hommes très lointains, à jamais ignorés, ont soupiré en des temples abolis, peut-être même aux colonnades mystérieuses des forêts fatidiques, les premiers des temples où nos misères, nos espérances, nos rêves, ont demandé un dieu et cherché l'infini.

Mais revenons à Lemoine plus prochain. En la séance du 30 mars, *la Trompette* fait ses adieux à Gounod décédé seulement de l'année précédente. Mme Conneau interprète la mélodie dernière échappée à la plume bientôt défaillante du maître. *Tout l'univers obéit à l'amour,* tel en est le titre. Gounod écrivait, sur une phrase très tendre, ces tendres paroles, la veille de mourir; et presque à la même heure, il achevait un *Requiem.* Gounod restait donc délicieusement semblable à lui-même. Une mélodie amoureuse, un hymne de piété chrétienne, telle est l'alternance de ce génie captivant. Il lui fallait toujours aimer quelque chose ou quelqu'un. Mais à aimer si bien on se fait aimer; et ce fut en tous lieux, aux sentiers fleuris de la terre, à travers les immensités où le rêve chemine d'étoile en étoile, toujours la destinée exquise de Gounod.

Les concerts du 20 et du 28 avril sont tout de musique contemporaine, quelquefois inédite; et Lemoine a donné un coup de *Trompette,* le plus retentissant, pour assurer assistance nombreuse à Godard, Ch. Lefebvre, Pugno, Bourgault-Ducoudray, Reynaldo Hahn, Montégut, Rose Depecker, Alp. Duvernoy, Th. Dubois qui offre le délicieux bouquet

de ses *Myrtilles,* Pfeiffer, Alary, Émile Bernard, Philippe, Pauline Viardot, Massenet, Parent, Gouvy. Quelle assemblée! Ne pourrait-on dire de *la Trompette* ce que l'aubergiste du *Pré aux clercs* dit de son hôtellerie :

> Les rendez-vous de noble compagnie
> Se donnent tous en ce charmant séjour.

Entre temps, Lemoine n'oublie pas sa glorieuse École. C'est le centenaire de la fondation. Il nous en informe et ne doute pas un instant que nous ayons une joie délirante à courir célébrer cette apothéose à la Sorbonne, même à danser en l'honneur de Monge et de sa fidèle lignée.

Il ne devait pas tenir à Lemoine que l'année 1895 n'ait consommé une révolution, affolant les typographes, faisant jeter au rebut les vieilles grammaires longuement feuilletées. Lemoine entreprend de réformer l'orthographe. Il la veut simplifier, ce qui est une grande complication. Déjà naguère, à quelque plainte qui lui échappait, nous avions pu pressentir cette rancune et prévoir cette déclaration de guerre.

Lemoine commence par prêcher d'exemple; et dès le seuil de cette année 1895, le programme devient le *programe; la Trompette* elle-même perd un *t*. Toute lettre est proscrite qui n'est pas d'une immédiate utilité; et nous voyons, par le raccourcissement même d'un mot qui semblait sacré et intangible, que Lemoine, implacable justicier, fera son sacrifice d'Abraham, en sacrifiant non pas son fils, mais sa fille, et lui coupant, sinon le cou, du moins résolument une lettre.

Le manifeste suit presque immédiatement l'exemple donné. Le titre qu'il étale, l'adresse qui nous vise tous, sont déjà comme d'une épître qu'un apôtre, oracle souverain, adresserait à ses fidèles. « *Tertia ad tubicolas*, la troisième aux « Tubicoles. » Saint Paul s'exprimerait ainsi de haut, si jamais le caprice lui prenait de connaître *la Trompette.*

Lemoine — et il a bien raison — parle d'abord de sa santé : « *èle* ne paraît pas hélas! simplement égarée, mais à peu « près perdue... » Il y a quinze ans de cela! Quel martyre

que la vie de cet homme entre tous vaillant et résistant!

Puis il en vient à parler de cette entreprise où l'*ortografe* remplace l'orthographe. Il se réclame du réformateur Malvezin, directeur de *la Société filologique Française*. Il assure que cette nouveauté ne rencontre que des sympathies auprès d'écrivains qui s'appellent Lockroy, Pelletan, Sarcey, Vacquerie; que l'Institut lui-même, citadelle conservatrice, a ses transfuges en Ravaisson, Boutmy, de Bornier. Voilà qui ne laisse pas d'étonner un peu. Ce dernier nom surtout est d'une grande surprise. Les poètes aiment les mots en eux-mêmes; Théophile Gautier faisait, dit-on, ses délices de la lecture d'un dictionnaire français. Pour eux, les mots n'ont pas seulement un sens, une sonorité; ils ont aussi un aspect, une physionomie. Ces lettres alignées caressent les yeux avant d'enchanter les oreilles et de pénétrer les esprits.

Achevant sa missive et sa proclamation, Lemoine reconnaît que l'on s'étonnera sans doute de cette initiative déconcertante dans une vie volontiers concertante et de concert. Mais, dit-il : « Il n'est pas défendu au peintre de jouer de la « flûte, à une danseuse de faire de la tapisserie. Si chacun se « renfermait exclusivement dans ce qui semble le regarder, *la* « *Trompète* — désormais, il n'y aura plus de trompette du « moins à *la Trompette* — ne serait pas née, et j'espère que, « devant vous, *cète* dernière raison sera mon excuse. »

Dans un livre qui n'est qu'une histoire fidèle et aimante, pourquoi donc n'écrivons-nous pas ainsi qu'obstinément le maître du logis se plaît à écrire? N'est-ce pas le trahir quelque peu, du moins méconnaître le mot d'ordre donné et maintenu? La réponse sera brève, presque naïve. Mon cher Lemoine, dirai-je, j'ai mis cinquante ans et plus, à ne pas savoir encore complètement cette orthographe et vieille et coutumière. Par cela même qu'elle m'a coûté quelque peine, je vous avouerai que j'y tiens. On adore les choses et les gens en proportion même du mal qu'ils nous ont fait. C'est absurde, mais c'est humain. Enfin, rappelons-nous ce que Voltaire, chargé d'ans et de gloire, répondait à je ne sais

plus quel philosophe audacieux novateur, lui aussi enragé de simplifier les choses et de les ramener aux lois premières de la nature. « Les enfants marchent à quatre pattes, disait « le philosophe au patriarche de la philosophie, et c'est très « gentil et c'est très commode. Revenons à leur exemple! « Faisons comme eux! » Voltaire cependant s'excusait et sur son âge et sur ses vieilles habitudes pour ne pas simplifier ainsi la vie et ses allures coutumières.

Lemoine, mon vieil ami, laissez-moi donc être aussi timide que Voltaire; j'écrirai donc *la Trompette,* vieux style, tout en aimant comme jamais *la Trompète,* nouveau style.

Au quatuor se maintiennent alternativement MM. Marsick, Hayot, Laforge et Loëb; MM. Rémy, Parent, Van Waefelghem, Delsart qu'Abbiate supplée à l'occasion.

Dans *La lyre et la harpe,* Victor Hugo qui n'aimait ni ne comprenait la musique, trouve auprès de Saint-Saëns un musicien qui le comprend. Et M. Griset, menant sa phalange de choristes, conduit cette œuvre éloquente, variée, où s'opposent l'idéal païen, le rêve chrétien, Épicure et Jésus, chaque strophe exhalant une pensée contradictoire, presque ennemie, jusqu'au moment où l'alternance devient plus étroite, conciliante même, comme si les voix de la terre et les murmures du ciel s'extasiaient, s'exaltaient à se rencontrer dans l'espace, se pénétrer au magique enchantement d'une félicité plus grande et d'une joie délicieusement apaisée. Dès lors, les soli empruntaient les voix bien disantes de MM. Baudoin-Bugnet et Damad, de Mmes Duvernoy-Viardot et Th. Roger. Le quatuor renforcé entraînait avec lui la contrebasse de Charpentier, le piano de Bellenot, l'orgue de Bœllmann, le harpe de Mme Hesse-Bloch.

De passage à Paris, le virtuose Fischof se fait applaudir à *la Trompette;* et dans la même soirée du 18 janvier, Mlle Ingeborg-Magnus fait, en toute merveilleuse habileté, chanter son violon, alentour de sa sœur, Mlle Gerda Magnus, ouvrant comme la porte d'une volière, au joli essaim de quelques mélodies suédoises.

Par grande exception, cette soirée du 18 est surtout de chant. Menés par leur chef suprême, M. Ch. Bordes, les chanteurs de Saint-Gervais sont venus. Ils vont prendre la parole et longuement la garder. Après Bourgault-Ducoudray qui faisait cela il y a trente ans et plus, ils rendent une popularité un peu désapprise aux maîtres Italiens ou Flamands, aussi approximativement Français, dont le XVIe siècle s'était glorifié et bercé. Voici Palestrina dans un fragment de la fameuse messe dite du pape Marcel et que ledit pape Marcel, paraît-il, n'entendit jamais; la science a des révélations cruelles. Vittoria, un Espagnol, car l'Espagne en musique n'est pas que le pays des guitares et des castagnettes, exprime, avec une âpreté superbe, ce sanglot : « *O vos omnes* « *qui transitis per viam.* »

Puis ce sont de délicieuses *chansons Françaises* de Roland de Lassus qui n'était pas Français, étant né à Mons et mort à Munich. Clément Jannequin, un peu mieux des nôtres, et ses bons interprètes nous rendent les exquises fantaisies où la cour galante de François Ier semble se refléter. Quel gazouillement ingénieux et subtil que le chœur dit du *chant des oiseaux!*

Puis viennent des chansons plus lointaines, sans parenté connue, et que l'on fredonnait peut-être alentour des vaillants soudards acharnés à *bouter dehors* l'Anglais exécré, car elles sont contemporaines d'une guerre qui devait durer cent ans.

Ruez, faulcons! Ruez, bombardes!
Serpentines et gros canons!

L'artillerie entre en scène, arme de vilain; elle brisera l'épée et la lance, armes de gentilhomme.

Toutefois, si l'on chante encore dans *Le chalet :*

Le militaire n'est pas riche;
Chacun sait ça.

dès le XVe siècle, on chantait en France :

Ils sont bien pelez ceux qui font la guerre.
Ils sont bien pelez et d'argent vuidez.

C'est la même pensée; mais ce n'est pas la même musique.

Rabaud vient d'avoir le prix de Rome au concours dernier; Lemoine, chorège de complaisance nouvelle, accepte et fait applaudir, du jeune maître, un psaume en quatre parties où dialoguent le chœur, Mlle Roger et Mme Duvernoy-Viardot.

Voici que Lemoine se pique d'archéologie, du moins en musique. Quelques marbres épars, creusés de lettres mystérieuses mais que déchiffre une patiente érudition, ont révélé, dans le magnifique effondrement des ruines de Delphes, le monument le plus ancien, de date précise et bien établie, qui soit aux annales chantantes de l'humanité. C'est un hymne à la gloire d'Apollon, vieux de trois siècles à peu près avant l'ère chrétienne. Singulier retour des choses, piquante ironie aux jeux de la fortune, cet hymne célèbre la déroute des Gaulois que la majesté vengeresse d'Apollon, du moins au témoignage des conteurs grecs, *Gæcia mendax,* disaient les lourds Romains, avait rejetés loin de Delphes et de ses sanctuaires un instant profanés. Et voilà que des fils de Gaulois, ou à peu près, pieusement recueillent ces chants, consécration sans doute un peu trop complaisante — en réalité, les Gaulois pillards paraissent bien n'être partis que repus — d'une défaite gauloise.

Flûte, M. Hennebains, clarinettes, MM. Salingues et Mayer, harpe, M. Franck, éveillent approximativement les échos du Parnasse; et Mme Jeanne Remache qui, hélas! ne sait pas le grec, sans cela nous aurions voulu l'embrasser, chante ainsi, sur des paroles françaises, Apollon radieux et vainqueur.

Chanson lapone. — L'interprète est Mlle Mary Adorvisor — nous dit Mme de Grandval. Faire chanter des Lapons! Cela est plus extraordinaire encore que faire chanter Delphes et sa Pythie retrouvée.

Avec Provenzale, Marazzali, Monteverde, nous ne remontons qu'à trois siècles à peine en arrière. C'est d'hier à peu près. A Venise, à Rome, à Naples, ces maîtres devaient

organiser l'opéra, création charmante de l'Italie, que Lulli nous apporta et devait élever jusqu'à la perfection, telle du moins qu'elle pouvait être dès lors conçue et réalisée.

En cette excursion dans le passé, Lemoine avoue que son guide, son initiateur, a été M. R. Rolland. Ainsi *la Trompette*, en cette soirée curieuse du 25 mars, déroule quelques feuillets aux partitions de la *Vita humana*, d'*Il schiavo di sua moglie*, de *l'Incoronatione di Poppea*. Mlle Gréhange, M. Baudoin-Bugnet prêtent leurs voix jeunes à ces vieilles choses, qui sont aussi de très remarquables choses. L'intérêt n'est pas que d'histoire. Une vie expressive frémit encore en cette musique qui fut, dans les temps modernes, la première dont se soit accompagné au théâtre l'éternel conflit des passions humaines.

L'ami Carême qui va, en cette échéance du 21 mars, déconcerter le concert de la Mi-Carême, est l'ami Louis Saraz. Il amalgame un prélude javanais à une polka qui forme marche funèbre. L'orchestre d'inénarrable charivari, aux instruments connus, ajoute harmonica, gong, ornitofone, robinétofone, xylofone, bigofone, caille, deux coucous, jeu d'assiettes et de bouteilles, jeu de casseroles, veau chromatique soprano, moulin à café, violino tremolendo. Nous en passons, non pas des meilleurs.

Au reste, Lemoine nous prévient que l'inventeur du violino tremolendo n'est rien moins que notre ami Hayot. Ce perfectionnement auquel Paganini lui-même ne devait jamais songer, sera étendu à tous les instruments à corde, « la potence seule exceptée », ajoute toutefois Lemoine.

Bourgault-Ducoudray est revenu de Grèce, mais non pas les mains ni les oreilles vides. Deux chansons populaires recueillies par lui trouvent, dans Mme Watto, une interprète habile. C'est encore là un rappel de choses très vieilles, plus vieilles peut-être même que *La prose de l'âne* promise pour la séance du 19 avril. Celle-ci remonte, au dire des archéologues, jusqu'à saint Louis; et c'est déjà d'une respectable ancienneté. Dès lors, on était très pieux; mais par cela même

que cette piété ne connaissait guère un impie, elle se faisait accueillante à des badinages, des familiarités qui ne tarderont pas à ne plus être acceptables. C'est ainsi — et un archevêque de Sens a réglé le protocole — que le jour de la Circoncision, un âne monté d'une jeune fille richement parée et qui tient un enfant dans ses bras, se présente au seuil de l'église. Le clergé tout entier s'empresse à l'accueillir et le fait placer dans le chœur à droite de l'autel. L'office commence; et supposant que l'âne intimidé — son humeur est plutôt modeste — n'osera pas faire sa partie lui-même, on a suppléé à ce silence par l'intervention de choristes bénévoles. Ce sont eux qui chantent, mais c'est lui qui est supposé parlant. Au reste, l'âne est régalé de bon grain. Le texte latin — quel latin! — l'affirme :

Amen, dicas, asine!
Jam satur ex gramine!

De cette énumération de noms très lointains, ou bien au souvenir de ces excursions amusantes en des régions peu explorées au domaine de la musique, il ne faudrait pas conclure que *la Trompette* n'est plus ce qu'elle fut toujours. Sans doute, *la Trompette* évolue. La mort seule est immobile — et encore! — *La Trompette* bien vivante ne saurait s'immobiliser. Toutefois, son idéal suprême demeure intangible. Jamais elle ne sonne l'extinction des feux. Il semble plutôt que son appel allume un phare vigilant. La clarté en est fidèle, lorsque vient l'heure des soirées bien chantantes; mais cette clarté se faisant toujours plus rayonnante, explore sans cesse des horizons plus nombreux, et c'est à la rencontre de rivages encore mal explorés, qu'elle semble entraîner les heureux voyageurs qui lui sont obéissants. La boussole marque obstinément Beethoven, Mozart, Bach, tel autre refuge de sécurité suprême. Sans jamais s'affoler, elle consent à dévier parfois et marquer discrètement des directions nouvelles. C'est ainsi que de-ci de-là nous pouvons observer la fréquence mieux établie de Bramhs

dans les programmes. Il eut ses rebelles; mais Lemoine, bon recruteur, amène à ce Bramhs des croyants chaque jour plus nombreux. Un musicien d'autorité très haute, naguère encore, comparait la musique de Bramhs à un temple protestant, correct, nu, honnête, froid, ennuyeux avec componction. Les Tubicoles n'en veulent plus juger ainsi. Ils vont en Bramhs comme Mme de Sévigné nous dit que l'on allait en Bourdaloue. Les quatuors, les quintettes de celui-là sont admirés comme l'étaient les sermons de celui-ci.

Disparaissant de la vie militante, Lalo laissait inachevé un opéra, *la Jacquerie,* sujet farouche. Coquard l'a complété; et le fastueux théâtre de Monte-Carlo, qui porte mieux que la fortune de César, accueillait naguère cette œuvre posthume et multiple. Mlle Loventy et la puissante, magnifiquement expressive, Mme Jehin Deschamps, en la soirée dernière de l'année 1895, donnent le régal d'un duo. Ainsi les Tubicoles sont initiés même aux choses de l'opéra. En cette soirée, décidément assez moderne, Bellenot confie au très habile archet d'Hayot, le soin d'une charmante *rêverie* et d'un scherzetto.

Dès lors, pleinement satisfait, Lemoine une fois encore prend congé de ses fidèles. Mais quelques jours auparavant il était en grande colère, non moins que le père Duchesne b...! Songez donc! des amis trop prévoyants et trop bien hospitaliers à leurs amis, avaient marqué des places! Parapluies et pardessus formaient barricades. Une altercation éclate, d'abord *andantino,* puis *sforzando;* et les places réservées sont conquises de haute lutte. *Inde irae!* De là, des colères et des récriminations. Mais Lemoine fronce le sourcil comme Jupiter irrité. Pas de places retenues à *la Trompette!* Égalité suprême! Liberté! *Viva la liberta!* comme l'on chante dans *Don Giovanni!* Fraternité aussi sans doute. Et en effet, on ne trouvera jamais de république où l'on n'ait aussi bien fraternisé qu'à *la Trompette.* Il est vrai que cette république voisine avec l'Olympe et que les muses seules y font la loi.

Sans oublier de nous souhaiter la bonne année, Lemoine, au début de 1896, s'exprime ainsi : « Mon ami Marsick est en « Amérique, où on le couvre de laurier — c'est une méta- « phore — et de dollars — c'est plus objectif. Pendant son « absence, M. Hayot le remplacera et M. Touche remplacera « M. Hayot. »

C'est une promotion, c'est aussi une apparition nouvelle qu'il convient l'une et l'autre de signaler.

Saint-Saëns a donné l'exemple, suivi avec zèle, au reste avec plus ou moins de bonheur; maint compositeur se hâte à composer quelque morceau destiné tout particulièrement à *la Trompette*. Voici, dédiées à Lemoine, des *variations* pour piano et trompette que signe Anselme Vinée, un nouveau venu. C'est Diémer, c'est Teste qui se donnent la réplique.

La Trompette est un salon, c'est bien entendu; et Lemoine n'acceptera jamais que cela soit oublié. Mais ceci est de la vie mondaine, de salon à salon on peut voisiner. C'est ainsi que le salon de M. Griset, en la soirée du 11 janvier 1896, se transporte tout entier au salon de M. et de Mme Lemoine. Saint-Saëns vient avec eux, le Saint-Saëns de *La Nuit persane,* délicieux poème où le songe d'opium épand d'énervantes et morbides voluptés, où la fuite haletante des amoureux traverse l'infini des solitudes meurtrières. Pour cette fois, le quatuor est doublé, renforcé aussi d'une contrebasse, M. de Bailly, d'un piano, Mme Oswald Girard, d'un orgue, M. Bellenot, d'une batterie sonnante et frappante, MM. Choisnel et Vincent Derasse. La récitante est Mlle Marthe Mauras. Les solistes sont Mlle Thérèse Roger, MM. Baudoin-Bugnet, Goullet, Georges Lambert.

La primeur du *Liederkreis* de Schumann, voilà ce que Lemoine annonce, non sans fierté, pour la soirée du 21 février 1896. Ce cycle de mélodies, coupé de neuf étapes, n'a pas encore été en France transporté ni édité. Exquise chanteuse, Mlle Marcella Pregi détaille, ou pour mieux dire égrène, ce joli collier sonore, tout de perles dolentes, nous

pourrions dire de larmes qui, une à une, s'épanchent et délicieusement nous tombent sur le cœur.

Certes, c'est une bien jolie chose *Le carnaval* du même Schumann que, dans une séance suivante, M. Fritz Schousboë, d'une main délicate et légère, déroule sur le piano. Combien cependant nous arrive plus éloquent, plus profond, le génie du maître lorsqu'il souffre et qu'il se lamente! C'est que la muse de la tristesse est la mieux inspiratrice qui soit au monde. Le rire ne vient que des lèvres, le sanglot vient de plus loin; et c'est plus loin aussi qu'il porte et retentit.

Lemoine une fois encore a été sur le point de se fâcher. Complaisamment, il a, en quelques mots, annoncé un concert, étranger à sa direction, mais qui lui semble recommandable; *le quatuor tchèque* en sera l'attrait principal. Et voilà que sortant et passant devant l'amphitryon, chez qui l'on ne dîne pas, mais chez qui l'on fait de la bonne musique, d'aucuns ont mis la main à la poche, demandé des billets et risqué ce mot fâcheux : « Combien? » Lemoine, placeur de billets, pourquoi pas de strapontins et de petits bancs, comme il fut, un soir, supposé qu'il pouvait être — nous avons conté cette aventure — quel scandale! « Moi, « dit-il, sous quelque raison que ce soit, me mettre à placer « des billets; cela ne va pas à mon genre de beauté. »

Voici que reviennent, en la main de leur inspirateur et de leur chef Bordes, les chanteurs dits de Saint-Gervais. Ils amènent avec eux Palestrina, Vittoria, Roland de Lassus, Cl. Jannequin, celui-ci décrivant, acclamant, comme dans une héroïque fanfare, *La bataille de Marignan;* enfin les très modernes Alary, Bordes lui-même.

On a redemandé *Le rouet* de Paladilhe; et si Lemoine se refuse au bis immédiat, il le permet d'une soirée à l'autre. C'est ainsi que cette délicieuse inspiration, en la bouche de Mme Remacle, reparaît le 12 mars 1896. C'est le jour de la Mi-Carême; mais la seconde partie seule du programme est de carnavalesque folie. On se lasse de rire plus vite encore que de pleurer. C'est prudence et bon goût à Lemoine de

couper en deux la Mi-Carême, et de nous laisser seulement son quart de carême, non pas tout à fait une mi-carême.

Quel ténor de goût délicat, de finesse exquise, était naguère Warmbrodt! Le voilà gazouillant des vers lointains de Jean Froissart, un peu naïf en sa tendresse, et de Clément Marot, beaucoup moins naïf mais tout à fait charmant. A ces rimes gentilles, Boellmann a voulu enguirlander sa musique. Notes et paroles font un heureux ménage.

Le même 28 mars, la fête est surtout d'une évocation des anciens jours; et les échos peuvent s'éveiller dans le passé comme sous des caresses un peu désapprises. *La Société des instruments anciens* émigre à *la Trompette.* Diémer joue du clavecin; Van Waefelghem de la viole d'amour — quel joli nom, déjà de promesses affriolantes! — Delsart enfourche la viole de gambe, ancêtre du violoncelle; enfin, Grillet, sans avoir une marmotte en vie dans sa manche, joue de la vielle, mieux sans doute que jamais petit Savoyard n'en joua, descendant de ses montagnes maternelles. Couperin, Ariosti, de Caix d'Hervelois, Daquin, même Rameau et le grand Bach, reprennent la parole, comme dans le patois délicieusement suranné qui leur était familier.

Lemoine, de longue expérience, se méfie le plus souvent des prodiges naissants. Les fruits trop verts ne font pas ses délices; cela lui agace les dents et les oreilles. Voici pourtant qu'il accueille et présente Mlle Jeanne Blancard, une fillette de onze ans, et qui, à la stupéfaction de tous, avec une aisance extraordinaire, improvise, sur quelque thème qui lui soit donné, des variations abondantes et dans le style que l'on préfère. Ce n'est pas qu'un tour de force, c'est aussi un jeu d'adresse et qui révèle une organisation musicale tout exceptionnelle.

Deux fois quatre font huit. Hayot, Touche, Laforge, Loeb, et Rémy, Tracol, Van Waefelghem, Delsart, fraternellement, s'associent; et l'ottetto de Joh. Ivendsen peut être dès lors dignement interprété et applaudi. Ainsi s'affirme une fois encore la belle solidarité qui réjouit, grandit les artistes

hôtes de *la Trompette*. Là seulement, on laisse les petites vanités, les jalousies étroites au vestiaire; mieux encore, on les oublie; et l'on sent en quel idéal très noble, quelle sphère très haute, sont emportés tous ceux-là qui viennent, écoutent ou se font écouter. Je ne dirai pas qu'à *la Trompette* on est en famille, car bien des familles sont désunies, et depuis Caïn et Abel, nous sommes informés de ce que vaut l'amour fraternel; mais à *la Trompette* une âme est flottante, doucement impérieuse, dont toutes les âmes sont pénétrées. La hiérarchie des talents existe, mais elle se fait discrète; et dans ce régiment ami, le dernier soldat peut se croire colonel. On se sent les coudes; on se sent les cœurs.

En la soirée du 27 avril, Numa Auguez chantant, oppose curieusement Schumann et Wagner. L'un et l'autre inspirés de Heine, ont donné une interprétation, un commentaire musical, des *Deux Grenadiers*. A mon sentiment personnel, Schumann pleinement l'emporte. Par cela même qu'il en dit moins long, Schumann dit plus fortement et mieux. On sait du reste que la concision n'est pas la qualité maîtresse de Wagner.

Frédéric Leutz écrit une sonate pour trompette. Mon Dieu! que notre chère *Trompette* a donc enfanté de trompettes! Si toutes ces trompettes doivent sonner à notre jugement dernier, nous ne saurons pas à laquelle entendre.

Naguère, nous étions, avec Grieg, aux rivages derniers des pays scandinaves; Bourgault-Ducoudray, au vol de quelques mélodies langoureuses, nous entraînait, par delà Smyrne, en la voluptueuse Ionie. Voilà que M. Pilet, autorisé de Lemoine, nous fait aborder aux îles Féroé et jusqu'en Islande. De là-bas, il n'a pas rapporté du hareng ou de la morue, il rapporte des chants populaires. C'est Mlle Éléonore Blanc qui nous présente ce bouquet sonore, telle une prêtresse du farouche Odin essayant, en toute grâce, un sourire attristé.

La séance qui clôt l'année 1896, comme il advient le plus souvent à l'heure où l'ami Lemoine nous tire sa révérence, est presque tout entière de compositeurs nouveaux et vivants.

Paladilhe, Th. Dubois, Maréchal, Cécile Chaminade sont déjà des amis de la veille ou de l'avant-veille. Mais Chevillard, du moins à *la Trompette*, est un nouveau venu. Il fait ses débuts avec une sonate pour piano et violon, et lui-même interprète et conduit son œuvre, en l'heureuse complicité de Rémy. Dans l'art très difficile, — car il est à lui seul toute sa force — de la musique de chambre, Chevillard a fait preuve maintes fois d'un véritable talent. Il n'est que juste de l'attester en passant.

Georges Hue, avec deux morceaux de chant, aidé de Mme Pauline Smith, débute au même programme.

Mais voilà Marsick revenu d'Amérique. Lemoine exulte de joie. Une soirée extraordinaire sera donc organisée pour fêter le retour de l'enfant prodigue. On ne tuera pas le veau gras — ne tuons personne! — mais on s'écrasera aux fauteuils de l'Horticulture. D'avance, Lemoine s'en désole et s'en réjouit. Les exécutants qui se succèdent au piano, sont Saint-Saëns et Mlle Rose Depecker. Marsick interprète Saint-Saëns, Beethoven. Là-bas, il n'a pas fait que se faire écouter, follement applaudir; il a écouté aussi quelque voix mystérieuse et qui tout bas lui parlait dans la pensée. De Michigan, il rapporte une chanson italienne; c'est plus flatteur pour l'Italie que pour Michigan. Le violon docile la chante à merveille.

Quelle soirée! On est venu du nouveau monde et du vieux monde. Marsick arrive donc d'Amérique; Mlle Mira-Heller chantait naguère à Vienne. Saint-Saëns arrive toujours, lui aussi, de quelque rive lointaine. Le seul pays qu'il ne puisse rencontrer, est celui-là où il serait tout à fait inconnu.

Il ne fait pas que cheminer. Saint-Saëns emporte partout Saint-Saëns avec lui. Voyant ceci, voyant cela — il sait tout voir — cependant il s'écoute penser. J'admire, je l'avoue, cette multiple ubiquité. Naguère, paraît-il, il voyageait en Égypte, et il en rapporte un concerto, le cinquième dans l'énumération de ses œuvres. Moi aussi, j'ai voyagé longuement en Égypte; mais, dès lors, penser à quelque autre

chose que l'Égypte m'était impossible. Le sphinx me tenait si bien en ses griffes de pierre, que rien de moi, dans ce sublime esclavage, ne pouvait lui être distant ou infidèle. Je ne voyais que sa face camuse et l'abîme de ses yeux béants. Je vivais comme dans la terreur des granits et des monstres mystérieux. Sur moi, pesait un monde qui semble ne compter les pas dans le désert, non plus que les siècles dans l'éternité.

Saint-Saëns est plus alerte. Cet homme s'appartient d'abord à lui-même. Il a donc, au fil de l'eau, descendant le Nil sacré, écrit son concerto. Il a voulu en faire la consécration glorieuse de son cinquantenaire de vie publique et de beaux labeurs, du moins dans la tâche première de pianiste virtuose.

Cinquante ans de piano, en effet, c'est admirable. A cinquante ans en arrière, en la salle Pleyel, le petit prodige — celui-ci a tenu toutes les promesses — s'asseyait, ou plutôt se hissait au piano. Il étonnait, mieux encore il charmait. Il avait douze ans. En cette même salle Pleyel — que de souvenirs l'honorent! — le voilà revenu, moins jeune au compte fâcheux des années, mais jeune comme jamais en sa belle vaillance et l'épanouissement de ses hautes pensées. Il a voulu revenir là même où il devait se révéler. Ajoutons que la recette de cette soirée du retour devait être intégralement abandonnée à l'*Association des artistes musiciens*. Les vieux rois faisaient ainsi largesse le jour où l'onction sainte les avait consacrés.

Après la salle Pleyel, après le Conservatoire, *la Trompette* accueille le concerto. A Diémer, il est dédié; et Diémer l'interprète en ami reconnaissant, comme en virtuose qui sait tout comprendre.

Tout à l'heure, je m'extasiais de cette merveille d'un voyageur s'écoutant lui-même au concert environnant des choses, et de quelles choses! l'Égypte des Pharaons! L'Égypte n'est pas cependant absente de cette œuvre éclose sur ses rives si lointaines. Quelques réminiscences de chants populaires,

surprises là-bas comme dans la brise dont se rident les ondes fauves du Nil, datent ces pages et précisent le paysage originel. Tel le berceau où vagissait Moïse, le concerto a navigué sur le fleuve sacré.

Voilà sur quelle œuvre s'ouvre l'année concertante de 1897.

M. Bailly fait chanter harmonieusement le bois de son alto; et ce n'est qu'un jeu pour lui de chanter lui-même, barytonnant avec adresse et prêtant sa voix à Mendelssohn ou bien à Massenet.

Ceci maintenant est souvenir de jeunesse et peut servir comme de préface à l'une des œuvres les plus considérables que l'hospitalité de *la Trompette* se soit honorée d'accueillir. La scène se passe à Montfort-Lamaury, en un logis de plaisante villégiature. Quelques exquises jeunes filles sont là. Un maître vient de Paris les initier à l'art de la musique. Après la leçon collective joyeusement plutôt que bien sérieusement écoutée, le maître aimé, respecté, plutôt que bien compris et goûté, souvent se met au piano, quelques minutes restant libres avant le départ de son train. Il nous a dit sa collaboration active avec la femme d'un professeur attaché au lycée de Versailles. Cette dame, coutumière des labeurs littéraires, cadence et rime pour lui quelques passages des évangiles. L'œuvre sera d'importance; et le maître volontiers en essaie quelques fragments, hélas! d'une voix qui n'est nullement printanière, devant l'essaim printanier, du reste vaguement attentif, de ses élèves. Il joue, il chante; et bientôt les fillettes s'efforçent à dissimuler un bâillement incoercible derrière l'épanouissement d'un sourire résigné et complaisant. C'est un témoin fidèle qui raconte ces choses. Les paroles d'origine évangélique étaient de Mme Colomb; le maître, plus ou moins écouté, avait nom César Franck; et l'œuvre prématurément révélée n'était rien moins que *Les béatitudes*. On sait quelle haute faveur leur était réservée; et la surprise n'est pas grande que *la Trompette* ait voulu connaître, au moins en quelques-unes de ses parties, le monument qui

faisait somnoler de bien jolis yeux, avant d'éveiller d'enthousiastes admirations.

De par son âge et ses préférences, Mme Conneau se reporte volontiers vers les maîtres gentiment inspirés qui firent les délices de sa jeunesse. Naguère, Rossini, le plus souvent silencieux, rompait cependant ce silence pour écrire à l'intention de Mme Conneau — jolie femme et cantatrice de talent, dès lors elle était doublement irrésistible — tout un petit poème de gaîté aimable : *La regata veneziana.* Ainsi un soir qui n'était pas de Venise, les Tubicoles parisiens eurent l'illusion charmante de se voir savourant des glaces chez Florian, ou flânant sur la piazzetta. Pour un peu, ils auraient demandé leur gondole, non plus leur voiture, au sortir de ce rêve et de cette griserie charmante.

Il ne pleut plus, bergère, Le furet du bois joli, voilà des titres souriants et que M. Pierre de Bréville confie à la voix, souriante elle aussi, de Mme Jeanne Remacle.

Naguère, Guiraud laissait un opéra inachevé de *Frédégonde.* Complaisamment Saint-Saëns accepte la tâche ingrate de le terminer. Il semble bien que le duo de puissante expression, interprété à *la Trompette* par M. Bailly et l'excellente diseuse Mme Georges Marty, soit de l'unique Saint-Saëns. Saint-Saëns peut imiter, égaler tout le monde au domaine de la musique ; mais il reste difficilement imitable.

Maurer fut un maître en la virtuosité du violon. Voici que dans un concerto il en déchaîne quatre à la fois; et les exécutants, tirant comme un feu d'artifice de notes, forment partie carrée. Ce sont Mlles Ingeborg Magnus et Juliette Laval, MM. Thibaud et Malkine. Quel joli délire de chanterelles bien éveillées!

Au piano, de séance en séance, se succèdent Mme Henri Jossie, MM. Pierre Adour, René Chansarel, Mlle Madeleine Ten Have.

Le 13 mars 1897, presque la moitié du programme est de Théodore Dubois, nous menant, à travers les touches

d'ivoire qu'émeut la main de Mlle Rose Depecker, d'une *Source enchantée* au *Concerto capricioso.*

Ohé! Ohé! Hourrah! ce que le latiniste doublé d'un fervent du calembour, traduit *vel mus!* ou rat! Cette explication est à l'adresse de ceux ou de celles des Tubicoles qui ne sont pas bacheliers. Voici revenue la Mi-Carême!

Cette fois, Lemoine a voulu renchérir. Toutes les blanchisseuses et laveuses des bateaux Parisiens devraient députer vers lui leurs reines, aussi la reine des reines, et le proclamer roi de la fête. Ainsi, en multiples exemplaires, Lemoine pourrait embrasser un front royal certes digne de porter la couronne dominatrice des humains, ayant déjà le diadème exquis de ses vingt ans.

Lemoine a souci de nos yeux autant que de nos oreilles. Il permet les lorgnettes; il nous en louera même, si nous insistons. Enfin, il demande, il souhaite que l'on se fasse une tête. Les enfants seront admis, désirés; et pour les mieux réjouir, les Tubicoles pourront se déguiser en nourrices sèches ou non. L'appel est entendu, obéi. Il me souvient, pour cause, d'un humble fez transformant si bien son porteur d'occasion que la concierge étonnée, inquiète, sortait à la poursuite de cet intrus sur le trottoir et demandait, à toutes les commères du voisinage, si elles n'avaient pas vu passer un Turc. Donc, le parterre de *la Trompette* apparaît émaillé de chignons bizarres, de bonnets étranges, de perruques historiques. Et c'est assurément plus joli qu'une assemblée d'œufs d'autruche en l'attente d'être couvés.

Lemoine lui-même a donné l'exemple. Il est assis au seuil de son salon. Derrière ses lunettes, il est aveugle; cela se voit et s'entend; car il est armé d'une clarinette, il lance des couacs dont s'épouvanterait et aboierait son caniche fidèle, si le caniche, prévoyance heureuse, n'était pas empaillé. Aussi se tient-il en toute convenance et la sébille aux dents.

Dès le premier numéro, bien que ce soir Mozart ait la parole avec un quintette pour clarinette et quatuor à cordes, le concert pourrait être à destination des pauvres aveugles,

car les exécutants MM. Gense, Dantot, Bottembourg, Blasy, Barrier sont professeurs à l'Institut des jeunes aveugles.

Après ces choses graves, *Les trois petits chats blancs*, si finement caressants de Pierné, *La ballade des cochons roses, La villanèle des petits canards* de Chabrier, commencent de sourire, avant que n'éclate le rire incompressible et délirant. Boellmann a écrit une *rape sot d'un quart naval,* ce qui peut se traduire ainsi : « *gratte tête deur et demi maritimesque... — chef-d'œuvre oùsque se superposent les thèmes les plus populaires du grand art et du café-concert* ».

Les frères Cottin, délicieusement concertants, jouent de la guitare et de la mandoline. C'est gai sans être burlesque.

Voici reparu, chef-d'œuvre suprême du genre, *Le carnaval des animaux;* mais cette fois les animaux sont présents, du moins dans leur tête naturelle et ressemblante. Pierné, passé kangourou, tout en jouant du piano, saute comme un authentique marsupiau en rupture de jardin des plantes. Taffanel a fait quelques difficultés pour figurer encore, et la flûte aux lèvres, en ce débarquement de l'arche de Noé. Lemoine l'a décidé, disant, écrivant, en des notes *faites par exception pour être lues : « Soit bon, soit mauvais, mon cher « ami, nous serons toujours sûrs d'avoir en vous un rossignol.* » Et l'avis à l'auditeur ajoute : « C'est déjà excessivement spiri- « tuel, n'est-ce pas? mais vous en goûterez bien mieux la « saveur après avoir assisté à la soirée. »

Un railleur peut être raillé; et le trait burlesque décoché revient parfois en plein visage, à celui-là même qui se faisait une joie bouffonne de le lancer.

Lemoine a quitté sa place, déserté même son caniche de tout repos. Comme il lui agrée quelquefois, la fantaisie le prend de haranguer l'assistance. Mais Lemoine a compté sans Lemoine. Il se croyait un; ils sont deux, Sosies inattendus et de stupéfiante rencontre. Voici que le premier Lemoine, celui du rez-de-chaussée, va monter sur l'estrade. Mais il s'arrête, il s'étonne, il va reculer peut-être. La place est prise, et c'est lui-même qui l'occupe, et qui se dit à lui-même

« Arrière, l'ami! Lemoine c'est moi! *La Trompette,* c'est « moi! » Le spectre a surgi tout à coup, le double, comme auraient dit les vieux Égyptiens toujours empressés à se doubler ou se dédoubler pour mieux échapper à la mort. Deux Lemoines! qui donc aurait jamais prévu ceci? Il semblait bien qu'il n'y eut qu'un Lemoine au monde. Si un moine, au dire d'un ancien proverbe, ne fait pas l'abbaye, un Lemoine fait seul notre orgueil et notre joie. Comment nous y reconnaître? Le premier, celui de tout à l'heure, se tait, et ce silence le condamne. L'autre, peut être un effronté usurpateur, tient l'avance; car il trône, au milieu des artistes railleurs. C'est bien la tête à laquelle nous sommes accoutumés. Que dis-je? C'est la voix grondante, de dogue vigilant, que nous connaissons si bien. Elle nous parle, nous jette un « Messieurs, Mesdames! » où le cœur d'une mère lui-même ne pourrait se tromper.

Cruelle angoisse! Énigme redoutable! L'assistance est divisée. Tout à coup les deux têtes se rejoignent : elles s'embrassent; deux têtes dans le même bonnet, du moins dans la même accolade! Quelle jolie farce de carnaval! Et quel plaisir plus grand que de voir, comme un dieu de la légende, Lemoine s'enfanter lui-même, se révéler en multiples exemplaires, se faire pendant, et bras dessus bras dessous à lui-même, traverser toute l'assistance dans une tempête de rires et de fous applaudissements!

Il faut toujours que les choses humaines, les plus illustres, les plus humbles, atteignent une cime qu'elles ne sauraient dépasser. Chemin faisant, nous retrouverons encore la traditionnelle Mi-Carême où la grave *Trompette,* désertant l'Olympe et le chœur des muses pour la fête de Neuilly, prend des airs et joue des airs de mirliton. Jamais cependant nous ne devons retrouver ce vent de gaieté et de belle humeur qui ce soir-là, secouait les têtes apprêtées ou non, et nous emportait tous dans la griserie drôlatique d'une même folie.

Il est des choses que l'on ne peut pas refaire, car l'heure qui les a vues s'épanouir, réunissait la complicité mysté-

rieuse de tout. Rien de plus capricieux que le rire; il éclôt comme il lui convient. Certes, à l'occasion, et bien franchement, nous rirons encore à *la Trompette;* et d'autres viendront après nous qui voudront et qui sauront rire. Mais ce ne sont plus les mêmes qui riront. Nos rangs s'éclaircissent autour de nous, les vieux Tubicoles. La gaieté serait-elle de tous les âges, et le rire, comme dit Rabelais, serait-il le propre de l'homme; un âge vient où l'on hésite à rire, car le rire fait plus profonds les sillons creusés sur nos visages défraîchis. Enfin, c'est peut-être d'un censeur morose, il ne me semble pas que les jeunes soient désormais aussi joyeux que nous l'étions nous-mêmes, lorsque nous étions les jeunes. Puisse me démentir un prochain lendemain; et que *la Trompette* soit louée de vouloir, de maintenir, cette heure débridée, si gentiment de joie bien Française et toute juvénile, au cours de ces heures de nobles félicités, d'enthousiasmes radieux et de superbes enseignements! Le rire est bon, le rire est sain; les poètes lointains nous montrent un jour l'Olympe entier secoué d'un fou rire; et sans le rire, les immortels se seraient lassés de leur immortalité.

Le 2 avril, Mme Roger-Miclos est au piano. Elle devait, elle aussi, à *la Trompette,* le tribut de son admirable talent. Très agréable à voir, délicieuse à écouter, elle a tout pour elle.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Demandez à Lemoine la traduction d'un compliment que le poète latin aurait pu adresser à Mme Roger-Miclos!

La flûte est un instrument très ancien, puisque Pan en jouait bien et que Marsyas en jouait mal; aussi, que l'on nous pardonne cette expression vulgaire, devait-il y laisser sa peau. Gaubert, lui aussi, joue de la flûte, et en toute perfection. Il interprète Saint-Saëns, Bach, Godard, Lalo; et voilà qui fait merveille.

Maréchal, collaborateur de Mistral, a composé un opéra sur le très beau poème de *Calendal,* frère cadet, mais d'une digne fraternité, de l'exquise *Mireille;* et de cet ouvrage

la Trompette goûte pleinement un air que chante Mlle Loventz. D'Indy se plaît *sur la montagne;* il en a fait tout un poème que fait courir sur le piano Mlle Marthe Dron. Dans la même soirée du 15 avril, M. Tourmemire affirme, dans une *suite sérieuse* pour alto et piano, son talent de compositeur.

Marty — hélas! encore un disparu, un regretté — le 24 avril, amène avec lui toute la classe de chœurs qu'il préside au Conservatoire; et Franck, Delibes, d'Indy, Chabrier, Saint-Saëns, enfin Gounod, évoquant les *naïades* — les divinités païennes ne devaient jamais cesser de lui sourire — passent successivement en ces bouches souriantes et bien disantes. La moitié du concert est de la voix humaine. Que dirait — nous ne voulons pas le nommer — ce Tubicole intransigeant qui brutalement donnait son congé à *la Trompette*, le jour même où le chant pénétrait dans l'austère maison, nous entendons le chant des lèvres humaines, l'archet seul ayant, paraît-il, le droit de chanter? Par bonheur pour lui, ce fâcheux ne peut plus entendre; il est mort. *Tacet,* lui aussi.

Voici que Mlle Mathieu d'Ancy, très charmante chanteuse, interprète Schumann; et Mlle Suzanne Lacombe, aussi Mlle Duchemin, Gluck.

On attendait au piano Slivinski; il n'est pas venu. Mais Mlle Rose Depecker, aux prises avec Mozart, Beethoven, Liszt, Schumann, ne le laisse pas regretter.

1898 vient de s'ouvrir. Les plus vaillants, les plus vaillantes, accourent. Il semble que *la Trompette* ait son armée, mais aussi sa garde fidèle et qui donne toujours. Voilà Mme Fuchs chantant des mélodies de Vidal. Elle chante, mais auparavant elle a réalisé le travail délicat de substituer, dans une œuvre de Bach, aux paroles allemandes, des paroles françaises. On sait combien ce divorce et ce remariage sont malaisés. Ce n'est pas trop d'une oreille de musicien, d'une pensée de poète, d'une dextérité d'écrivain, pour y réussir; et Mme Fuchs y réussit.

L'inlassable Diémer est au piano.

Dès lors, Xavier Leroux est un jeune; aujourd'hui encore, au sortir de tant de brillantes campagnes, il est jeune mieux que jamais. Son opéra d'*Évangéline* a été représenté à Bruxelles. Mlle Amélie Loventz en interprète un air qui fait souhaiter de connaître l'œuvre tout entière.

Th. Dubois a collaboré avec Virgile et comme lui, d'une inspiration charmante, il poursuit Galatée fuyant vers les saules et désirant être vue pour être, elle aussi, bientôt tendrement poursuivie.

Lemoine n'est pas un timide. Il fait accueil aux nouveaux instruments de M. le Gennes, un novateur, ingénieur de sa profession coutumière, luthier aussi de par quelques études curieuses et longues; et sous l'inspiration de Chapuis, M. Carembat joue du violon, M. Alard de la grande viole, M. Gurt du violoncelin, M. Papin du violoncelle.

Voici que M. Engel, lecteur d'incomparable sûreté — je l'ai vu chanter à livre ouvert et en public, et sans aucune étude préalable, les cinq actes de *La reine de Chypre* — interprète trois rondels où les vers de de Banville épousent la musique de Ch. Kœchlin.

Inexpiable récidive, on a causé à *la Trompette* comme si *la Trompette* était une loge d'habitués de l'Opéra. Quel sacrilège et quelle injure! Une lettre de plainte est adressée à Lemoine. Il prend feu, il éclate; et voici ce qu'il raconte, rappelant, dans sa fidèle rancune, une soirée de 1884.

« Mme Marie Sasse — rien moins que la Sélika de *l'Africaine* — avait fait inviter le directeur d'un grand journal — je supprime son nom, paix aux morts! — Ce Monsieur ne cesse de causer avec ses voisines. On ne jouait encore que du Beethoven. » Lemoine, après quelques chuts dédaignés, va directement à l'importun et lui dit bien en face : « Vous « seriez parfaitement aimable de ne pas causer pendant que « les artistes jouent. » Jamais je ne vis, ajoute-t-il, figure plus surprise, mais il se tut enfin pendant tout le reste de la soirée. Le lendemain, paraissait dans son journal un entrefilet ainsi conçu : « Nous avons applaudi hier Mme Marie

« Sasse. Elle a admirablement interprété la plainte d'*Ariane*
« de M. Coquard, dans une réunion qui se tient rue de
« Grenelle. Bonne musique, public un peu vieux. »

Lemoine ayant fait taire un directeur de journal, estime avec raison qu'il n'est pas de bavardage importun qu'il ne puisse réprimer. Silence! on reçoit au vestiaire les langues intempérantes comme les pardessus importuns.

Bruneau fait une apparition à *la Trompette*, non pas dans sa personne, mais dans une *sarabande* que chante Mme Jeanne Remacle.

Voici toute une assemblée de violoncelles enveloppés de jambes masculines ou blottis en des jupes féminines. Delsart traîne avec lui ce cortège; et c'est Widor et Popper qui l'inspirent.

De-ci, de-là, nous retrouvons Massenet; et ces rencontres font toujours désirer quelque prochain retour. Mme Dettelbach mélodieusement gazouille des mélodies d'un charme subtil et pénétrant. Cela se respire autant que cela s'écoute.

A l'occasion, Lemoine est poète. Toutes les muses habitent, ou du moins fréquentent, derrière ce front olympien. Cette fois, Lemoine a voulu, comme un Théodore de Banville, jongler avec des rimes rares; et *le trompettiste Teste* semble cadencer lui-même, sur le cuivre sonore, sa gloire et son talent :

Il souffle comme il faut
Le trompettiste Teste;
Ses sons sont sans défaut
Il a la langue leste. . . .
. . . . . .
Lorsqu'il sonne son sol,
Le trompettiste Teste
Peut se pousser du col
Avec son large geste.
. . . . . .
Le prochain samedi
Le trompettiste Teste
Chaudement applaudi
N'aura point une veste.

A ce rendez-vous du samedi suivant, le trompettiste Teste, je l'atteste, programme à la main, devait manquer; mais Teste certainement proteste qu'il n'y a pas de sa faute.

On ferait toute une bibliothèque, et certes glorieuse, des morceaux composés ou adaptés à la destination de *la Trompette* et qui portent, au fronton de la première page, une dédicace à Lemoine. Ainsi Pierné a voulu faire, abritant, sous ce patronage, sa *pastorale variée* où dialoguent la flûte de M. Hennebans, le hautbois de M. Longy, la clarinette de M. Turban, le cor de M. Reine, les bassons de MM. Letellier et Ch. Bourdeau, la trompette de M. Franquin; le Père Éternel n'ayant pas voulu sans doute, du moins pour ce soir-là, se priver de sa trompette suprême, celle qui doit ouvrir les assises du jugement dernier.

C'est encore une fois l'échéance de la Mi-Carême. M. Siegfried Ochs a fait passer, à travers le style et la manière de quelques musiciens entre tous connus et consacrés, le thème d'une vulgaire chanson; et Pierné détaille, avec une adresse singulière, sur le piano, cette fantaisie déconcertante.

La mandoline, la guitare, ne sont des instruments qu'à demi sérieux; aussi sont-ils très bien venus, alors que la consigne est de rire, ou du moins de sourire à fleur de lèvres.

La parodie même dès lors est acceptée. Elle ose s'en prendre à Gluck, faisant de *J'ai perdu mon Eurydice,* un monologue de burlesque lamentation. Enfin, Hayot, d'inénarrable bouffonnerie, imite l'orgue sur son violon, à faire croire que tous les jeux d'un Cavalié-Coll se sont infiltrés sous les cordes. Offenbach y passe après Gluck; et le violon suffit à miauler le duo fameux des *Deux aveugles* de désopilante mémoire.

Salut à Mme Jeanne Raunay! Il y a toujours quelque indiscrétion à saluer, dans le passé, une femme parée de toutes les grâces du talent et de toutes les séductions de la personne. La chronologie manque de galanterie. Mais il est des printemps et des épanouissements qui se prolongent. Accompagnée de M. Henri Falcke, le samedi 26 mars 1898

Mme Jeanne Raunay chantait l'admirable mélodie *La cloche,* de Saint-Saëns, et bien qu'il n'y ait ni roi ni reine de suprématie isolée à *la Trompette,* on peut dire que cette entrée en scène parmi nous de Mme Jeanne Raunay est comme un avènement et qui ne sera pas oublié.

Le même soir, Mme Tassu-Spencer caresse une fantaisie de Saint-Saëns pour la harpe.

Levadé est un nom qui grandira. Lemoine en a le pressentiment; et Levadé, *Au bras de l'aimé,* chante l'amour, ce qui est de son âge, mais non pas si joyeusement de tous les âges; et c'est Mlle Suzanne Allusson qui lui prête son talent.

O prodige! Le quatuor aimé a reçu congé; et les pupitres de l'estrade se sont abondamment multipliés. « Surprise! » s'écrie Lemoine. Tout un orchestre est venu que Bourgeois de l'Opéra-Comique dirige. Il faut rendre à César ce qui appartient à César, et cette fois c'est la première place dans nos souvenirs; ce César, qui est aussi Franck, a composé, sur cette merveille de virtuosité au jeu des rythmes et des mots que Victor Hugo appelle *les Djinns,* une musique pittoresque où le piano, c'est Ludovic Breitner, défie en quelque sorte l'orchestre et l'emporte à sa suite. L'œuvre est importante. Une grande *fantaisie* où les noms de Schubert et de Liszt sont associés, un *concerto* de Schutt encadrent Franck et sa belle victoire.

M. Lucien Berton est un chanteur admirable; et M. Gustave Doret, lui confiant quelques chansons qu'il dit *couleur du temps* — un temps de joli soleil — permet à *la Trompette* de le constater.

Voici que sont venus ensemble — ils se retrouveront — la vaillante, puissante, souverainement belle, Mme Héglon, et son accompagnateur docile, Xavier Leroux, deux célébrités déjà consacrées. « J'ai pardonné! » dit-elle; et c'est Schumann qui l'inspire; et la voix profonde de l'alto bien vibrant exhale comme le mystère d'une âme endolorie; et ce pardon superbe est comme mouillé de larmes et de sang.

Lemoine sait bien que tout nous intéresse qui l'intéresse

lui-même de près ou de loin. Un deuil de famille vient de l'atteindre; son beau-frère est mort. Le voilà, nous dit-il contraint de se faire invisible; Mme Lemoine délègue le soin d'accueillir les Tubicoles à Mme Alary, qui tout aimablement s'acquitte du mandat et remplit la suppléance. En voilà pour quelques semaines.

La saison musicale touche à son terme. Saint-Saëns revient de ses villégiatures hivernales. *All right!* s'écrie Lemoine. Le français, le latin ne lui suffisent plus, il parle anglais et semble attester Shakespeare de sa joie extasiée. Il y aura donc séance supplémentaire, le mercredi 18 mai; et Lemoine, mieux que jamais, pourrait chanter :

> Je recevrai la cour et la noblesse;
> Oui, tout cela chez moi se fait servir.

Ou du moins tout cela vient le servir. Il faut ajouter à la cour, à la noblesse, la gloire et le talent, même quelque chose de plus. Qu'on en juge! Voici les vedettes annoncées. Ce programme est un éblouissement.

Au piano, Mme la princesse Bibesco, MM. Saint-Saëns, Diémer, au clavecin Diémer. Le violon et le violoncelle se nomment Remy et Delsart; et Mme la comtesse de Maupeou chantera.

Saint-Saëns, qui aura toujours de la jeunesse au bout des doigts, a rajeuni, les transcrivant pour le piano, des pièces de luth par lui recueillies en Espagne et vieilles de trois ou quatre cents ans.

La promenade en mer est encore inédite; c'est une barcarolle. Le joli souvenir de voyage que voilà! C'est *la splendeur vide* de *la Nuit persane* que chante Mme de Maupeou; et ce vide est tout frémissant de mystère, d'attirance vertigineuse, d'étrange beauté.

Les ailes, nous dit Diémer; et ses mains en effet jouent, ou plutôt se jouent, délicieusement ailées.

Après cela, Lemoine peut se reposer et confiant nous dire : « A l'année prochaine! »

L'année 1899 ouvre avec Diémer, Mania Séguel, M. Auguste Pierret, trinité de pianistes, et la fidèle Mme Henriette Fuchs, le quatuor restant de MM. Massick, Hayot, Bailly, Loeb.

Quelques morceaux, échappés à la verve de maîtres déjà lointains, chantent en quelque sorte dans toutes les mémoires. Sans doute qu'ils sont curieux ou charmants; et nous aurions mauvaise grâce à les vouloir diminuer en quoique ce soit et bouder notre plaisir. Reconnaissons toutefois que dans ces admirations, si justifiées qu'elles soient, il y a un peu de caprice et comme le hasard d'une fortune heureuse; tel le *Trille du diable* que, dit-on, le diable lui-même, certes un bon diable, aurait inspiré et dicté à Tartini et que Marsick égrène en une verve diabolique dont « l'enfer se réjouit » ainsi que le chante Bertram dans *Robert le Diable,* tel ce quintette de *la Truite* si fameux, du reste si plaisant entre toutes les œuvres exquises où monte la gloire de Schubert.

Nous avons déjà dit le caprice germé dans la pensée de Lemoine et qu'Alary du moins a complaisamment adopté, d'imposer à la voix humaine de chanter sans paroles dans un ensemble instrumental, dès lors également fraternel. Lemoine avoue que le virtuose vocal doit être d'une impeccable sûreté. Il faut donc reconnaître cette abnégation et ce mérite professionnel à Mlle Jane Goupil, faisant ainsi sa partie dans un quintette d'Alary, pendant qu'autour d'elle, au quatuor à cordes est venue se joindre la flûte que si bien fait gazouiller Ph. Gaubert.

Nous entrons dans une période où la maladie, hélas! retient souvent, loin des séances annoncées, Lemoine et Mme Lemoine. Alary est à la fois un coadjuteur dans l'administration de toutes choses, et l'un des artistes producteurs dont le nom tout moderne est inscrit le plus souvent dans les programmes. Et lui et Mme Alary sont là fidèlement sur le seuil. *La Trompette* ne serait plus *la Trompette,* si les élus de la maison ne trouvaient pas en entrant, une

main ouverte, un sourire qui leur souhaitent la bienvenue.

Le vieux Lulli garde encore des grâces que plus de deux siècles passés n'ont pas encore toutes flétries. Que cela est simple : « Le héros que j'attends, ne reviendra-t-il pas ! » et que Mlle Adèle Génicoud soupire bien cette soupirante mélodie!

« Pas de quatuor aujourd'hui pour raison de surabondance « occasionnelle de richesse. » Voilà — quelle révolution! — ce qui nous est annoncé en grandes lettres. Ceci, toute révérence gardée, nous rappelle ces affiches fastueuses où quelque directeur de troupe vagabonde, passant au théâtre de quelque sous-préfecture, déclare pompeusement : « Vu son « importance, cet ouvrage sera représenté seul. » Quel est donc, à *la Trompette*, l'ouvrage, non pas unique, mais dominant, qui va si glorieusement encombrer le programme? La sonate pour piano que Beethoven devait dédier à l'archiduc Rodolphe. Elle est atrocement difficile, avoue Lemoine, elle dure au moins quarante minutes. « Sonate, que me veux-tu? » s'écrie un dicton lointain et quelque peu impertinent. Lemoine toutefois, et il a bien raison, estime cette œuvre une œuvre entre toutes remarquable. Sa difficulté, sa longueur n'ayant pas découragé M. Vianna da Motta, le régal pour les Tubicoles se double d'une surprise et, pour beaucoup sans doute, d'une révélation.

Alentour du monument, des fleurettes se sont épanouies, délicates, légères, exquises. Fauré en est le bon semeur. *Poème d'un jour*, aux lèvres de Mme Dettelbach, quelles délices! C'est comme un souffle amoureux qui passe. Cela caresse, cela grise un peu; et l'on en reste longuement troublé, ou plutôt parfumé jusqu'au fond du cœur.

Un nom nouveau, ou presque nouveau, s'inscrit aux fastes de *la Trompette*. G. Enesco signe une sonate pour piano et violon où dialoguent M. Vianna da Motta et M. Rémy.

Si je ne signale au passage que des noms ou des œuvres d'un éclat encore secondaire, négligeant des noms fameux et des œuvres retentissantes, cette négligence est prémé-

ditée, cet oubli est voulu. Dans un salon — et ne l'oublions jamais *la Trompette* tient salon — on ne recommence pas, à chaque jour de réception, les mêmes présentations aux mêmes habitués de la maison. L'élu inattendu a seul droit à cette courtoisie particulière. A ceux, les patriarches suprêmes, qui sont là bien installés dans leur fauteuil, disons mieux leur trône de gloire, pour employer un langage paradisiaque, à ceux qui vivant dans ce monde, planent aussi dans l'autre monde, on se contente d'adresser une révérence silencieuse. Un salon, *la Trompette,* oui sans doute! Eh bien sur les murs de ce salon, nous sommes certains d'apercevoir les effigies — tableaux parlants, c'est le cas de le dire — des grands ancêtres; nous prenons place au-dessous d'eux. Quelques vivants, eux aussi de consécration suprême, d'abord et surtout Saint-Saëns, sont les familiers du logis; avec eux, on échange des sourires, des poignées de mains. On écoute, on applaudit; mais il n'est nul besoin, il serait interminable de dire que l'on a rencontré Saint-Saëns, ou Mendelssohn, ou Mozart, ou Beethoven.

Hue monte et se multiplie : « *J'ai pleuré en rêve,* » dit-il, et c'est Mlle Mary Ador qui prête ses yeux et sa voix à ces belles larmes. Richard Strauss rêve, lui aussi, mais *au crépuscule;* et le crépuscule volontiers revêt la pourpre sanglante et menaçante. Strauss, ce nom fut autrefois, pour ne pas sortir du domaine de la musique, d'un joyeux amuseur; et quelques vieilles jambes essaient peut-être de s'agiter rien qu'à ce souvenir badin, à la rumeur au loin fuyante des quadrilles échevelés. Strauss, second du nom, beaucoup moins innocent, est pour nous conseiller et nous dire bien d'autres crimes. Son crépuscule rêveur est déjà une aurore. Non sans inquiétude, nous en saluons le premier lever. Cela nous est chanté en allemand. Ce n'est qu'un jeu pour M. Disraéli d'enguirlander, au réseau de sa voix chaude et pénétrante, des paroles françaises, allemandes ou italiennes. C'est ainsi, dans la caresse délicieuse de la langue où soupirait Pétrarque, où gémissait le Dante, qu'il nous dit cette

merveille suprême de Beethoven : « *In questa tomba oscura* ». Jamais l'âme humaine n'exhala, de ses suprêmes profondeurs, rien qui dépasse l'émotion sublime qu'épand cette page bien courte, toute une immensité; et voilà ce que ne feront jamais oublier les plus redoutables révolutions qui peuvent bouleverser l'empire de la musique.

En la même soirée, au piano se succèdent Mme Henri Jossie, M. Eugène d'Albert; et M. Lubet dit cette amère et si grande désolation où Bach, suivant de saint Matthieu, et s'égalant à toutes les grandeurs des récits évangéliques, dévoile la honte, les remords de Pierre reniant son maître et trahissant son Dieu.

Nous voulons du nouveau, n'en fut-il plus au monde!

s'écriait Voltaire un peu inquiet. Et Lemoine trouve du nouveau; au reste, pour le trouver, nul besoin que *la Trompette* s'épuise à sonner le ralliement. On vient à elle, et de loin. Mme de Kraïndt descend à peine du train. C'est à *la Trompette* qu'elle va égrener ses premières notes et que nos pianos français feront connaissance avec ses doigts alertes.

M. Arenski que Lemoine, incorrigible remueur de syllabes changeantes, s'amuse à écrire *L'art en ski*, a composé un trio que les applaudissements de l'Allemagne recommandent. Nous en avons la primeur au pays de France; et ce sont MM. Falcke, Rémy, Delsart, qui nous le présentent.

Grieg se tait désormais; il menait un bien joli tapage au milieu de nous, lorsqu'il nous faisait en imagination danser le *Menuet* et qu'il nous emportait en une *Marche nuptiale* au pays de Norwège. Qui croirait que, sous des frimas quasi éternels, pouvait s'épanouir cette fleur d'aimable gaieté?

Il fut une *Dame de pique*, opéra d'Halévy, aussi une carte malheureuse et qui ce jour-là du moins ne devait pas gagner la partie; il est une autre *Dame de pique* de Tschaïkowski dont Mlle Louise Planès, accompagnée de Wormser, chante un air. Cette fois, la carte est bonne et la revanche est assurée.

D'Albert interprète du Chopin, mais aussi du d'Albert; encore un passant qui ne fait que passer, mais que l'on n'oublie pas.

Quelle merveille de grâce, d'esprit, de légèreté, que l'air du rossignol emprunté au *Pensieroso* du colossal Haendel! Ce sourire, ce badinage de Titan voltige comme un papillon à la rencontre des perles que sème la rosée du matin. Taffanel semble avoir emprisonné un rossignol dans sa flûte; Mme Duvernoy-Viardot le défie, l'enlace, le répète. On doute laquelle de ces deux voix est l'écho le plus fidèle de l'autre. Les bocages amoureux n'ont jamais si bien chanté.

Et voilà le prélude savoureux de la Mi-Carême en l'an de grâce 1899.

A trompeur trompeuse et demie est un proverbe-comédie en vers de Mlle Claire Crussard où l'auteur, devenue Colombine, raille et moque, comme il convient, l'inévitable Pierrot dont M. Paul Boncour a pris la naïveté perverse et la farine.

Mme Duvernoy-Viardot consent à interpréter Loïsa Puget; c'est beaucoup de complaisance chez celle-là, c'est beaucoup d'honneur pour celle-ci. Est-ce bien d'honneur qu'il convient de parler? Lemoine n'est pas ennemi de la farce; et ce jour carnavalesque est pour la conseiller. Loïsa Puget va donc renaître de ses cendres; hélas! elle ne fut jamais un phénix, et c'est affaire au seul phénix de se glorifier en de telles résurrections. Pauvre Loïsa Puget! c'est à la moquerie qu'elle va être jetée. « Ce genre de musique, nous dit « Lemoine, charmait nos mères ou nos grand'mères (suivant « l'âge de l'auditeur); c'est pour nous tout ce qu'il y a de « choisi comme *dessus de pendule.* » Et sans doute que *Le charme de la voix* n'est que d'un charme bien naïf, tranchons le mot! un peu niais, même en passant par la voix d'une descendante des Garcias. Observons cependant à notre ami Lemoine que Loïsa Puget, même de son temps et dans la ferveur suprême où se complaisait la mode des romances sentimentales, n'était pas, autant que cela, l'universelle admiration de nos mères ou de nos grand'mères.

Je vois encore, moi qui écris ces pages, j'entends ma mère se mettant au piano et fredonnant, mais sans d'aucune sorte s'extasier, *Les cloches du monastère,* réputé le chef-d'œuvre de Loïsa Puget. Si l'énorme succès du drame de *La grâce de Dieu* et *Les cinq sous pour monter notre ménage* devaient susciter passagèrement une sorte de popularité autour de Loïsa Puget, elle ne fut jamais tenue, chez les suivants de la musique à peu près sérieuse, que pour un compositeur à peu près négligeable.

Pourquoi tant nous railler de ces choses défraîchies? Un dessus de pendule est une œuvre d'art. Soyons lui indulgents et pitoyables! Peut-être encore que la pendule marque une heure qui fut heureuse. Songeons que les fleurs fanées furent des fleurs, que des gens, que des mains amoureuses se réjouissaient à les cueillir, à les caresser. Sachons gré aux moindres choses, alors surtout qu'elles sont bien innocentes, d'avoir semé un peu de gaieté en nos chemins, ou, ce qui est plus joli encore, d'avoir fait jaillir, en toute douceur, de quelques beaux yeux, de très belles et de très douces larmes!

Au reste, en ces moqueries dédaigneuses, il peut survenir des surprises singulières. Un soir de Mi-Carême, un revenant malgré lui devait être ainsi exécuté. Il semblait condamné à mort. C'était Membrée, et le crime reproché était de *Page, écuyer, capitaine,* une scène d'évocation chevaleresque, naguère adoptée par Roger, popularisée plus tard par l'excellent chanteur Fugère. Cela devait être moqué; et cela fut écouté, suivi, approuvé, presque applaudi. Membrée obtenait sa grâce, ayant lui-même plaidé pour Membrée.

Ces choses-là étaient sans doute d'écriture facile, un peu banale; et je ne prétends point que les grâces n'en soient pas un peu ridées. Méfions-nous cependant! Telle musique compliquée et trop savante où quelques-uns se délectent, ne sera-t-elle pas pour vieillir plus vite encore? Telle merveilleuse machine, une autre machine plus merveilleuse étant découverte, n'est plus qu'un assemblage de roues inutiles, de cordages confus, de rouille et de poussière où nul ne comprend

plus rien, alors qu'une pauvre petite statuette gentiment sculptée, un jouet d'enfant, un rien où la main a mis un peu d'âme humaine, de sourire attendri, est encore gentil, presque aimé et digne du moins de notre filiale gratitude.

Que M. Griset reste seul en sa personne, il fera soupirer le violoncelle, et Fauré, Saint-Saëns, lui devront d'être admirablement compris et traduits; que M. Griset se multiplie et se fasse légion, du moins cohorte bien entraînée, les fidèles de son intimité l'accompagnant et lui obéissant, dès lors, il initiera l'assistance de *la Trompette* à l'*Ave Maria* d'Alphonse Duvernoy. M. Griset porte en lui ou autour de lui toutes les ressources et comme l'arsenal complet de la musique.

Notons un remplacement bien choisi. En l'absence de Delsart voyageant au loin, M. Feuillard accepte et remplit sa tâche passagèrement désertée. Ce même soir, le pianiste Cesare Geloso s'attaque victorieusement à Grieg, Chopin, Wieniawski, Liszt, suivant, dans son aventure légendaire, telle que Liszt si bien la raconte, *Saint François de Paule marchant sur les flots.*

A travers les programmes, il en est que Lemoine nous dit programmes modificatifs, quelque incident fâcheux ayant, au dernier moment, bouleversé les prévisions et dissipé les espérances. C'est ainsi que Mlle Jane Bathori devait un soir sauver Lemoine de sa détresse et de ses embarras, Berlioz aidant, aussi Mozart, secours toujours précieux. Mme de Grandval est heureuse de faire entendre, aux fidèles de *la Trompette,* un fragment de son opéra de *Mazeppa* qui n'a pu chevaucher de Bordeaux jusqu'à Paris; enfin, M. Reynaldo Hahn, avec ce qu'il dit si bien *L'heure exquise,* nous permet en effet de passer un moment tout à fait exquis. Mlle Bathori, interprétant ces choses si diverses, remédie à toute déception. Nous ne croyons pas que jamais les Tubicoles se soient éloignés mécontents et déçus. Le régal varie, mais c'est toujours un régal.

Le 7 avril, Chevillard, Harold Bauer sont aux pianos, car

les pianos sont deux; ce n'est pas trop pour interpréter des *Variations* où Saint-Saëns collabore avec Beethoven. Joseph Salmon qui va devenir un fidèle servant de *la Trompette,* prête à Brahms la voix expressive et pleine de son violoncelle.

On est hospitalier à *la Trompette* comme on pouvait l'être, au dire de Boïeldieu et de sa *Dame blanche,* chez les montagnards Écossais. Ainsi, pour un soir, le quatuor français cède sa place, ses pupitres, ses coutumiers applaudissements à MM. Cramer, André Spoor, Hofmeister, Messel, venus d'Amsterdam. Après vous, Messieurs les Hollandais! Et les Hollandais, sans doute soucieux de ne pas rester en arrière dans cette rencontre de confraternité artistique et de souriante amabilité, s'empressent à interpréter un compositeur français peu connu, méritant, et que nous voyons vivre laborieusement aujourd'hui comme dans une vie d'outre-tombe. A *la Trompette,* à ses hôtes de passage, Chausson doit un essai de réparation et de renouveau. Quelle tristesse que ces retours, seraient-ils équitables, que ces voix enfin écoutées, alors que celui qui parlait ou chantait, ne doit plus ni parler ni chanter, danse macabre ou plutôt macabre concert, où la mort railleuse tient son crincrin et donne le ton!

Si *la Trompette* enserre les gens dans sa spirale de bronze et ne les lâche plus, alors qu'ils lui sont de bons serviteurs, ceux-là ne renoncent jamais sans peine à son adoption qui l'ont un instant espérée. Des grippes importunes, on s'empresse à guérir; après les voyages les plus lointains et les mieux acclamés, on se hâte à revenir. Que de pensées, que de cœurs vibrants, fredonnent, avec ou sans la musique de Méhul :

La *Trompette* en chantant nous ouvre la barrière!

Et l'on accourt. C'est ainsi que M. Boldelli, plusieurs fois annoncé et attendu, ayant contre son gré manqué à sa parole, se fait une gloire de paraître enfin. Il achève la sai-

son, et non sans honneur. La noble, souple, langue italienne est musicale mieux que jamais en glissant de ses lèvres; et Cimarosa, Pergolèse, à l'évocation de leur fraternel interprète, gazouillent ainsi qu'il convient dans une nuit de mai. « *Ecco il povero Tracollo!* » dit Pergolèse; et nous proclamons le pauvre Tracollo le plus heureux des hommes, du moins en musique.

V

1900-1910

Bonne année, santé, joie, soulas, allégresse!

Lemoine, au seuil d'une nouvelle année, cette fois 1900, ne manque jamais de nous saluer de ses félicitations et bons souhaits. De joie saine il sera toujours bien fourni; de santé hélas! il n'en va pas de même. Lemoine pourrait en demander pour lui; stoïcien héroïque, il s'obstine à l'espérer pour nous. Comme ses maîtres en philosophie, en vérité je crois qu'il s'écrierait : « Douleur, tu n'es qu'un mot! », si la douleur ne criait, ou ne faisait pas crier encore plus haut que nos vaines négations et nos défis superbes.

Nos étrennes sont comme jamais somptueuses et charmantes. Au piano vient s'asseoir Diémer; et Mlle Mathieu d'Ancy chantera. Th. Dubois est là en sa personne et dans quelques mélodies : *Voie lactée, Mignonne, Le vitrail,* inspirations discrètes, fines et d'un goût parfait.

Cependant, un changement est survenu qui étonne, afflige même un peu. Le *programe* est redevenu le programme avec deux *m;* et cette réapparition d'une lettre naguère réputée inutile et impitoyablement supprimée, accuse, non pas certes une inspiration nouvelle — Lemoine est et demeure l'inspirateur suprême — mais une main nouvelle qui rédige, écrit et transmet le mot d'ordre du lendemain. Alary, maintes fois déjà signalé, dédoublé en sa personne et celle de Mme Alary, devient une sorte de fondé de pouvoirs. C'est lui que nous voyons désormais, si derrière lui, au-dessus de

lui, nous sentons, même à travers le voile de l'absence, en sa présence presque réelle, l'inévitable et vigilant Lemoine. Alary, dès lors, et ce proconsulat s'étend sur un espace de six ans à peu près, assume la responsabilité très lourde et redoutable de la direction et de la composition des programmes.

Observons ceci que la sollicitude n'est pas seulement d'une exécution aussi remarquable que jamais, le concours des virtuoses les mieux consacrés étant toujours poursuivi et souvent obtenu, mais que cette sollicitude environne les créateurs nouveaux. Maintes fois, nous verrons des noms presque inconnus s'encadrer en des noms fameux. Combien de jeunes renommées ont commencé dans le joli tapage de nos applaudissements!

Un vide, hélas! s'est fait dans le quatuor. Delsart n'est plus. Salmon lui succède au reste absolument digne de la tâche aussitôt reprise. MM. Hayot, Touche et Bailly fraternisent avec lui.

Il y a régulièrement alternance d'une semaine à l'autre. Aux quatre fidèles que nous signalons, succèdent MM. Geloso, Tracol, Monteux, Schnéklud.

Mme Auguez-Montaland interprète Gluck ainsi qu'il le mérite; et chantant *L'ai-je bien entendu?* elle se ferait dire « j'entends à merveille et j'approuve », si Gluck pouvait encore nous faire arriver ses applaudissements d'outre-tombe.

Périlhou a pris la liberté de mettre en musique quelques vers de Leconte de Lisle. Ce n'est pas pour intéresser, c'est plutôt pour exaspérer le poète volontiers contempteur de la musique, mais c'est pour nous charmer, alors surtout que Mlle Jane Bathory prête sa voix à *Nell*. Un autre soir, c'est M. René Lenormand, peu familier encore aux Tubicoles, qui accompagne Mlle Gaëtane Vicq, alors qu'elle interprète *La chanson des pêcheurs de nuit* où le bon poète Le Braz, breton et bretonnant au moins de cœur, a mis comme une senteur de genêts fleuris, haleine flottante et qui semble nous

arriver des landes lointaines, ainsi délicieusement parfumées.

Les chanteurs de Saint-Gervais sont revenus, chantant, au sortir de Brahms, des choses très anciennes, cette *Plainte des damnés,* admirable sanglot où Carissimi a fait sonore et gémissante comme une vision du Dante, chantant aussi des choses toutes nouvelles. Verlaine et Alary sont des contemporains; et *La chanson bien douce* n'est éclose, sous leur fraternelle inspiration, que de la veille. Glazounow a écrit pour l'alto; et c'est affaire à notre ami Monteux, de nous le présenter. Max Bruch a écrit pour le violon; et c'est pour lui une heureuse fortune que notre fidèle Hayot le caresse de sa chanterelle impeccable.

Les enfants de Lutèce, sous la direction de Gémont, réunissent un faisceau d'amateurs bien entraînés. Les voilà qui emportent, en l'essor de leurs voix vaillantes, et Rameau, et Saint-Saëns, et Bourgault-Ducoudray, celui-ci fidèle écho de quelques vieilles mélodies bretonnes.

Nous avons salué au passage un des frères Hillemacher, celui-là qui vient de disparaître. Dans les œuvres d'art, la collaboration est plutôt révélatrice de faiblesses, dénonciatrice d'insuffisances, que créatrice de monuments durables et glorieux. Seule la muse du théâtre, et encore en des temps tout modernes, entraîne quelquefois vers la consécration de l'avenir, des œuvres diverses en leur origine et pourtant de haute valeur. Encore, ajouterons-nous, le mystère de ces multiples enfantements n'est-il très souvent qu'une illusion. L'un fait la pièce, l'autre fait les courses, dur labeur; les deux associés signent; et le public naïf croit que l'enfant a deux pères, ce qui est contre les lois premières de la nature.

C'est surtout aux sphères aériennes de la musique, qu'il semble difficile à deux pensées de s'envoler dans une étroite union et d'un essor fraternel. Un exemple tout récent était des deux frères Hillemacher travaillant de concert, non sans honneur. Un autre exemple, celui-ci d'avant-hier, mais que déjà nous avons signalé, est ce quatuor, dit de Belaïeff, du

nom de l'homme, généreux et passionné de musique, qui s'honore de cette dédicace, l'exemple de ce quatuor associant le quadruple labeur de Kimsky-Korsakow, de Liadow, de Borodine, de Glazounow.

M. Baldelli gazouille l'italien comme un rossignol d'outre-mont; et le Rossini de *La Cenerentola,* applaudirait au jeu subtil de ces souples et légères vocalises.

N'est-ce pas que ces mots paraissent assez mal s'associer : *Rêverie pour contrebasse?* Le grand rêveur que fut Schumann, devait cependant faire rêver jusqu'à la contrebasse; et M. Nanny aidant, le monstrueux colosse soupire en effet, comme si une âme sonore se révélait derrière la panse frémissante. Au reste, nous sommes dans un jour d'amoureuse joie; car M. Casadesus éveille les langoureuses douceurs de la viole d'amour; et Mme Georges Marty, lectrice de science très sûre, détaille et *L'enchantement* et *Les chers souvenirs* de Georges Hue. Quelle place prépondérante l'amour usurpe volontiers dans les choses de la musique! Ce n'est point par hasard que dans les signes conventionnels et d'emploi constant, le soupir revienne si souvent, ne serait-il qu'un demi-soupir. La musique c'est surtout du bruit qui aime.

La Mi-Carême est, cette fois encore, de la fameuse *Gabriella di Vergy* déjà nommée; et MM. Bailly, Lubet et Mme Duvernoy joyeusement font assaut d'énormes et désopilantes bouffonneries.

Mlle Hatto est au service de Haendel pour dire, en un fragment de *Judas Macchabée :* « Alors nos filles danseront « au rythme des cymbales », au service de Pierné, pour égrener ces perles légères et fines : *Les petites Ophélies, Les petits elfes,* petites choses qui sont d'un grand talent.

On a si bien ri à la Mi-Carême dernière qu'une dentelle noire appartenant à très haute, très grande, très noble dame Gabriella di Vergy, dite aussi Mme Duvernoy, a disparu subrepticement. « Prière à la personne distraite qui a « commis le larcin, de renvoyer ladite dentelle chez moi,

« déclare et trompette Alary, où il ne lui sera délivré au-« cune récompense. »

Le quatuor cette fois se partage entre Mozart et Chevillard, celui-ci soumettant à *la Trompette,* du reste heureusement satisfaite, une œuvre toute nouvelle.

Aujourd'hui, Claude Debussy est connu; il traîne à sa suite un cortège d'admirateurs et de complaisants. Mais en 1900, son talent subtil ne s'épanouissait encore que dans l'incertitude des espérances premières. Mme Marie Mockel le présente à *la Trompette,* et *La flûte de Pan, La chevelure,* en l'espace de quelques instants, forcent l'attention et commandent le souvenir. *La Trompette* a des pressentiments de tout. Que l'on se rappelle cette plaisanterie énorme des *Deux aveugles,* gloire naissante d'Offenbach : l'un des aveugles virtuoses s'escrime sur le trombone; et le trombone récalcitrant, gonfle les joues de son tubicole, sans qu'il lui échappe un son, ni même un soupir. Désespéré, vainement essoufflé, le tubicole rejette loin de lui le trombone aphone; et voilà que, tout seul, le trombone exhale la note longtemps espérée. Trombone et trompette sont de même famille; mais notre très chère trompette, plus attentive, obéit au moindre souffle qui passe; elle devine, elle accueille tout ce qui est d'une pensée ingénieuse ou d'un idéal nouveau. Il est bien rare qu'elle soit abusée ou devancée.

Au piano, voici Mme Moutier-Barrière; et Mlle Cécile — un nom prédestiné — O'Rorke impose aux applaudissements *Les strophes saphiques* de Brahms.

Quatre et quatre font huit, sans être un mathématicien comme Pascal ou Lemoine, nous acceptons cette vérité. Il faut donc être huit pour interpréter un octuor. Mendelssohn, Svendsen, ont écrit, et ce dernier nous l'a déjà dit, des octuors, Les deux quatuors de *la Trompette* se sont donc réunis, alentour de deux octuors dignes de cette adoption, et c'est dans ce beau tapage que l'année concertante de 1900 s'achève en toute magnificence. « *Prorsus ad splendidiora!* » comme s'écrie Lemoine.

Voilà déjà sept ans, long espace au cours des choses humaines, car cela remonte à 1893, que Lemoine, sans abdiquer — il n'abdiquera jamais — s'est assuré la collaboration constante, l'alliance étroite d'Alary. Les épreuves de santé exigeaient le dédoublement aux fatigues, aux responsabilités d'une entreprise honorable entre toutes, mais singulièrement pesante.

Comme le murmure redouté, annonciateur de la calomnie, dont parlent si bien Basile et Rossini, et qui va d'abord glissant contre terre, subtil, insaisissable, bientôt retentissant, le bruit a couru, nous dit Lemoine, « que j'abandonne *la Trompette*... Le bruit en court, soit! rattrapons-le en mettant les choses au point. Je tiens trop à ma fille pour l'abandonner *jamais,* tant qu'il me sera possible de mettre un pied devant l'autre, tant mal que je fasse cet exercice maintenant, hélas!... Ce qu'il y a de nouveau aujourd'hui, c'est que ce serait folie, vu mon état déplorable de santé, encore aggravé, de continuer à prendre la responsabilité de l'organisation des programmes et des choses qui en dépendent... Je passe donc la signature officielle à Alary; et les invitations sont faites, comme vous le voyez, au nom de M. et Mme Alary d'abord, de M. et Mme Lemoine ensuite. En intervertissant l'ordre des facteurs, vous savez que le produit, c'est-à-dire le résultat artistique, ne change pas.

« Vous avez tous trop travaillé *le manuel de la civilité adulte et honnête* pour manquer d'ailleurs de me dire, la première fois que nous causerons, que le meilleur organisateur de *la Trompette* est celui qui blanchit en vieillissant et que, comme je remplis parfaitement cette condition, nos soirées vont perdre de leur lustre. Je vous répondrai sur le même ton que vous êtes trop aimables. Heureusement que ce n'est pas plus vrai en l'espèce que pour le chocolat; et j'ai le bonheur d'être sûr aujourd'hui que *la Trompette* n'aura jamais été mieux fourbie — je veux dire plus brillante — qu'en 1900... »

A ce manifeste de Lemoine, Alary ajoute le sien; et si

l'orthographe diffère, la pensée directrice est la même. Alary, confirmant les dires si hautement formulés, s'exprime ainsi : « Lemoine n'est nullement disposé à abandonner sa fille, « ce dont je le félicite et me félicite vivement... »

Puis, vient cette profession de foi qui pourrait être l'article premier du code fondamental de *la Trompette :*

« Par goût, par vocation, je peux dire, j'ai profondément étudié la musique de chambre; et je ne crois pas qu'il existe dans aucun art une forme plus pure qu'elle, plus entièrement dépouillée de tout ce qui n'est pas l'art lui-même... »

Nous sommes donc avisés, et l'expérience l'a hautement prouvé, que *la Trompette* restera fidèle à son idéal premier. Elle ne saurait se méconnaître sans déchoir; et déchoir est un vilain mot qu'elle se refusera toujours à comprendre.

En l'année 1901, Diémer devait le premier ouvrir le clavier du piano. Un voyage l'éloigne de Paris; Mme Salmon Ten Have le supplée; et ni Scarlatti, ni Chopin, n'oseraient s'en étonner ou s'en plaindre. A la soirée suivante, c'est Mlle Boutet de Monvel qui fait applaudir un nom cher et glorieux en toutes choses qui sont du talent et de l'art.

Mais voici Diémer revenu; pianiste virtuose, il interprète Brahms; compositeur, il accompagne et fait applaudir des vers de Coppée, des vers de Millevoye, *Le menuet, La fauvette,* qu'il a faits siens, leur faisant épouser ses très heureuses inspirations.

Victor Hugo ne comprenait de musique terrestre ou céleste que celle qu'il déchaînait lui-même; et pourtant sa poésie opulente devait impérieusement attirer les musiciens. Après Verdi, avant Hirschmann, son *Hernani* a captivé Lenepveu; et Mme Auguez-Montaland lance au vol de son verbe expressif et puissant, *Le nocturne* tragique où se termine, dans la terreur et la tendresse, le drame entre tous fameux.

La Société de musique de chambre pour instruments à vent fait visite à *la Trompette;* et voilà aux pupitres désertés,

un instant du moins, de MM. Hayot, Touche, Bailly, Salmon, que viennent s'asseoir MM. Gaubert, Million, Bas, Bleuzet, Mimart, Lefebvre, Pénable, Vuillermoz, Letellier, Bourdeau. Émile Bernard a composé pour eux un *Divertissement* où conversent le cuivre du cor, l'argent des flûtes, le bois des bassons et des clarinettes.

M. Lucien Wormser paraît au piano, succédant à Mlle Jeanne Blancard et à M. Georges de Lausnay.

Fernand Cortez découvrit et conquit le Mexique, et Spontini découvrit et conquit Fernand Cortez; c'est ce que nous rappelle, dans un rêve d'Amagili, Mme Pauline Smith.

Passons à autre chose!

> Il était trois petits enfants
> Qui s'en allaient glaner aux champs.

C'est le refrain d'une bien vieille complainte tout à l'honneur de saint Nicolas que rajeunit gentiment M. Paul Daraux, alors que les *Chants de France* chantent aux lèvres de ce même M. Daraux, de Mmes Planès, Matthieu d'Ancy et Marie Lasne.

Fauré est un ciseleur autant qu'un musicien. Il excelle à composer des joyaux subtils et charmants. Alors surtout que Mlle Hatto l'adopte et l'interprète, il semble que ces mélodies, *le Secret, Arpège, Soir,* se font d'elles-mêmes délicieusement caressantes. Ce sont comme des anneaux de fiançailles que l'on voudrait porter au doigt, en même temps que l'on se plaît à les enchâsser au fond de son cœur.

En la Mi-Carême de ce mois de mars 1901, on a chanté des mélodies grecques, Mlle de Saint-André leur prêtant sa voix. M. Oumiroff a dit des chansons tchèques. Les demoiselles Artot de Padilla, aussi charmantes et mieux vivantes que ne saurait être maintenant une Marie de Padilla, favorite fameuse dont l'Alcazar de Séville garde la piscine purificatrice de son corps sinon de son âme, les deux modernes Padilla lancent joyeusement des airs Espagnols et Basques. Voilà bien des badinages et venus de tous les

horizons. La fantaisie, voire l'impertinence du reste sont du jour et de la consigne. Alary a parodié Weber, l'invitant à une valse de corps de garde; et le grand Beethoven lui-même, en toute irrévérence, est emporté dans un quadrille où se reconnaissent, disons plutôt ne se reconnaissent plus, ses derniers quatuors.

M. Tranquin est trompette de son état et de son beau talent; le voilà qui trompette à *la Trompette;* et dans le morceau de concours qu'Alary a composé pour les trompettistes de l'avenir. Que de trompettes! C'est triomphal. On pourrait se croire à de grandes manœuvres de cavalerie, si ces trompettes n'étaient pas pour faire dresser mieux que les oreilles des chevaux tubicoles à quatre pattes, pour ravir les oreilles des Tubicoles qui n'en ont que deux.

Oh! Oh! voilà un revenant et qui revient de loin, à travers les jours écoulés, aussi les rivages parcourus. Conon de Béthune fut un croisé, ou du moins il fit une *Chanson de croisade,* ce qui sans doute était moins aventureux; et Mlle Lucile Delcourt nous la dit, s'accompagnant du luth. On se revoit en rêve dans une tourelle, guettant au loin le panache du chevalier disparu et regretté.

Paul Vidal est un musicien délicat et fin. Il a écrit, de complicité avec le bon poète Bouchor, un *Mystère de la Nativité.* C'est d'une naïveté savante, très habile en même temps que très charmante. Au reste, cette soirée du 19 avril est presque toute de Vidal; et la chanteuse, Mlle Roulleau, et les instrumentistes, le quatuor à cordes, le clarinettiste Mimert, le flûtiste Gaubert, ne s'inspirent que de lui.

Ces instruments ont une saveur lointaine, aussi la harpe dont si bien joue et se joue Mlle Henriette Renié. Elle se fait volontiers son compositeur; et son nom doublement recommande ainsi, dans l'inspiration première, dans la virtuosité prodiguée, un concerto en *ut mineur,* réduit toutefois pour *la Trompette* à la seule alliance de la harpe et du piano.

Stradivarius lui-même, sans crainte et en toute joie, au-

rait confié quelqu'un de ses chefs-d'œuvre à notre ami Hayot. *La Trompette*, pour un soir, a son stradivarius; et ce bois qui est aussi une âme, illustré naguère sous l'archet de Kreutzer, sera illustré une fois de plus sous l'archet d'Hayot. Ainsi en a décidé son heureux possesseur, M. Doyen. C'est aussi glorieux, et moins dangereux, moins inquiétant, que si l'on nous faisait dîner dans du vieux Sèvres.

Au seuil de l'année finissante, la muse de la musique, Euterpe, veut faire à *la Trompette* ses adieux qui sont du reste tout souriants et prometteurs d'un heureux retour. Euterpe cette fois est une personne en beaucoup de personnes. M. Duteil d'Ozanne en est la tête, la pensée directrice, et de cette tête a jailli tout un essaim de choristes dignes d'interpréter Bach et Haendel, deux cimes. Ne dit-on pas que le Parnasse, lui aussi a deux sommets? Moi qui naguère en consommais l'escalade, je puis assurer qu'il n'en a qu'un seul; mais Haendel et Bach, l'un dans sa *Fête* d'*Alexandre,* l'autre dans sa cantate *Reste avec nous,* paraissent égaler leur toute voisine sommité. Il n'est que les aigles pour monter plus haut, mais les aigles ne chantent pas.

Lemoine et Alary, inspirés de la même pensée, veulent que *la Trompette* soit, entre tous les siens, autant qu'il est possible, de profonde et sincère confraternité. Si l'on ne se connaît pas absolument, on se reconnaît du moins aux visages retrouvés. D'aucuns même ont leur place préférée; et la coutume est agréable de se sentir ainsi environné de vagues sympathies, de curiosités fidèles. L'échange d'un sourire est déjà un salut, quelquefois une intention d'amitié commençante. Aussi l'usage est-il vraiment touchant et d'une exquise délicatesse, d'adresser à quiconque des Tubicoles que la redoutable et inévitable visiteuse vient d'affliger et de vêtir de noir, ces mots qu'il nous plaît transcrire :

« Nous n'avons pas oublié le deuil qui vous a frappé, mais *la Trompette* est assez sérieuse, assez sévère même, pour qu'elle ne soit pas considérée comme une distraction mondaine; aussi est-elle admise comme de deuil et vous avez dû

vous en apercevoir. C'est pour cela que nous vous avons envoyé notre invitation ordinaire, s'il vous plaît d'y venir chercher un peu de repos. »

Il est en effet des joies si hautes qu'elles peuvent embrasser toutes les tristesses, les comprendre et par cela même pieusement les apaiser.

Souriant aussi aux rêves d'avenir, et comme au lever de toute nouvelle aurore, *la Trompette* veut que le Tubicole célibataire, renonçant à son célibat, puisse amener de droit son conjoint. Ce petit voyage de noce n'est-il pas charmant autant qu'un autre et plus prochain? Mozart vaut bien Florence; Beethoven vaut bien Rome. La grandeur suprême est d'une immense fraternité.

Le quatuor qui ouvre l'an de grâce 1902, est de MM. Hayot, Touche, Denayer remplaçant Bailly, Salmon.

Diémer est au piano, et près de lui, accompagnée par lui, inspirée par lui, Mme Molé-Truffier, comédienne excellente, chanteuse très habile, dit deux mélodies où le pianiste fameux confirme son talent de compositeur.

Erlanger, l'auteur prochain d'*Aphrodite,* s'accompagne lui-même, accompagnant quelques extraits de ses poèmes Russes que détaille Mlle Gerville-Réache.

Mme Wanda Landowska, aidée du violon de Geloso, interprète Bach; puis c'est Mme Remacle qui chante un *Menuet* et *Le printemps* de Charles Koechlin.

Berlioz étant surtout, en son orageux et puissant génie, un remueur de masses, un évocateur de sonorités orchestrales, on ne saurait s'étonner qu'il soit non pas ignoré, mais un peu négligé de *la Trompette.* C'est le Delacroix de la musique; il lui faut la turbulence magnifique de nombreux instruments, j'allais dire d'une palette éblouissante. Voici cependant, en la bouche de Mlle Mathieu d'Ancy et aux lèvres de Mlle Melno, l'exquis *Béatrice et Bénédict.* Dès lors, Berlioz s'est contenté de deux voix fraternelles; et dans son œuvre romanesque, pittoresque, quelquefois titanesque, rien n'est plus joli que cette page discrète et si gentiment apaisée.

Arthur de Greef a vu, d'abord et de loin dans Paris, ses deux cimes hautement hospitalières à qui est digne de les gravir, deux cimes plus réelles, moins légendaires, je l'ai dit, que celles du Parnasse, le Conservatoire et *la Trompette.* Il vient à *la Trompette* où M. Lazare Lévy lui cède son tour et sa place; et M. Arthur de Greef est poursuivi d'applaudissements qui le condamneraient au *bis,* si le bis n'était jalousement interdit parmi nous.

M. Brunel est le lauréat dernier au concours musical qu'une année sur deux se fait honneur d'ouvrir la ville de Paris. Nous aurons à confirmer ou reviser — il n'y aura pas revision — la sentence prononcée. *La vision du Dante,* au moins en quelques fragments, va nous promener de l'enfer au paradis. Observons en passant que, dans l'œuvre du musicien comme dans celle du poète, l'enfer l'emporte singulièrement en intérêt sur le paradis. Décidément, pauvres humains, lamentables pécheurs, nous ne sommes pas faits pour être des anges; la damnation nous est plus facile et nous convient mieux.

M. Brunel est venu escorté de Mme Raunay, de MM. Rousselière, David, Darasse. Mme Raunay est tour à tour Francesca et une sirène, ce qui n'est pas pour nous étonner. Ce soir, elle ajoutera encore à nos péchés impénitents, nous faisant répandre les larmes les plus criminelles du monde.

Cette soirée est presque une représentation, aussi une double présentation, car M. Félix Weingartner est venu. Pianiste éminent, il est connu à ce titre, aussi comme chef d'orchestre. Le quatuor se charge de nous dire qu'il manie en toute habileté, les cordes fraternelles; et Mme Raunay, que jamais on ne saurait contredire, nous dit à son tour que M. Weingartner trouve, *Parmi les étoiles,* celle qui peut le mieux nous plaire et le consacrer.

Sans doute, c'est le droit de Grieg de parler, même de chanter en norvégien; et c'est ce qu'il ose faire du moins par l'intermédiaire de Mlle Lola de Padilla. Enfin, les oiseaux parlent un bien autre langage; et les oiseaux ne laissent pas

de nous charmer. Que les choses soient bien dites, cela importe plus encore que ce qu'elles disent.

Lemoine se propose d'assister à la Mi-Carême et pour cette occasion, il songeait, nous dit-il, à revêtir :

« Une robe légère
D'une entière blancheur..... »

Paroles de Planard, musique d'Hérold.

Il n'ira pas jusque-là, quelque scrupule pudique l'ayant arrêté sur le seuil de cette pittoresque transformation. Du moins, a-t-il voulu inviter ou condamner quelques potentats à figurer au programme. *Intermède princier,* dit-il; et de Frédéric le Grand, le roi flûtiste, qu'interprète le roi des flûtistes, Gaubert, nous remontons à Louis XIII se pavanant dans une pavane de sa façon, puis à l'empereur un peu douteux Kouang-su exécutant, sous la direction d'un mandarin prodigieusement boutonné, une *Prière au grand dragon.* Lemoine nous assure qu'elle nous arrive directement de la rue du Dragon; nous ne saurions donc douter de sa chinoise authenticité.

Aux portes des enfers, s'écrie Alceste, ou plutôt Mlle Jeanne Hatto entraînée à la suite de Gluck; et ce séjour infernal nous paraît singulièrement désirable.

M. Luquin supplée M. Hayot absent; et ce même soir, *La jeune religieuse,* une des mieux soupirantes mélodies que Schubert ait soupirées, se lamente aux lèvres et au cœur de Mlle Ina Christon.

L'éclectisme est la loi de *la Trompette.* M. Baldelli resté fidèle à Cimarosa, justifie cette fidélité. Cette musique est toute extérieure; elle flotte, telle une gaze légère et de couleurs joyeuses, mais le charme est grand, la caresse plaisante d'en être enveloppé.

Deux demoiselles Maria Avani, Lucie Léon, paraissent et ferment brillamment l'année 1902.

Toutefois, une *communication importante* est annoncée; et je ne saurais, en historiographe fidèle, absolument l'igno-

rer. L'heure est venue de la reddition des comptes, aussi de leur établissement dans un prochain avenir; cette heure ressemble comme deux minutes jumelles de la même heure, à ce que notre ami Lemoine appellerait le quart d'heure de Rabelais. Sans doute, ce sont là des choses capitales; et le message est en droit d'affirmer son importance. C'est d'un égoïsme féroce, nous avouerons en toute cynique franchise, que pour nous le résultat seul importe. Que les organisateurs aient connu des moments d'embarras, même d'angoisses profondes, c'est affaire à eux; l'autre monde se doit de les en récompenser; je veux croire qu'il n'y saurait manquer. Demeurons obstinément en ce monde plus prochain. Je n'ai pas à faire ici œuvre de financier, encore moins à me donner pour un rapporteur du budget.

La Trompette vit; elle vivra; elle n'est pas à la veille de perdre haleine. Et *viva!* Pour s'être écrié, après souper : « A demain les affaires sérieuses! » un affreux tyran d'Athènes perdit, nous est-il raconté, Athènes et les affaires de l'État. Exclamons-nous joyeusement, nous autres, au sortir de nos fêtes si charmantes : « A l'an prochain les affaires! Il n'y a de sérieux que nos plaisirs! » Et plus heureux que le tyran dépossédé, nous ne perdrons ni Lemoine, ni Athènes, ni notre chère *Trompette!* « Et *viva!* » Tout sera au mieux... pour nous.

Naguère, huit exécutants de haut mérite, inégaux seulement dans l'échelle des notes qu'égrène leur archet, se partageaient, se succédant d'une semaine à l'autre, la gloire de composer le quatuor de tout repos, fondement premier de nos concerts. A compter de ce jour, 9 janvier 1903, pour quelque temps du moins, le quatuor est unique, de nos quatre amis : MM. Hayot, Touche, Denayer, Salmon.

Après Risler, familier de la maison, le pianiste qui ouvre cette nouvelle année, est Alfred Cortot; et *Les scènes d'enfants* de Schumann lui sont une occasion de plein succès. Quel joli poème que cette gerbe de pièces courtes, mais pleines et si fines! « Laissez venir à moi les petits enfants! » semble

avoir dit Schumann à son tour; mais cette fois, les enfants ainsi accueillis sont la chair et le cœur même de celui qui les appelle en ses bras et les berce dans sa pensée. Avant l'engloutissement de sa belle intelligence, Schumann fut aimé, il fut heureux. Sa tendresse autour de lui s'était faite abondamment et délicieusement féconde. La musique nous le dit; et le témoignage en est charmant.

M. R. Lenormand est au piano accompagnant et sa pensée et la voix de Mlle Gaétane Vicq. Dès lors, *Tes yeux tristes* exhalent de plaisantes lumières.

Une fois encore, les chanteurs de Saint-Gervais qui maintenant ne sont plus de Saint-Gervais, suivant leur chef inspirateur premier, Bordes qui n'est plus ni de Saint-Gervais ni de ce monde, sont de la fête qui nous est donnée. C'est intégralement que, cette fois, ils nous racontent *Le reniement de saint Pierre,* drame poignant, où Antoine Charpentier, vieux maintenant de deux siècles et plus, a mis tant de profondeur et d'angoisse. Il semble, à l'explosion de quelques accents, que la plaie apparaisse à nu, du crime commis et de l'horreur qu'il traîne aussitôt après soi.

Le mois suivant, la *Schola cantorum* a député, vers *la Trompette,* son quatuor vocal : Mlle de la Rouvière, Mme de la Mare, MM. Jean David, Albert Gébelin. Ils interprètent, eux seuls, un *Dialogue per le Pascua* de Schutz; puis s'associant au quatuor à cordes, les voici au service de Beethoven dans *Un chant élégiaque.*

Maintes fois, *la Trompette* accepte et reçoit des renforts qui étendent son activité et reculent les frontières de ses conquêtes. C'est ainsi que *la Société des instruments à vent* permet aux Tubicoles de connaître un ottetto de Jouvy, un divertissement, où chante la clarinette, où danse le hautbois, œuvre de V. d'Indy.

M. Salmon est au violoncelle, Mme Salmon est au piano, Boelhmann les associe, les confond, et les remercierait, s'il pouvait encore remercier.

Brahms doit sans doute beaucoup à son talent, mais com-

bien aussi il doit à *la Trompette*. Le 6 mars 1903, il occupe lui seul la moitié du programme, que le quatuor renforcé d'une clarinette soit à son service, que Mme Maria Gay chante *Cœur fidèle* ou *Les strophes saphiques*.

De Haendel à Mozart, ce qui est bien différent, Mlle Madeleine de Nocé passe en toute aisance! « *La donna e mobile.* » Gardons-nous de nous en plaindre. *Rodelinda* et *Pamina,* pour se parer de grâces dissemblables, n'en sont pas moins exquises. Bénie soit *la Trompette* qui nous permet d'être polygames avec délices! Le même soir, M. Cœdès-Mongin entraîne la flûte de M. Gaubert dans une folle tarentelle. Les cigales, en la griserie d'un beau soleil, sont moins alertes et moins agréables à entendre chanter.

Gaiement comme jamais, l'ami Carême nous a conviés à la Mi-Carême. On s'est tout spécialement délecté aux « thème « et variations exécutés sur le violon par un amateur déjà d'une « certaine force, le plus brillant élève de M. Hayouski, pro- « fesseur à l'Institut national des sourds-muets d'Honolulu ».

Ce n'est qu'un jeu pour Saint-Saëns de trouver en lui-même tout ce qui peut traduire et servir son active et abondante pensée. Il met doublement *La libellule* à l'essor, dans les vers dont il la salue, dans les notes aériennes et comme transparentes dont il l'enveloppe et la poursuit. C'est Mlle Korsoff qui semble tenir sur ses lèvres le réseau qui prendra, pour nous l'offrir, l'errante bestiole; c'est elle encore qui nous initie, en quelques fragments, à cette *Parysatis,* du même créateur, naguère régnante en l'immensité Babylonienne des arènes de Béziers, royale hôtellerie où M. Castelbon de Beauxhostes appelle le chœur des Muses chantantes et dansantes, enfin Phœbus-Apollon lui-même. Et certes ce dieu s'empressait naguère à venir avec tous ses attributs, la lyre en main, ce qui est admirable, aussi le front ceint de rayons flamboyants. Oui, certes, il fait chaud à Béziers. Là-bas, j'ai vu les fronts des Trompettistes pleurer à inonder les pavillons des trompettes. A notre *Trompette,* toutes choses sont d'humeur plus douce, le ciel et les gens.

Risler va interpréter Liszt; c'est la rencontre de deux grands talents; et cela s'additionne pour faire du génie. Puis Henri Busser se met au piano, se complétant lui-même, Mlle Leclerc revient des *Vêpres*, ce qui est très édifiant, et nous offre aussi ses *Éventails*, ce qui est tout à fait aimable.

Il y avait longtemps que nous n'avions vu Pugno; mais, comme dit une vieille romance échappée de l'une de ces comédies à ariettes dont raffolaient nos grands-pères :

« Et l'on revient toujours
A ses premiers amours ».

Pugno, étant des premiers amours de *la Trompette*, devait lui revenir. Il revient doublement, car il s'exécute lui-même, ajoutant le charme de ses doigts caressants au charme de sa pensée chantante, lorsqu'il nous fait applaudir une *Sérénade à la lune* et *Le conte nocturne*, tout cela d'une lumière discrète, agréable comme jamais.

Pour une fois, chez nous du moins, Mlle Lydia Eustis se limite à Beethoven et Weber, avec *Adélaïde*, avec *Préciosa*. C'est une bigamie illustre entre toutes.

Une plaisanterie de la Mi-Carême dernière a été de faire exécuter presque à mort, massacrer consciencieusement, et comme sous les archets maladroits d'un quatuor de province où le percepteur et le receveur d'enregistrement font leur partie, le quatuor dit de l'*Aurore* que glorifie le nom d'Haydn.

On a ri follement de cette caricature déconcertante. Et pourtant, d'aucuns ont estimé que ce pauvre et si charmant Haydn, ainsi livré aux bêtes, fût-ce dans un jour de folie carnavalesque, méritait peut-être une réparation. Après la charge impertinente, redressons donc le buste souriant et très aimé! Cela est fait; nos quatre bons serviteurs de l'art nous rendent le véritable Haydn; et sans doute que dans l'autre monde, le si brave homme que fut Haydn, oublie la moquerie passagère pour ne plus se rappeler que nos applaudissements expiatoires et charmés.

Georges Marty n'est plus. Quelle tristesse de relire, entre

les mélodies interprétées par sa femme si sympathique, ce titre trop vrai aujourd'hui : « *Fleurs fanées !* »

Brahms, Beethoven, Massenet, Arthur Coquard, voilà sur quelle assemblée s'achève l'an de grâce 1903. Coquard est venu en personne, conduisant avec Mme Adiny, tout un cycle de ses mélodies, *Joies et douleurs*. Massenet que sa renommée de compositeur, maître de la scène, semble isoler au rayonnant domaine du théâtre, a cependant écrit pour Diémer un concerto où le piano dominant est escorté d'un second piano. C'est ainsi que M. Victor Staub se lance comme à la poursuite et dans le sillage de Diémer.

Certes, à énumérer tant de richesses qui nous ont, au cours d'une seule saison, été prodiguées et dont, non sans un légitime orgueil, Alary étale l'énumération : seize pianistes, seize chanteurs ou chanteuses, trente compositeurs vivants, on aurait pu croire que d'autres richesses, moins glorieuses sans doute, mais nécessaires, sonnantes dans la poche, sinon résonnantes dans l'espace et l'infini des temps, auraient dû, elles aussi, abonder et multiplier. L'an de grâce, ai-je dit tout à l'heure, menace d'être l'an de disgrâce. Je n'ai pas à répéter ma formelle intention de me tenir à l'écart de toute question financière et de laisser dans l'ombre, autant que possible, tout détail administratif. Et pourtant les Tubicoles eux-mêmes, par des appels, des lettres pressantes, ayant connu quelques-unes des difficultés rencontrées, et même ce murmure s'étant répandu que *la Trompette* pouvait rentrer dans son étui et disparaître, « *horresco referens,* j'ai horreur de le rapporter », comme dit Virgile et comme Lemoine le répéterait, il faut bien que brièvement j'avoue une crise passagère, d'autant plus qu'elle est passée.

Ici, l'ignorance voulue serait de l'ingratitude. *La Trompette* a des amis dévoués et généreux, osons dire des sauveurs. Elle le mérite; mais mériter les choses ce n'est pas toujours, dans ce monde, une raison pour les obtenir. Ainsi, une main nous est tendue sur le bord d'un très mauvais pas. Là encore, nous revoyons la vieille école de la Montagne Sainte-

Geneviève qui apparaît vigilante et fidèle. Lemoine est le père de *la Trompette,* mais elle devait trouver une marraine maternelle. Je n'en dirai pas plus. Ceux-là comprendront qui savent tout; les autres se diront, confiants, qu'une providence très haute veille sur *la Trompette* et que nous pouvons en promettre et transmettre à nos enfants la tendresse et la vénération.

1904 maintient, aux mêmes pupitres, les quatre virtuoses longuement inséparables, MM. Hayot, Touche, Denayer, Salmon. Celui-ci toutefois fait chanter lui seul sous son archet Lalo, Jacquard, Davidoff; et ce même soir, Mlle Jeanne Leclerc nous convie, avec C. Frank, au *Mariage des roses,* le plus joli mariage et la noce la plus séduisante que l'on puisse imaginer. A huitaine, c'est le grand opéra même qui, dans la gracieuse personne de Mlle Louise Grandjean, vient à nous, feuilletant, en quelque sorte, pour nous, au vol de sa jolie voix, le poème *Amour trahi,* où les vers de Tiercelin épousent la musique de Le Borne.

On sait que la gloire et la popularité de Bach ne devaient être que d'une floraison posthume. De son vivant, ce colosse n'apparaissait guère au delà, au-dessus des temples modestes et peu retentissants, où sa piété naïve trouvait des joies sereines et très douces, avant que son génie ne fît explosion jusqu'en l'immensité d'horizons plus lointains. Bach fut longuement comme inédit en ce monde; et voilà que c'est encore de l'inédit, du moins dans notre Paris, que l'on nous présente sous ce nom prestigieux et magnifique. *La cantate de l'Épiphanie, la cantate de la Nativité,* sont une révélation pour nous; et Mme René Guillou est comme la messagère de cette bonne nouvelle.

La statue devait être pour Reyer la première rencontre avec la gloire. Il me souvient d'avoir entendu, dans mon enfance, cet opéra, là-bas, bien loin, dans le recul des jours et du quartier, car c'était au théâtre dit primitivement historique, puis lyrique, maison déjà bien méritante, que les embellissements de Paris ont jetée au tombereau. Aussi le

retour est charmant vers un passé joyeux, que Mlle Gaétane Vicq me permet, lorsqu'elle soupire gentiment l'air de *Margyane à la fontaine.* C'est purement de la musique de théâtre; jamais Reyer ne devait en connaître une autre — mais c'est de la musique d'agréable inspiration. *La statue* mérite de se hausser au piédestal d'un fidèle souvenir.

M. Malats est un nouveau venu au piano en permanence sur notre estrade; et M. Malats en descend salué de chaleureux applaudissements, que nous adressons à Schubert, Scarlatti, Chopin, mais aussi, à leur digne interprète.

J'aime le son du cor le soir au fond des bois,

murmure Alfred de Vigny; et sans doute je ne contredirai pas à cette extase de doux rêveur. Mais le vendredi 4 mars, le cor, du moins pour nous, ne résonne pas qu'au fond des bois; il s'est fait plus prochain; il soupire aux lèvres de M. Vuillermoz; et M. Gaston Garraud lui confiant un *lied,* nous donne, à nous autres savants et raffinés Tubicoles, l'occasion de dire :

Que nous aimons le cor en un soir de Trompette!

La Mi-Carême de 1904 commence sérieusement, puisque Mlle Henriette Renié est à la harpe, que Mme Estrabat-Eytmin est au piano, que M. Gaubert brandit sa flûte, et que Mlle Hélène Sirbain se dispose à chanter. Celle-ci toutefois va déserter Schumann et Schubert, pour de moins hautes compagnies.

« Rien ne veut pousser dans ce jardin », disait désolé au roi Henri un jardinier royal; et le roi Henri répondait narquois : « Sème des Gascons, cela pousse partout ». Aux parterres de *la Trompette* où cependant poussent bien des choses, des Gascons vont aussi pousser, ou du moins des chansons gasconnes; et c'est en gascon que Mlle Sirbain nous dit *la bello Mariou* et *les filhos de Bilonoleo.* Une petite pointe d'ail perce à travers les notes joyeuses; et c'est d'une

piquante saveur. On se croirait à Agen qu'il faut prononcer Agenn.

Bagamaïo est un compositeur peu connu — quelle injustice! — Mais notre ami Hayot doit le connaître, bien que ledit Bagamaïo appartienne au conservatoire de Troja en Nigritie. Il y professe simultanément le piano et le violon.

« Vous vous étonnerez peut-être de ce cumul, nous dit une note obligeante; il s'explique pourtant si l'on songe que le Conservatoire de Troja est de fondation récente et que le recouvrement plutôt difficile des impôts dans ce vaste empire oblige Sa Majesté Saharienne à quelques économies; d'ailleurs, l'art n'y perd rien, car le maître éminent que vous entendrez ce soir, est arrivé à jouer simultanément des deux instruments avec une égale perfection, ce qui, au premier abord, ne paraît pas facile, même au pays des singes. »

Redevenus sérieux dès la semaine suivante, nous écoutons *La suite Persane* de M. André Caplet, avec un *sextuor* de Thuille que les instrumentistes à vent, se substituant par extraordinaire à notre fidèle quatuor, nous fait connaître et apprécier.

Les cordes toutefois ne sont point impitoyablement bannies de notre présence; elles se féminisent et se réduisent seulement, puisque notre violoniste est en corset et s'appelle Mlle Carmen Forte, et que notre violoncelliste est en jupon et s'appelle Mlle Reboul.

Les mélodies de Schumann nous seront chantées en allemand; mais la langue de Schiller étant plus familière à Mme Mysz-Gmeiner qu'à la moyenne des Tubicoles, on nous a traduit et l'on nous remet, dans notre langage maternel, ces paroles mal accessibles à notre ignorance.

Rameau est la joie de la soirée du 31 mars, car MM. Hayot et Salmon, aidés de Mme Wanda Landowska assise au piano, — quelle trinité charmante! — jouent *Le tambourin* s'ils ne jouent pas du tambourin, et les *rondeaux* sont délicieux qu'ils nous détaillent sous la caresse de leurs doigts alertes.

L'année 1904 devait s'achever sur une missive de Lemoine. Le profit est grand, le plaisir plus vif encore, d'écouter notre grand prieur; et sa prose étant sa parole même, son esprit, on la lit, mais aussi on l'entend. La voix seule y manque, et encore en retrouvons-nous sans peine un écho discret, mais fidèle, au fond de nos cœurs amis. *Les variations déconcertantes* qui si adroitement développent, démarquent et parodient l'héroïque *Marseillaise,* obtenant toujours un délirant succès, dès qu'elles reparaissent en nos coutumières saturnales de la Mi-Carême, d'aucuns ont demandé l'auteur, de même qu'après la chute du rideau, non pas de la pièce, le public ravi demande à connaître le nom de son charmeur ou de son amuseur d'un jour. Lemoine nous a déjà dit par quelle voie mystérieuse le manuscrit des *Variations déconcertantes* lui est parvenu. L'auteur a voulu garder l'anonymat et le mutisme. C'est donc un inconnu qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a pas revu. Les Tubicoles peu naïfs, — c'est là leur moindre défaut, — ne veulent pas croire à cette discrétion. Ils soupçonnent la bonne foi du salpingiste suprême; ils vont jusqu'à l'accuser de complicité dans cet heureux crime, *felix culpa.* Aussi l'un d'entre eux demande-t-il que l'auteur masqué soit prié de composer quelque autre morceau dans ce même esprit de désopilante folie. Lemoine répond; et d'abord il proteste de sa bonne foi et de sa parfaite ignorance.

J'ignore ainsi que vous ce que veut cette femme.

Jean le prophète dit cela, dévisageant sa mère prosternée devant lui; mais Jean est un effronté menteur, cela peut arriver même à un prophète, tandis que Lemoine, si prophétique et superbe que soit son langage à l'occasion, dit toute la vérité et rien que la vérité. Il ajoute enfin, en son épître, ces considérations singulièrement justes : « Rien n'est rare comme de pouvoir faire de la musique humoristique, drôle et spirituelle, tout en restant de la musique digne de ce nom; aussi y a-t-il cent fois plus de chefs-d'œuvre éclatants

que de plaisanteries musicales réussies; et les soirées de la Mi-Carême, à *la Trompette,* sont tellement difficiles à organiser que nous n'y arrivons qu'en reprenant, dans le répertoire déjà épuisé par nous, certaines œuvres que l'on n'entend que peu ou point ailleurs qu'à *la Trompette,* et qui sont des bijoux musicaux sertis d'esprit. Tel *Le carnaval des animaux* de Saint-Saëns... »

Nous l'avons déjà observé, rien n'est plus difficile et plus rare que d'écrire de la musique de fantaisie burlesque, de joie délirante, et qui cependant reste de la musique. Lemoine le sait et le proclame; et voici confirmant cette vérité un peu décourageante, un fait récent, en quelque sorte encore inachevé, et qui intéresse l'histoire de notre chère *Trompette,* dans le passé, qui nous réjouira, je l'espère, aussi dans un prochain avenir.

Un des Tubicoles les plus fidèles et les mieux informés, Robert du Costal est aussi poète. Son habileté est extrême à jongler avec les rimes amusantes, sans toutefois déconcerter la raison, ou bien inquiéter le bon sens vulgaire. Une pièce de vers, *Le chat,* témoigne de cette virtuosité. Ne serait-ce pas là une strophe nouvelle qui volontiers ferait suite au délicieux poème du carnaval zoologique qui nous est familier? Saint-Saëns, ayant oublié ou négligé le chat, ce commensal fidèle de nos foyers domestiques ne serait-il pas en droit de jeter un miaulement de protestation? D'aucuns l'ont pensé; et c'est ainsi que *Le chat* du bon Tubicole du Costal sollicitait et obtenait un beau jour la collaboration de la musique. Le compositeur s'offre de lui-même; c'est Bourgault-Ducoudray tout récemment disparu, et non pas certes sans laisser derrière lui comme une traînée de lumière. Naguère encore, il travaillait et réservait, à quelqu'une de nos fêtes carnavalesques, cette surprise nouvelle : le chat en musique. On ne dira jamais assez quelle fut la conscience scrupuleuse de Bourgault-Ducoudray en tous ses labeurs si variés. Voilà donc qu'il se fait chat, autant qu'il est possible à un humain de se classer parmi les félins. Bien que

les hommes soient aisément des tigres, ils sont malaisément des chats. Donc, le Breton de cœur que fut toujours Bourgault-Ducoudray, est à l'œuvre. Toutefois, en la vie d'un chat ou d'une chatte, l'amour est un épisode fatal, du reste singulièrement bruyant. Et voilà qu'au seuil même de cette Cythère miaulante, le chantre s'est arrêté. Il a des scrupules, non de pudeur, mais d'exactitude et de véracité. Qu'on lise cette lettre, ici transcrite. Elle intéresse indirectement notre chère *Trompette,* puisque l'œuvre entreprise nous est destinée: et directement elle émane d'un homme bien méritant de la muse que nous servons. Un peu de lui court et badine dans ces pages. On y trouve un Bourgault-Ducoudray rieur et joyeux qui certes ne diminue pas l'autre, mais qui étonne quelque peu.

« Monsieur et cher collaborateur,

« Ne croyez point que je dorme et que le non-achèvement du poème musical « *le Chat* » ait pour cause la négligence.

« Voilà plus d'un an que tous les morceaux sont écrits excepté *les Amours.*

« Je considère ce morceau comme le plus important. Ce doit être à mes yeux le *clou.* Or, j'entends parler par tous du cri de la chatte amoureuse simulant parfaitement le cri douloureux d'un enfant au berceau. Ce cri, je ne l'ai jamais entendu. L'autre été, j'ai couché dans tous les hôtels de Bretagne et rôdé la nuit dans tous les carrefours... Rien! Rien! Rien!... Je viens de recommencer. J'ai passé cinq jours dans une clinique tenue par des Sœurs à Quimper. Là, les chats, disait-on, font rage, et je devais certainement entendre le cri désiré.

« Je déloge de la clinique pour aller dans un hôtel de dixième ordre, muni d'une cour intérieure entourée de toits immenses et de greniers à foin. Je brave ma répugnance à loger dans un quasi-bouge, espérant être récompensé par une audition du cri de la chatte amoureuse. Rien!

« Je viens me jeter à vos pieds et vous supplier de m'aider dans cette fatale conjoncture. Suis-je donc envoûté? Quelque sort m'a-t-il doué de la fâcheuse faculté de rendre les chattes muettes? J'en nourris deux qui n'ont jamais daigner crier.

« Enfin, aidez-moi! Je n'ai pas l'habitude de travailler de chic, surtout quand il s'agit de morceau à faire. Il faut que j'entende ce cri afin de savoir jusqu'où je puis aller dans le comique. Faites-moi entendre la note vraie, et je m'engage à terminer le morceau qui manque dans la semaine qui suivra. Je suis aussi désireux que vous de répondre à l'appel si sympathique du fondateur de *la Trompette* pour lequel je conserve un souvenir très sympathique et très fidèle.

« Votre dévoué collaborateur,

BOURGAULT-DUCOUDRAY. »

Avoir demandé, même à des religieuses de Quimper, la faveur d'écouter un concerto de chats amoureux, comment pousser plus loin la conscience du musicographe?

Pauvre ami! Il ne cherche plus ce cri de lui seul peut-être inconnu. Hélas! ce n'est pas la seule déception que ce vaillant, ce héros de l'art, devait emporter avec lui.

Puisse un jour quelque autre, mieux entré dans la confidence intime de la gent féline, noter les lamentations de quelque toit prochain et achever l'œuvre incomplète! *La Trompette* a droit à ce régal. Dès lors, une fois de plus, nous rirons peut-être, mais d'un rire attristé. Le deuil de ce grand disparu, Bourgault-Ducoudray, mérite de longs lendemains.

Cela dit, revenons à notre tâche d'historiographe, et feuilletons ces programmes des années 1905, 1906 que l'obligeance de nos frères en tubicolâtrie nous a permis de reconstituer presque complètement.

Le quatuor est de MM. Hayot, André, Denayer, Salmon. Mais le féminisme, du reste tout charmant, triomphe presque exclusivement, en la soirée du 10 février 1905, car Mlle Marguerite Long est au piano, Mlle Cesbron interprète le mélo-

diste profond que fut Schumann, et prête sa collaboration précieuse et comme les ailes de sa voix, aux pensées de M. René Lenormand auteur et accompagnateur; enfin, Mlle Renié, dans *Les elfes* de Leconte de Lisle, substitue, aux vers prestigieux du poète, la transcription heureuse d'une virtuose habile entre toutes et qui fait chanter la harpe, par delà les cordes agitées, jusqu'aux abîmes suprêmes comme d'une âme sonore.

Pour la première fois, me semble-t-il, le 3 mars, le nom de Max Bruch prend place en nos programmes; et c'est notre ami Hayot qui le met à l'essor en l'envolée de son violon.

Mozart et Schumann sont singulièrement dissemblables; Mlle Alba Coëlho les associe, passant de l'un à l'autre, si bien que la Suzanne des *Noces de Figaro* semble ajouter, à son bouquet si délicieusement mélodique, cette fleur un peu dolente, *Fleur de lotus.*

G. Alary, dès lors coadjuteur aux destinées de *la Trompette,* tient large place au concert du 10 mars, offrant à l'assistance un quintette de musique de chambre pour les voix où concertent, avec le seul instrument qui ne soit pas de la nature, le piano que tient M. Eddy-Toulmouche, les soprano, contralto, ténor et basse qui sont Mmes Jane Arger et Mayrand, MM. Jean David et Gébelin.

L'innovation est curieuse, encore qu'elle soit un peu étrange.

César Franck, si novateur qu'il puisse être à l'occasion, ne demande pas, en sa sonate pour piano et violon, un labeur aussi inusité à ses interprètes excellents, Mme Monteux-Barrière et notre fidèle Hayot.

Au piano, le 17 mars, se succèdent Risler éveillant deux sonates de Beethoven, et Widor, celui-ci confiant, à la voix de Mme Charles Max, sa *Petite couleuvre bleue* et le *Monde meilleur.*

Monsieur Pugno, à vous salut! Vous êtes toujours le bien venu et le très bien revenu, lorsque vous revenez, après une absence qui toujours est remarquée et regrettée, aux pénates

familiers de *la Trompette*. Ce soir, 5 mai, c'est Franck, c'est Schumann, c'est Brahms, c'est Beethoven qui vous passent par les mains; ils sont bien heureux, et pour nous l'occasion est charmante de fêter votre retour. Nous ne tuerons pas le veau gras, *la Trompette* n'ayant d'appétit que dans la pensée, et de festin que dans l'idéal, mais nous retrouverons pour vous, mon cher Pugno, comme un écho des applaudissements d'autrefois.

Laissez-nous pourtant, enfant prodigue que vous êtes, en prodiguer quelques-uns bien mérités à Mlle Jeanne Leclerc. A l'oublier, je braverais la rancune de Fauré, de Schumann, voire de Saint-Saëns, ses obligés, puisque, dans cette même soirée, elle se met au service de cette trinité toute charmante et très haute : Schumann, Fauré, Saint-Saëns.

Ce sont *trois* puissants dieux,

comme dit à peu près Athalie, au dire de Racine.

Ch. Levadé est un jeune, un vrai jeune. Il a pris un collaborateur un peu vieux, un poète sans nom, inoublié cependant, de l'*Anthologie grecque;* et l'*Amour d'Héliodora* s'exhale aux lèvres éloquentes de Mme Jeanne Raunay, tandis que l'auteur lui-même — certes il ne pouvait espérer une complicité plus heureuse — complète sa pensée sur le piano. Ainsi débute l'année musicale 1906, aux annales de *la Trompette;* et le cortège prêté au compositeur printanier est de Beethoven, Mozart, Chopin, Schumann, Saint-Saëns. *La Trompette* fait dignement les choses. Bien qu'elle ne recherche pas la célébrité tapageuse de l'heure présente et qu'elle ne sollicite guère, si trompette qu'elle soit, la trompette de la vulgaire renommée, tel est, pourrait-on dire, le parfum de ses vertus et des nôtres, qu'il s'épand par de là les étroites murailles de la salle qui nous est hospitalière. Au temps où la salle de l'Horticulture était surtout d'horticulture, les roses et les jasmins exhalaient moins longuement leurs petites âmes bien embaumées. J'emprunte à un article

d'une revue, dite modestement *Simple revue,* ces lignes datées du 15 avril 1906, mais qui racontent nos concerts des semaines précédentes. Ne convient-il pas que l'historiographe, peut-être trop complaisant et suspect de partialité, laisse, du moins en passant, la parole à quelque autre, du reste fidèle témoin, et d'une incontestable compétence ?

« Les concerts de *la Trompette,* bien connue du public Parisien, ont repris leurs séances à partir du 5 janvier. Nous y avons applaudi, la première soirée, en dehors du quatuor Parisien (Hayot, André, Denayer, Salmon) qui est de fondation, Mme Raunay, dans de très belles romances grecques de Levadé accompagnées par l'auteur et M. Wurmser dans différents morceaux de piano et dans le beau septuor de Saint-Saëns composé spécialement pour *la Trompette* dont il a été un des fondateurs éminents.

« Au deuxième vendredi, M. Cortot a interprété le carnaval de Schumann avec une fantaisie, une fougue et une virtuosité hors ligne. Nous avons pris plaisir à constater que ses récentes fonctions de chef d'orchestre ne lui avaient en rien enlevé ses rares qualités de virtuose qui, à elles seules, le mettraient au premier rang de nos artistes contemporains. Après le quatuor en *ut mineur* de Brahms, nous avons, ce soir-là, entendu un concerto de violon du regretté Ernest Chausson. M. Hayot a interprété magistralement la partie solo qui lui a valu les applaudissements chaleureux du public. Mme Mellot-Joubert a chanté trois jolies mélodies de M. Alary. Nous avons surtout aimé *O lumineux matin!* composé sur des paroles de Mme Mathieu de Noailles. »

Telle fut, fidèlement transcrite, dès lors l'opinion de Mme Heinecker.

Ces pages commençaient seulement d'être écrites, que saluant le nom sympathique de Lenepveu, je saluais le nom d'un vivant, déjà en proie il est vrai aux tortures d'une maladie implacable, du moins encore réjoui de son art et des jeunes maîtres que sa sollicitude d'éducateur, ou mieux de père, ne cessait d'accompagner. Ce nom n'est plus écrit

aujourd'hui que sur une tombe et dans notre pieux souvenir. En date du 19 janvier 1906, ce nom signait, au programme de *la Trompette* un arioso extatique où la musique et le beau talent de Mme Auguez de Montaland évoquaient l'héroïque fantôme de Jeanne d'Arc. L'auteur, en sa personne, avait pris place au piano.

La semaine suivante c'est M. Auguste Pierret, le pianiste du jour, qui interprète Chopin et Chabrier. Deux noms, encore peu familiers dans la maison, celui de M. Hugo Wolf, celui d'un lauréat de Rome, M. Max d'Olonne, se recommandent en des lieder inspirés de Heine, en des mélodies que Mlle Marcella Pregi détaille en toute grâce et charme profond.

Le nom de Kunc, accompagné du prénom de Pierre, est le nom d'un compositeur; accompagné du prénom de Jeanne, c'est le nom d'une chanteuse singulièrement habile. L'un complète l'autre. « *Chantez tout à votre loisir!* » gazouille une des mélodies ainsi interprétées; et ce loisir s'affirme infiniment agréable.

M. Déodat de Séverac abandonne, aux doigts alertes de Mlle Blanche Selva, le soin de courir gaiement *A cheval dans la prairie*. C'est mieux qu'un exercice d'équitation; le musicien fait galoper en toute aisance les notes qui lui sont expressives et obéissantes.

Une désertion nous est annoncée que déplore Alary. Qui le croirait? notre quatuor fidèle nous est infidèle, au moins pour quelques semaines. Il vient de passer les Pyrénées; il fait campagne au pays du Cid et de Cervantez. Il y a tout lieu d'espérer que ces Messieurs y réussiront mieux que ne devait y réussir Napoléon. Eux aussi sont coutumiers de vaincre; mais leurs victoires ne font que des heureux. Toutefois, chez nous cette absence laisse un vide, et pour le combler il ne faut rien moins qu'une chanteuse, Mlle Charlotte Melno, une harpiste fameuse, Mlle Pierné, un flûtiste, M. Gaubert, trois pianistes, MM. Jules Mouquet, Alejandro Rilio — voilà un nom qui sonne Castillan à merveille! — Mme Estrabat-Eyt-

min, un violoniste, M. Willaume, un violoncelliste, M. Feuillard. Quelle phalange bien combattante! Les compositeurs sont aussi venus de tous les coins de l'horizon. Th. Dubois, Émile Bernard, Mouquet, confident du dieu Pan et inspirateur de Gaubert, c'est la France. C'est encore un peu la France, mais à demi Italienne que Lulli. Liszt, alors même qu'il fait marcher saint François de Paule sur les mers de Sicile, c'est la Hongrie. Albenitz, de complicité avec Aleyandro Rilio, c'est l'Espagne. Enfin, l'Autriche, l'Allemagne, voire l'Angleterre du moins patrie d'adoption, viennent à nous avec Haydn, Brahms et Haendel.

Il n'est donc pas d'hommes indispensables puisque le quatuor ne répondant que *Tacet* à notre appel, nous sommes encore si bien pourvus et récompensés.

Le vendredi 16 février, plus de cordes que celles qui résonnent mystérieuses et invisibles au coffre du piano, que celles que caressent ou égratignent gentiment les doigts promenés sur la panse d'une guitare. *La Société moderne des instruments à vent,* pour une heure du moins, est toute à nous. Flûte, hautbois, clarinette, cor, basson, ils sont cinq; et leur pianiste, fidèle suivant, est Wagner, Eugène, pas Richard, ce dernier, puissant, colossal et redoutable, ayant, depuis longtemps, confié son ombre, non pas à la barque dolente de Caron, mais à la nacelle harmonieuse du cygne meneur de Lohengrin et d'une radieuse immortalité.

Si nous avons envoyé, un peu malgré nous, en pacifique ambassade, notre cher quatuor jusqu'aux Espagnes lointaines, à leur tour il semble qu'elles ne veuillent pas rester en arrière avec nous d'attentions obligeantes et de jolis cadeaux. C'est un échange; et l'Ibérie vient à nous, en la guitare gentiment ronflante de M. Miguel Llobet, aux heureux badinages bien dansants qu'égrène la muse inspiratrice de MM. Albéniz, Tarrega, Sor.

On sait que Mozart, hélas! deux fois l'hôte de la France et du reste joyeusement et brillamment accueilli, ne s'exprime à notre égard, dans ses lettres, qu'en des termes injurieux, hai-

neux et méprisants. Pauvre France! si charmante pourtant en cette floraison dernière qu'une révolution prochaine allait si cruellement flétrir, elle n'eut pas l'heur de plaire au petit Mozart. Il voulut bien cependant, une fois par hasard, faire épouser à sa muse délicieuse, des paroles échappées de cette France méconnue, détestée; et Mlle Jeanne Leclerc, bien Française, sans rancune — elle a raison — nous dit en toute perfection cette ariette tout à la fois de France et de Mozart.

Quant aux musiciens exécutants dont le souffle est la parole, c'est Brahms, Saint-Saëns et Beethoven qu'ils interprètent; et P. de Vailly l'inspirant, une aubade nous est donnée de flûte, de hautbois et de clarinette.

Le quatuor est revenu; et *la Trompette* se retrouve en son personnel coutumier. Ce n'est pas à *la Trompette* que se vérifie ce vieux dicton : « Il n'est pas de si bonne compagnie « qui ne se quitte. » On est un peu routinier chez nous. On aime les nouveautés dans les choses, dans les gens, les surprises, mais on a des retours attendris et complaisants aux joies traditionnelles, aux visages accoutumés. Beethoven, Haydn, consacrent la rentrée de nos quatre virtuoses passagèrement vagabonds. Le pianiste est, dès lors, M. Maurice Dumesnil passant de Wagner à Chopin et de Liszt à Mozart; le chant est de M. George Maugière et de Mme Durand-Texte, passant de Méhul à Saint-Saëns et de Franck à Strauss, pas encore le Strauss de l'heure présente, meurtrier farouche de saint Jean-Baptiste et de Salomé. Il fut un Strauss, déjà lointain, d'humeur plus pacifique; et d'aucuns — j'en connais — hésitent peut-être à suivre le jeune maître en ses lubricités dramatiques et ses férocités harmoniques, celles-ci encore plus cruelles que celle-là.

M. René Lenormand se fait large part au programme du 2 mars; et M. Gustave Borde aidant, il nous dit *Le pauvre mineur*, *Le conscrit*, quelques autres mélodies encore, applaudies dans le voisinage redoutable, mais flatteur, de Schumann, de Schubert, de Haendel interprétés par Mme Boyer

de Lafory. Désormais, Mlle Geneviève Dehelly ajoute son nom à la liste glorieuse des pianistes, hôtes aimés que n'oublie pas *la Trompette.*

Voici, la semaine suivante, que le quatuor vocal de MM. Nansen et Van Reders, de Mmes Mayrand et Deville, s'efforce à nous faire adopter, dans une composition d'Alary, la musique de chambre pour les voix seules. Au reste, en cette soirée, pas une parole n'est prononcée, sinon peut-être dans l'assistance, que ce mutisme grammatical étonne et déconcerte quelque peu. Le piano chante aux mains de M. Victor Staub, inspiré de Liszt et de Chopin, ce qui est très lointain, de Moret et Debussy, ce qui est tout nouveau. Le verbe humain fait donc silence. Avouons qu'un discret bavardage entre amis voisins peut bien être dès lors à demi excusable. Si la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, ce déguisement nous est cher. Si la bouche est le mensonge, elle est aussi le sourire.

Les pianistes se suivent, mais ne se ressemblent pas, du moins de nom et d'origine. Cette fois, le nom est de terminaison italienne, et M. Ernesto Consolo nous est acquis, le même soir où Mme Ceza Bauer, en la version allemande, nous dit quelques mélodies de Jensen, de Brahms, de Schubert.

Au programme de la Mi-Carême, après quelques morceaux de sérieuse tenue, la muse burlesque nous mène à la *fête de Neuilly,* nous fait danser la polka du 14 juillet; et cette note est d'une saveur toute particulière : « M. Roelens est un « pianiste très distingué, malheureusement il a contracté, « dans ces derniers temps, l'habitude de jouer du piano avec « ses pieds, ce qui implique une tenue peu usitée dans le « monde. Cependant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, « M. Roelens vous donnera un échantillon de ce sport plein « d'avenir. Il pourra nous donner aussi une idée d'un bal « dans lequel il se trouvait dernièrement et où s'était égarée « une poule probablement mélomane. »

Risler est mieux pour nous qu'un artiste excellent, c'est un ami. En sa bonne grâce et sa virtuosité parfaite, sa pas-

sion pieuse des maîtres, il est bien l'homme de *la Trompette*. Le voilà parmi nous; et Beethoven va lui tenir au cœur aussi bien qu'aux doigts. Au reste, ce concert est presque entièrement du maître suprême, de cette pensée féconde et profonde d'où s'est épanchée l'âme humaine tout entière. C'est du Beethoven que chante Mlle Sonia Herma; et Wagner, volontiers envahissant, réduit cette fois à ses *Schmergen*, n'apparaît qu'à la suite de son ancien.

Mlles Gerville-Réache, Andrée Gellée, celle-là chantant et déplorant la perte d'Eurydice, celle-ci assise au piano et sous la protection de Beethoven, sont la joie du concert daté du 6 avril.

Je parlais tout à l'heure d'un quatuor vocal qui chante mais ne parle pas; un autre quatuor vocal, lui aussi, est moins ombrageux. Il accepte tout de ce qui est le verbe des lèvres humaines. De son protagoniste et de son fondateur il est dit le quatuor Battaille; et Mmes Astruc-Soria, Olivier, MM. Drouville et Battaille s'y trouvent étroitement associés. Battaille, ce nom fut d'un chanteur fameux. Le Peters, ou plutôt le tsar Pierre de *L'étoile de Nord*, est demeuré inoubliable à ceux-là qui désormais cheminent un peu lourdement aux sentiers d'une seconde cinquantaine. C'était de l'histoire, du drame, autant que du chant; et l'homme formidable qui menait son empire à coups de knout aussi bien qu'à grands coups de hache, ne devait jamais aussi puissamment renaître qu'en cette évocation superbe. Le fils du grand Battaille est moins héroïque; mais c'est un musicien excellent; et le quatuor paré de son nom, interprétant, après quelques autres morceaux plus pacifiques, des *Chants de l'Ukraine*, semblait jaloux de rappeler cette création du Battaille, premier du nom, à ceux-là du moins, désormais peu nombreux, qui le revoient encore dans un lointain souvenir.

Trois pianistes, ce même soir, se succèdent au tabouret, aussi glorieux chez nous et aussi convoité qu'un tabouret pouvait l'être à Versailles : MM. Gabriel Groulez, Alphonse Duvernoy, Hérard celui-ci seulement accompagnateur. Que

voulez-vous que nous fassions contre trois? que d'applaudir et nous réjouir en des satisfactions changeantes, mais non pas inégales.

Mme Durand-Texte est la première à nous prodiguer, au seuil de 1907, les étrennes d'une voix qui nous souhaite une nouvelle et heureuse année. Debussy, Duparc, Delibes toujours regretté et trop vite descendu dans le mutisme de la tombe, sont les clients qu'elle défend à merveille. Mais, sans diminuer le mérite de l'artiste ainsi saluée, il convient de rappeler une réapparition et comme une résurrection dont s'est émue toute l'assistance. On ne voyait plus guère Lemoine. Le voici, non pas tel qu'il fut autrefois dans son pauvre corps moins dolent et torturé, mais vaillant autant que jamais et montrant à son tour, pour faire écho à l'éloquence héroïque de Bossuet, que « malgré les infirmités, une âme guerrière « est maîtresse du corps qu'elle anime ». Il se hisse aux degrés de l'estrade; il apparaît, il parle; et le silence est mieux épandu, mieux obéi, qu'aux jours où le très aimé quatuor est le mieux écouté. Ce n'est pas en ces moments de joie discrète, de reconnaissance attendrie, que nul aurait à murmurer *chut!* en dévisageant un voisin de bavardage intempérant. Transcrivons, écoutons au moins quelques passages, non pas de cette oraison funèbre, mais plutôt de ce dithyrambe. Cicéron plaidait *pro domo suâ;* et dès lors il fut, paraît-il, lui-même prend soin de nous le dire — très éloquent; — Lemoine plaide pour sa chère *Trompette,* sa fille, c'est mieux encore, et nous pouvons croire que Cicéron est dépassé : « ... Si je « suivais les principes de l'art oratoire, je vous dirais que je « ne m'attendais pas à la réception moralement triomphale « que vous m'avez faite ce soir, que je suis 13 ému — même « 14 ou 15 au moins — mais je ne les suivrai pas, parce que, « quoique l'on dise dans la Genèse que Dieu a fait l'homme « du limon de la terre, c'est-à-dire de boue, il y a exception « malheureusement pour moi qui ne puis me tenir *idem* — « je veux dire debout, et je suis même obligé de vous parler « assis...

« Poussé par les fidèles Tubicoles, par les artistes amis et « par l'admirable quatuor que vous retrouvez ici, j'ai repris « courage, et j'ai la volonté de refaire, selon notre désir, la « vieille *Trompette* dans ses traditions et dans son esprit d'il « y a quelques années. La volonté n'aurait pas suffi, parce « que l'état de ma santé rend impossible l'activité qui la « féconde; mais j'ai eu la chance de trouver le camarade « Saraz, docteur en traditions artistico-polytechnico-salpin- « gistes, et quoique ce titre convienne plutôt à des sociétés « régulièrement organisées qu'à la libre et amicale réunion « dite de *la Trompette,* je vous le présente comme notre « secrétaire général, c'est-à-dire qu'il me donne soif, puisque « je dis de lui : « altère ego... »

« Je termine mon chant de triomphe en disant : Vive *la* « *Trompette!* Vivent vous! Vive moi! et de tout cœur encore « merci! Miousic!! »

Ainsi, à l'avenir, sous la signature de Louis Saraz, la musique en effet sera, comme jamais, bien servie à *la Trompette.*

Ce nom de Saraz est une innovation. Il en est une autre qu'il ne faut pas oublier. Nous avons fidèlement suivi notre meneur très aimé, notre berger, en ses bercails variés et changeants, soit que nos visites allassent l'y chercher, soit que nos fidèles sollicitudes l'aient imaginé de-ci, de-là, en son foyer hospitalier. C'est ainsi qu'il nous a conduits de la rue Littré à l'avenue du Maine, de la place Péreire au boulevard de Vaugirard; mais voilà qu'il se dépayse et qu'il nous dépayse. Ce citadin, ce Parisien d'adoption, à son corps défendant mais aussi l'exigeant, devient un rural presque inamovible. Montereau a vu périr Jean sans Peur; et son épée rouillée, du reste plusieurs fois renouvelée, se balance encore à la voûte de l'église. Montereau a vu Napoléon gagner une bataille, et jeter ses derniers boulets à la face de l'invasion. Montereau accueille Lemoine; c'est beaucoup plus innocent, mais presque aussi tapageur, avec cette différence toute à notre avantage, que *la Trompette* chante

mieux que ne crie un prince assassiné, et sonne plus gaiement qu'un clairon de la Vieille Garde. Ainsi, aux portes de Montereau, face à la rivière d'Yonne, nymphe indolente, Lemoine trouve ses pénates de tout repos, autant du moins que peut se reposer cette pensée alerte et si bien frémissante. *Chalet Kerahu;* ce nom nous est familier, et d'aucuns d'entre nous ont voulu saluer, en ce gîte suprême, le sage qui nous est cher, mais qui est aussi le martyr. Ce nom de Kerahu ne laisse pas d'étonner. *Ker* c'est bien un mot breton et qui veut dire maison; les *Kers* ne se comptent pas en Bretagne. Mais pourquoi *ahu?* Cela n'est ni breton, ni français, ni grec, ni latin, ni javanais; ce n'est pas même de l'espéranto. Voici l'explication de l'énigme. Il faut être un peu mûr pour en être l'Œdipe clairvoyant.

En sa jeunesse, Lemoine ne craignait pas certaines fréquentations un peu compromettantes. Les camarades entre eux faisaient commerce d'amitié, de parties, de rencontres joyeuses; mais quelques-uns, nous l'avons dit, auraient volontiers donné à l'empire un sujet de fugue, ou plutôt de fuite. Cependant, à se retrouver, à se reconnaître, à s'appeler, on avait pris coutume de jeter au passage, ce cri : « *ahu! ahu!* » Cela ne voulait rien dire que « Je suis là. Bonjour! Cela va bien! Merci!! » Et les *ahus* couraient quelquefois, tout le long du boulevard Saint-Michel, dit Boul-Mich! par abréviation. A quelque table de café, on criait : « *ahu!* » Au fond d'une brasserie et derrière les bocs mousseux, on répétait *ahu!* A Bullier, de folâtre mémoire, lorsqu'un instant cessait le fracas des pistons furieux, que les vagues du quadrille s'apaisaient en l'océan des chapeaux titubants et des chignons follement balancés, *ahu! ahu!* cela courait encore, et se perdait sous les lilas de la folle closerie.

La police ombrageuse en était venue à croire que *ahu!* était un cri de ralliement, que peut-être un jour quelque émeute vengeresse éclaterait aux cris de *ahu! ahu!* C'était faire au *ahu!* beaucoup trop d'honneur. Aucun *ahu* ne fut jamais aussi redoutable que cela. Mais c'est ainsi au souvenir

de sa jeunesse, des mines menaçantes que les sergents de ville — on désignait alors de ce nom nos gardiens de la paix — affectaient lorsqu'un *ahu* importun leur était jeté au passage, c'est ainsi que Lemoine a voulu, dans son hospitalier Kerahu, retrouver sa Bretagne inoubliée et son cher quartier latin, celui qui badinait, conspirait, mais surtout riait et chantait, il y a cinquante ans de cela.

Trémisot est un nouveau venu parmi les compositeurs agréés. Mme Rèja-Bauer le fait connaître des Tubicoles, chantant de sa voix : *Soir de printemps,* alors que chante aussi et non moins plaisamment, sur son violoncelle, notre ami Salmon.

C'est encore à la soirée suivante, Salmon qui recueille la plus jolie gerbe d'applaudissements, dans une sonate de Valentini.

Cela devient contagieux; Lemoine n'enseigne pas que la bonne musique, il fait des élèves dans un art moins haut perché; et voilà que Saraz fait, lui aussi, des calembours. Quelques assistants s'étant plaints des courants d'air et... « du « calfeutrage défectueux au vitrage supérieur, l'administra- « tion de la Société d'Horticulture, nous dit Saraz, prendra « incessamment des mesures — rassurez-vous, ce ne sera « pas au quatuor — pour assurer la fermeture hermétique. « — Espérons que bientôt, sa température sera uniforme, « et que le bien-être sera général — pas de division. »

Schubert est cependant pour tenir chaud, du moins au cœur, alors surtout que Mme Maurice Gallet dit quelques pièces du *Voyage d'hiver,* un voyage de saison; mais avec Schubert le voyage est toujours ensoleillé et charmant.

« Il faut que *la Trompette* reste le dernier salon où l'on « ne cause pas... pendant l'exécution des morceaux. » C'est une déclaration de Saraz, faisant écho à des lamentations lointaines. Saraz est bien le double de Lemoine.

Il fut, dans les chansons badines de Béranger, une Mme Grégoire d'humeur facile et de folâtre souvenir. *La Trompette* est en droit de l'ignorer, rien ne ressemblant

moins à de la musique que les chansons de Béranger. Mais voici que vient à nous Mlle Emma Grégoire; et celle-ci amène avec elle Carissimi, Giordani, maîtres lointains, présents seulement dans leurs œuvres, leur mémoire, et René Chansarel, présent dans sa personne et dans quelques très heureuses mélodies. Mlle Grégoire est remerciée, plus discrètement que ne fut Mme Grégoire.

L'ami Carême est de retour. Pianiste éminent, Maurice Dumesnil, chanteuses expertes Mlles Rose Heilbronner et Hélène Sirbain, déjà nommées, lui font cortège. Dans ce jour badin, M. Louis Aubert n'a pas craint de venir et de faire roucouler, au voisinage redoutable d'une mélodie de Schubert, deux mélodies de son invention. Puis, la Garonne l'ayant voulu lanturlu, c'est une fois encore en patois que nous sont chantées des chansons de Gascogne. Au reste, comme nous en prévient obligeamment Saraz, « si le cos-« tume et la *tête* de rechange, ou le faux nez ne sont pas « obligatoires, il n'en est pas de même de la gaieté. »

« Nous sommes ici pour nous amuser, s'écrie un pacha de « comédie, paroles de Scribe; et le premier qui ne s'amuse pas, « je lui fais couper la tête, la vraie. » Et dès lors, se déchaîne une folle gaieté au palais du pacha. L'Orient tout entier s'esclafe de rire. A *la Trompette,* on ne risque de perdre la tête que d'admiration et de joie facile. Nul besoin qu'un cimeterre menaçant et vengeur se suspende au-dessus de nous.

Alp. Duvernoy vient de mourir. Les gaietés humaines ne sont guère que d'un jour; et le lendemain trop souvent à bientôt fait de les éteindre. *La Trompette,* saluant le disparu qui lui fut un bon serviteur, suspend, à ses lèvres de bronze, comme un petit rameau de cyprès; puis elle reprend sa tâche. Elle se doit de ne jamais la déserter. Cette fois, au harpiste M. Jules Franck, au flûtiste M. Hennebains, à la chanteuse exquise Mme Mellot-Joubert, Brémont est venu se joindre, Brémont qui réalise, mieux que personne, ce rêve de folle difficulté, d'associer la parole parlée à l'instrument chan-

tant. Brémont a dans l'esprit, dans l'oreille, sur la lèvre, des subtilités merveilleusement adroites. Qu'il détaille une strophe, elle-même d'une harmonie parfaite, à travers les soupirs alanguis du violoncelle, ou le murmure du piano gazouillant, qu'il se joue aux adaptations musicales où Thomé excelle, à moins que ce ne soit Bellenot, il est tout à la fois poète et musicien; il déclame et il chante. Toutes choses s'associent, s'harmonisent, de par son adoption habile. Il est un et il est multiple; il est le presque inimitable Brémont.

Entre Londres qu'il déserte et Berlin qui le réclame, le pianiste viennois Gottfried Galston a voulu s'attarder quelques jours à Paris; mais, musicalement parlant, Paris c'est beaucoup *la Trompette;* et le virtuose fameux n'en a jamais douté. C'est de Chopin exclusivement qu'il se fait le porte-paroles; et le héraut est digne de la gloire qu'il annonce et proclame.

Ce même soir, Saint-Saëns chante aux lèvres de Mme Dettelbach, l'amenant au *Clair de lune* et lui faisant dire : « *Aimons-nous!* » ce qui nous les fait, mieux que jamais, aimer tous les deux.

La semaine suivante, au clavier se succèdent Théodor Szanto qui nous arrive de Hongrie, c'est un compatriote de Liszt, mais c'est du Szanto qu'il joue avec une verve singulière, et Fauré, acceptant la tâche de faire, dans son délicat et fin quintette en *ré mineur,* la partie de piano.

Il fut une Odette qui charmait un roi d'assez pauvre cervelle; nous avons, nous autres, les Tubicoles, meilleure tête que Charles VI; mais nous aussi, nous avons notre Odette royale, et qui se nomme, prédestination certaine, Odette Le Roy. Nous ne saurions dire si Charles VI se serait agréablement endormi au Ständchen de Richard Srauss, mais il se serait certainement réveillé pour sourire, doucement apaisé, aux *Cigales* dont Messager naguère voulait environner cette jolie fleur du Japon, *Mme Chrysanthème.*

Nous avons ce soir-là deux pianos qui semblent des frères

vraiment fraternels, deux pianistes qui se disent toutes deux Lamy, et qui sont des sœurs intimement amies. Tout cela se concilie en Saint-Saëns et dans ses *Variations sur un thème de Beethoven.*

Plusieurs fois, Saint-Saëns s'est risqué à collaborer avec Beethoven; et l'audace lui est heureuse. C'est ainsi que du chœur si bien tourbillonnant des *Derviches tourneurs,* il a fait une pièce de piano que Mme Alem-Chèné emporte dans une furie troublante et contagieuse. C'est merveille de voir comment ce Beethoven qui n'a jamais connu de l'Orient que des marchands de tapis ou de pastilles du sérail, en a deviné cependant l'esprit, les rêves, la couleur.

Lemoine est curieux et accueillant à toutes choses qui sont de près ou de loin de sa chère musique. De même que Térence — Lemoine écrit comme s'il s'adressait à une vieille baderne *T'es rance* — a dit : « Je suis homme et rien de ce qui touche l'homme ne saurait m'être indifférent. » Lemoine s'écrie : « Tout ce qui est de la musique m'appartient. » C'est ainsi qu'il signale et recommande, dans une épître aux Tubicoles, l'*Essai sur la gamme,* essai, déclare-t-il, où son ami Gandillot a mieux fait qu'essayer d'aborder le problème, l'ayant pleinement résolu.

Mme Maurice Gallet, *fidelis tubicola inter fideles,* donc une femme parée de toutes les vertus, affirme aussi son talent d'écrivain et d'historien dans un livre : *Schubert et le lied.* Il ne lui suffit pas d'avoir épousé Schubert des lèvres, elle s'abandonne à lui de tout son cœur. Lemoine s'empresse à louer le travail. J'ajouterai, moi qui écris ces lignes, qu'après Mme Gallet, et profitant sans doute de ses labeurs, le vaillant Bourgault-Ducoudray entrait à son tour dans ce cercle enchanté qui est du génie et des captivantes inspirations de Schubert. Son petit volume est tout vibrant de joie; il dit Schubert, mais aussi il dit le vibrant moissonneur de gloires, de beautés, de grandeurs, que fut toujours Bourgault-Ducoudray. Au reste, cette soirée du 19 avril est beaucoup de Schubert, que M. Batalla mette à son service le piano, où que

Mlle Rose Heilbronner l'emporte au souffle d'une jolie voix.

Pour la soirée dernière, M. Sergi Kussewitsky est venu apportant sa contrebasse, à moins que ce ne soit la contrebasse qui ait apporté M. Kussewitsky, cela étant plus volumineux que ceci; et l'on s'étonne, aux compositions de Glière, de Kussewitsky, de Loska, de Bottesini, que le monstre sonore se fasse si aisément humoriste, *humoreske,* qu'il balance un berceau enfantin et que même il danse la tarentelle.

1908, Beethoven, Haendel, Haydn, les plus grands, ouvrent la fête; et Mme Debogis-Bohy, chantant un air d'*Héraclès,* semble, à travers Haendel, évoquer les dieux de la force et de l'immortalité. Le présage est magnifique.

Le piano est d'un ménage légitime et de félicité conjugale, lorsque s'y rencontrent M. et Mme Georges de Lausnay.

Notre Salpingoktistocrator — un nom qui encombre la bouche, non moins que le nom de Lemoine remplit nos cœurs — s'est envolé au pays du soleil, comme les hirondelles, oiseaux plutôt volants que chantants, donc indignes de *la Trompette.* Mais de là-bas Lemoine nous écrit et nous souhaite *la bone anée.* Bien que les mots soient écourtés, nous lui renvoyons tous une bonne année que nous souhaitons suivie de beaucoup d'autres.

On est volontiers fidèle à *la Trompette;* et Mlle Marcella Pregi en prodigue l'exemple très heureux. L'attrait en est grand sans doute, car le dénombrement de l'assistance en cette soirée monte au chiffre de huit cent cinquante présents. Les fauteuils disparaissent sous le flot humain, la tribune est comble; et quelques Tubicoles en sont réduits à faire espalier le long des murs, ce qui, du reste, est acceptable, même décoratif, dans une salle dite de l'Horticulture. Ces Messieurs peuvent donc s'illusionner complaisamment jusqu'à se croire des pruniers ou des pêchers, porteurs de fruits veloutés et savoureux. Puisse les consoler ce rapprochement délectable et glorieux!

Lazzari est un compositeur à peu près débutant, du moins

à *la Trompette.* Il confond, en un duo dit *Printemps d'amour,* Mlle Germaine Chevalet et M. Charles Sautelet, deux noms qui riment splendidement, deux voix qui s'appellent et se fondent très agréablement.

Rien de plus délicat, quelquefois de plus ingrat, que le métier, qui cependant est une science, d'accompagnateur. L'exécutant, surtout l'exécutante, volontiers traite de haut son accompagnateur. Parfois, le pauvre homme répare les bévues, plaque un accord sauveur et qui étouffe une fausse note. Après quoi, chanteur ou chanteuse trop souvent le bouscule, ou le récompense d'un regard furieux. Au reste, il n'est de succès et d'applaudissements que pour chanteuse ou chanteur ; et leur souffre-douleur n'a qu'à disparaître derrière le piano, à emporter ses cahiers de musique, pendant que les saluts souriants, les baisers envoyés au public délirant, récompensent les acclamations et les rappels.

Ceci est dit pour tous les concerts du monde, à la seule exception des concerts de *la Trompette;* on sait bien qu'à *la Trompette,* jamais une fausse note ne prend son vol; Lemoine en mourrait.

Bref, l'accompagnateur, impeccable et aimé, est chez nous Eugène Wagner, prénom modeste, nom fameux, redoutable même, honorablement porté.

Schubert est grand favori à *la Trompette,* alors surtout que Mlle Gabrielle Noiriel se fait son interprète. Schubert, au compte des années révolues, nous apparaît le cadet de Dalayrac; et Dalayrac s'enveloppe hélas! sinon d'années plus nombreuses, du moins d'ombres plus épaisses et d'abandons plus désolants. Ce fut cependant un aimable compositeur. Pour la première fois, il me semble, le voici sur notre programme, oh! bien discrètement, il n'abuse pas de notre complaisance, ce gentil, mais dolent revenant. *Nina ou la folle par amour* arrachait des perles humides aux beaux yeux de nos grand'mères; nous autres, moins sensibles, nous sommes tentés de sourire un peu et de la folie de Nina et de ses amours.

Quand le bien-aimé reviendra...

dit-elle, et Mme Jane Bathori avec elle; eh bien, il est revenu, du moins dans sa romance. Quelle merveille que l'on fût naïf à ce point là au sortir des férocités de la Révolution et des folies, non pas d'amour, mais de haine! Quelle prodige que les grands sabreurs de Napoléon se soient attendris à ces choses douceâtres et du reste plaisantes! Égréner les couplets de *Nina* entre deux volées de mitraille, quel étrange retour! Du moins, était-ce reposant.

Dalayrac nous fait songer à Napoléon. Cet homme terrible donnait pour pendant au département du Tibre, chef-lieu Rome, le département des Bouches de l'Escaut chef-lieu Anvers. Poussant plus loin, il amenait à son empire la Hollande. Nous aussi, gens de *la Trompette*, nous amenons à notre gloire la Hollande, du moins Amsterdam et son Conservatoire. C'est tout pacifique cependant; et le maître Julius Rontgen vient à nous sans regret, en toute complaisance. Il se révèle virtuose, car il s'interprète lui-même en une sonate pour piano et violoncelle où l'assiste le bon violoncelliste, Pablo Casals.

Lemoine nous est revenu. Pour un soir, du moins, nous lui sommes la Côte d'azur et le joyeux soleil. Le voilà, gai comme un pinson. Il gambade à sa manière, au moins de l'esprit et des lèvres, sinon des jambes indociles. Le répertoire de *la Trompette* s'enrichit du *Huron,* une scie désopilante qui naguère faisait les délices de l'École Polytechnique. *Le huron,* dit aussi *le pompier,* voilà qui n'est pas tout à fait du Beethoven; et cela pourrait figurer au programme de la Mi-Carême. Cette Mi-Carême de 1908 retient notre prieur très aimé, cet homme qui s'est fait un ami de tout, même du Carême. On sait qu'il n'est pas un fervent du jeûne et de l'abstinence. Comme le joyeux Robert de *Robert le diable* lui aussi chanterait : « Au seul plaisir! Au seul plaisir fidèle, » sous la condition toutefois d'entendre ce joli mot de plaisir, un peu hautement, et de le transporter aux régions exquises de l'esprit bien sonnant et de la musique bien chantante.

Il est donc parmi nous, écoutant, voyant tout de ses pauvres yeux lassés, de ses oreilles curieuses, ou plutôt animant, dévorant tout de sa pensée et de sa tendresse pénétrante et fidèle. Il entendra Paul Fournier — cela est sérieux — confiant à M. Raymond de Longchamps, quelques mélodies caressantes; il se réjouira au choral où Marty associe la trompette et le piano, M. Salomon et M. Alex. Petit. Il va s'esclafer comme un enfant — et les enfants ont toute liberté, en effet, de venir à la Mi-Carême, à la condition unique qu'ils marchent tout seuls, et notre cher Lemoine hélas! ne remplit pas cette condition; dès lors, il pourrait se refuser la porte à lui-même; il va, disons-nous, s'esclafer à *la prière du grand dragon* où *le chant du mandarin* se gourme avec *l'incantation du feu*, *la Marseillaise* avec *le beau Danube bleu.* Il va rire à faire sauter ses bretelles à *la symphonie-déformation* de *Philopipobithoninssohn,* compositeur trop négligé, un nom un peu difficile à inscrire sur une carte de visite. On retrouve là dedans, en cherchant bien, le nom de Beethoven prononcé à l'anglaise. Au reste, s'il faut en croire Lemoine bien informé, *la Trompette* fut d'abord — c'est presque de la préhistoire — la société Philopipobithoninique. Félicitons-nous que le nom primitif n'ait point prévalu. Tubicoles, mes amis, comment donc nous appellerions-nous?

Mlle Rose Féart fait les délices de l'Opéra; elle fera les nôtres. *La bonne chanson,* de Verlaine et Fauré, en neuf couplets tous différents, tous exquis, Fauré lui-même caressant le piano, quel régal délicat, mieux que de roi! On a vu des rois épouser des bergères, même des institutrices, et n'aimer que la musique de corps de garde, cette fois pour nous le régal est des muses et des dieux buveurs de nectar, nourris d'ambroisie.

Lorsque Beethoven envoyait et dédiait à son ami Kreutzer une sonate pour piano et violon, il ne pouvait lui députer Mme Marguerite Long ni notre cher Hayot. C'était dommage sans doute, le cadeau se serait enrichi encore; et Kreutzer

se serait extasié au génie du roi bienfaisant, non moins qu'au talent de ses ambassadeurs.

Pour la soirée suivante, Lemoine nous promet Mme Félia Litvinne. Il tient sa promesse; et voilà que vient à nous, amenant avec elle Beethoven, Wagner, Fauré, une cantatrice comparable à celles-là seulement qui rayonnent dans le passé aux plus hautes sphères de la gloire. Artiste, elle a tout pour elle, le style, la force, le charme, la science, l'aisance suprême. Qu'elle soit la Valentine frémissante de passion des *Huguenots,* la royale et désespérée Sélika de *l'Africaine,* qu'elle soit la farouche Nunziata de *l'Ancêtre,* qu'elle soit Meyerbeer, Saint-Saëns, ou bien Wagner, Mozart, il n'est rien qui lui soit étranger. Elle peut être le drame et la comédie. Ajoutons que femme, elle est la bonté même. Elle n'a pas d'étroite vanité ni de jalousie misérable, peut-être parce qu'elle est trop haut montée. Il est des grandeurs qui ne voient plus les petitesses.

Litvinne chantera donc pour nous en italien, en allemand, en français. Elle pourrait chanter en russe. Que de langages sur ces lèvres où nous restons si volontiers suspendus! *La Trompette* n'a rien à envier au monde; elle applaudit Litvinne.

La soirée dernière de l'année réunit Mme Raunay interprétant, par lui accompagnée, le d'Indy de *Ferval,* MM. Hayot et Jacques Thibaud aux prises, en l'alliance du quatuor et de la contrebasse de M. Soyer, avec un grand concerto de Bach. Et voilà, sans parler de Mozart et de Beethoven, ce que l'on peut dire le salut des adieux. De tels adieux sont pour nous faire dire : au revoir!

Hélas! il est quelqu'un que nous ne reverrons plus. 1909, Saraz est mort, perte infiniment regrettable et qui nous émeut tous. Bien que son consulat, constamment renouvelé, ne remontât qu'à peu d'années en arrière, nous avions pris l'habitude charmante de voir ce galant homme au seuil de notre salon. Il en faisait à merveille les honneurs. Il en maintenait les traditions. Il était la pensée et l'écho de

Lemoine, dictateur intangible. Saraz était aussi lui-même; et les mains qu'il prenait, lui devenaient bien vite des mains d'amis. Toutefois, Saraz étant seul en ce monde, sans compagne pour le compléter, et notre manie lointaine, du reste très agréable, étant de saluer aussi, à notre arrivée, un visage et un sourire féminins, — peut-on imaginer un salon sans femme? — Saraz avait toujours auprès de lui pour nous recevoir, comme l'épouse suppléante, la compagne d'une heure passagère. C'est ainsi qu'il nous était coutumier et très plaisant de voir à ses côtés Mme Hayot, toute bonne grâce et jamais en peine de quelques nouvelles amabilités. Saraz était Lemoine, absent mais retrouvé; Mme Hayot était, de par une délégation légitime, le quatuor lui-même, lui aussi empressé, semblait-il, à nous accueillir; le nom d'Hayot ouvre en effet et mène le cortège de nos quatre virtuoses toujours fidèles.

Hélas! Elle aussi...!

En ce livre qui voudrait être tout de joie, que de tristesses inoubliées!

Il appartenait à Lemoine de nous signifier la mort de Saraz. C'est au roi à dire la mort d'un prince de sa maison. En ces épreuves qui se renouvellent, quel sang-froid et quelle fermeté! Après la retraite d'Alary, après la disparition soudaine de Saraz, naguère si bien vivant et que nos souvenirs de la veille nous montrent encore le bâton à la main, conduisant le fol orchestre de la Mi-Carême, Lemoine n'a pas un instant de défaillance et d'incertitude. Ce valétudinaire se redresse, au moins dans son âme; ce malade, ce martyr, saura tendre, comme jamais, les ressorts de tout son être. Il garde sa fille en effet, s'il perd un ami, un camarade, un compagnon de jeunesse; et comme l'un des plus glorieux entre les Césars Romains, s'écrie au moment de mourir : « *Laboremus.* Travaillons! » Lemoine s'écrie : « *Tuba semper splendidior!* » C'est le mot superbe qui domine et éclaire son message attristé. Saraz est mort, vive *la Trompette!*

Et, en effet, nous ne la verrons pas décliner.

Elle avait Saraz, elle aura Hàyot et Salmon. Tous deux aussitôt assument la tâche un instant abandonnée de la collaboration effective et de l'administration journalière. On ne saurait même dire qu'il y ait un interrègne. Nos plaisirs sont devenus une loi; et les fatalités méchantes ne sauraient les interrompre. Ceci ne prévaudra pas sur cela.

Le 8 janvier 1909, *la Trompette* se réveille, non au chant du coq traditionnel, mais un peu trop connu; elle s'éveille à la voix de Mme de Nys Kutscherra, tour à tour évoquant la pensée de Brahms, de Wagner, de Diémer, de Schumann, de Liszt, de Schubert, enfin de Saint-Saëns, celui-ci dans un air d'*Ascanio*, fin, subtil, bien ouvragé, comme une aiguière échappée aux mains féeriques d'un Benvenuto Cellini, ces mains aussi habiles à donner un beau coup de poignard qu'à ciseler l'or et sertir les joyaux.

Le quatuor est désormais de MM. Hayot, André, Denayer, Salmon.

Mme Jeanne Raunay, aussi plaisante à voir que délicieuse à écouter, soupire avec Schumann et se lamente avec Duparc. Que de joie en ces belles douleurs!

D'une semaine sur l'autre, nous passons de Mme Raunay à Mme Auguez de Montaland, qui nous dit *La feuille du peuplier*, une des choses les plus gentiment frémissantes qui se soient échappées de la plume de notre grand ami Saint-Saëns. Cette feuille-là ne sera pas de longtemps une feuille morte. La variété n'est pas moins grande parmi les virtuoses du piano; nous passons de Diémer à Socias.

Nous autres, profanes Tubicoles, volontiers ignorants — quelques-uns du moins — d'Euclide et d'Archimède, nous pourrions oublier que notre prieur musicolâtre est aussi un idolâtre des sciences mathématiques; mais l'Académie des sciences — saluons très bas! — se plaît à le dire et le proclame.

C'est ainsi qu'elle vient d'attribuer à Lemoine une de ses plus hautes distinctions, le prix Francœur, honneur suprême, générosité bien sonnante; et Lemoine, ainsi récompensé pour

l'ensemble de ses travaux mathématiques, s'empresse à nous en faire part. C'est pour nous réjouir et nous enorgueillir en effet. Nous avons bien notre petit reflet en ce joli rayonnement de gloire. De même notre plaisir est grand, lorsque la croix est enfin épinglée à la boutonnière de notre ami. On nous dit officiellement que cette croix, elle aussi, récompense le savant, rien de plus. Soit! Mais ne croyons pas, Tubicoles mes frères, que près de cinquante ans *la Trompette* ait si bien sonné, sans être entendue des gouvernants, que ses magnifiques services — exceptionnels, certes ceux-là! — aient jamais pu être comme non avenus là-haut, ou plutôt là-bas, dans les ministères et les secrétariats d'état. Ce serait à penser que ces gens-là sont sourds de naissance et d'esprit.

Enfin, on ne saurait porter deux croix de la même légion, si large que soit la poitrine. Lemoine est décoré, c'est l'essentiel. Félicitons-le, mais surtout félicitons la légion qui le comptera dans ses rangs. Si le mathématicien seul est arrivé à ce beau total, une étoile aux rayons d'émail, que notre abbaye, toute d'oreilles attentives et curieuses, se souvienne, elle aussi, du beau labeur accompli! Idéalement — cela suffit — prenons une goutte de sang bien au fond de notre cœur, jetons-la sur le cœur paternel de notre éducateur suprême, il sera ainsi décoré comme une seconde fois, et non pas avec moins de gloire.

L'enfant prodigue, mais toujours aimé, que nous est Pugno, a couru le monde. Une fois encore, il nous revient. Le piano en frémit de joie; et Scarlatti, Bach, Rameau, Couperin, Haendel, sont en fête. Jamais ils ne furent aussi vivants de leur vivant.

Tagliaferro, voilà un nom terrible et comme d'un cyclope compagnon de Vulcain. Il vient à nous porté par Mlle Magdalena, ce qui ressemble à Madeleine. Elle ne brutalise ni le fer, ni le piano, bien au contraire; ses mains sont alertes et caressantes, et les nôtres sont plus brutales en leurs applaudissements.

Le poète Dorat faisait profession d'amabilité, aussi de

quelque polissonnerie, en un temps où florissaient les suprêmes et si jolis sourires de la vieille France royale et si bien française. On achète encore un gros prix son volume des *Baisers*, lorsque les vers un peu défaillants s'encadrent d'estampes savoureuses. Dorat, comme on disait déjà autour de lui, se sauve de planche en planche. Voilà que du naufrage suprême des ans et de l'oubli, de nouveau il est sauvé; et son sauveur a nom Émile Trépard. Le voici au piano, détaillant *Les baisers comptés* et dont l'amour embrouille le compte; et ces baisers sont charmants, empruntant les lèvres chantantes de Mlle Suzanne Richebourg. Décidément, Dorat fut, et est encore, un heureux de ce monde et de l'autre monde.

Mme Villot se dit Cléopâtre, rien que cela, dans le *Jules César* de Haendel. C'est une ambition très haute qu'elle justifie; et Chausson, dans sa gloire un peu dolente de floraison posthume, doit, du moins à Mme Villot, de voir aussi gentiment fleurir *Le temps des lilas*.

Nous avons notre violoncelliste de supplément dans la personne de M. Bedetti; et cela nous permet de connaître, ou de reconnaître très agréablement, le quintette à deux violoncelles de Schubert, le même soir où R. Strauss nous donne une *Sérénade,* de par la complaisance précieuse de Mme Mellot-Joubert.

Lemoine est polyglotte, je le veux croire. A notre intention et sur une feuille rose — à *la Trompette,* volontiers nous voyons tout en rose — il traduit de l'allemand, c'est un jeu pour lui, de l'italien, c'est facile, il n'y a qu'à lire avec son cœur, on comprend la moitié de l'italien; il traduit du norvégien, voilà qui est bien extraordinaire; du basque. Ah! cette fois, c'est trop fort. Lemoine se raille de nous. Aurait-il donc pu servir d'interprète sur les chantiers de la tour de Babel? Nous serions tentés de lui demander des explications, car il est là de sa personne. Mais il nous tend la main d'une telle cordialité, si tristement il nous annonce son départ, car nous ne devons plus le revoir de long-

temps, que nous n'osons plus le contrister. Il sait donc le basque et le norvégien, sans doute qu'il a voulu l'apprendre, pour nous mieux faire connaître Grieg, Norvégien de naissance, et paraît-il, à l'occasion un fidèle aussi du pays de Ramuntcho. Que ne ferait pas pour nous, notre cher Lemoine? Souhaitons-lui de bon cœur un bon voyage et en bon français!

C'est Mlle Marcella Pregi qui nous fait un joli bouquet de ces choses venues jusqu'à elle de tous les coins de l'horizon.

Ohé! Ohé! L'ami-Carême a secoué sa marotte. Nous avons, nous aussi, du moins une heure par an, notre Triboulet. On nous traite en rois. Deux pianistes accourent, de sexe et de talent différents. Mlle Delavrancea, c'est sérieux, et Chopin, Liszt trouvent en elle à qui dignement parler; et un autre, beaucoup moins sérieux, mais d'opportunité carnavalesque, le maestro Esclow de Tapacoté. Celui-ci, dans ses *Valses vagnériennes,* nous emmène à Bayreuth, en passant par la Courtille.

Mais avant de verser dans ces folies, nous sommes allés en Espagne; ou plutôt l'Espagne est venue à nous. Il n'y a plus de Pyrénées. Le trio *Iberia,*

Enfants de l'Ibérie...!

comme l'on chante dans *Le tribut de Samora,* est là, en la trinité de MM. Devalque, Artea, Barrias. Ils sont armés de bandarria, de laud, de guitarra; guitarra ou guitare c'est à peu près la même chose; et ceci n'est pas pour nous dépayser. Mais laud, ou bandarria, nous sont moins familiers.

Quelle verve endiablée en cette musique! Cela nous arrive en droite ligne de Grenade, nous est-il assuré; et les cordes sont encore ensoleillées comme du soleil qui calcine l'Alhambra. Cela éclate, court, rit, se trémousse, à nous faire sauter de notre fauteuil. Que Lemoine n'est-il là; il retrouverait ses jambes! On nous dit que la chance a été grande pour

nous, de cueillir au passage le trio Iberia. Il est attendu à Londres. Il en dissipera les brouillards, ou c'est à désespérer du soleil et de la musique.

Lemoine cause volontiers avec nous, même de loin; bien que ses observations, dit-il, nous arrivent quelquefois, *ut capilli super jus*. Nous ne traduirons pas,

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Au reste, ce qu'il nous annonce cette fois est d'importance particulière. Lemoine a cueilli au passage cette étoile filante, l'illustre virtuose Galston, et le voici au piano. Chopin, Liszt, Bach vont jaillir sous ses doigts; Galston les possède à merveille.

Salvator Rosa fut peintre; et ses batailles épiques, ses rochers tragiques, nous font rêver de l'Italie sanglante et hantée de brigands. Il fut aussi musicien et chantait gentiment la chansonnette; c'est ce que nous affirme Mme Marceline Herman, et nous n'aurons garde d'y contredire.

Le mois d'avril s'ouvre avec M. de Saint-Quentin, faisant dire à Mlle Fregys, interprète bien choisie entre toutes, *L'inconsolée* et *L'adoration*.

On sait que l'opéra naissant, ou renaissant — car la Grèce antique fut sa marraine, sinon sa mère — devait se reporter de lui-même, à la légende la plus charmante et la plus musicale que l'antiquité païenne ait léguée au monde. Il semble qu'Orphée ne puisse jamais finir de pleurer Eurydice; et ceux-là qui ont des pleurs dans les yeux et dans le cœur, voudront toujours la pleurer avec lui. Aussi le premier en date de tous les opéras est-il un Orphée. L'*Orfeo* de Monteverde se lamente encore non sans grandeur, M. Bourgeois rompant un silence de trois siècles et plus.

Georges Marty n'est plus; du moins, sa pensée a-t-elle comme des résonnances d'outre-tombe; et Mme Marty, assistée de Mlles Claire Perret et Marie Guérin, nous font passer, au vol d'une mélodie facile et dans un trio étroitement fraternel, de *L'été* rayonnant à *L'automne* alangui.

C'est dans le joli mois de Mai que nous finissons notre année. Au contraire des hirondelles, nous accourons quand viennent les frimas, et la canicule nous disperse aux quatre vents de l'espace. Mai, c'est le printemps épanoui, c'est aussi Mme Ackté. Comme une Christine qui ne fut pas reine de Suède, mais reine de nos cœurs juvéniles et charmés, car elle fut Ophélie, et tous dès lors nous rêvions d'être son Hamlet, comme Christine Nilsson, Mme Ackté nous vient des pays Scandinaves, de là-bas, de bien loin, des fiords glacés; et pourtant c'est de la lumière, c'est de la joie, qu'elle nous apporte, lumière très douce, joie délicate et fine, qui s'enguirlande alentour de Schumann, de Saint-Saëns et de Vidal.

Mlle Gerda Magnus, assise au piano, passe de Saint-Saëns à Mozart. A *la Trompette,* on est toujours en bonne compagnie.

L'an prochain, nous aurons cinquante ans! Cinquante ans! Lemoine exulte de joie. Cinquante ans de *Trompette,* quelle fanfare! Cinquante ans pour une fille, c'est beaucoup. Un père terrestre se pourrait lamenter sur tant de lustres accumulés. Mais le père, qui si longuement s'est révélé et qui se proclame dans Lemoine, ne songe pas à marier sa fille, du moins à quelque fiancé prochain et de vulgaire humanité. Il se prolonge en elle; ils se suffisent tous les deux. Bien que la dot soit magnifique, étant de cette richesse toujours grandissante, la gloire, *la Trompette* n'épousera jamais personne. Elle est solide comme un temple et vagabonde comme un murmure qui passe. Elle est, elle sera toute à chacun de nous. Se prodiguer, s'émietter ainsi est un privilège presque divin. Notre épithalame ne sera donc pas que de noces passagères. C'est un hymne retentissant qu'il nous faut. C'est en chantant, en se célébrant elle-même, que seulement *la Trompette* saura peut-être dignement se chanter et saluer son entrée dans un demi-siècle nouveau.

Hélas! combien il en reste peu des serviteurs de l'heure première! Combien la belle conquérante en a laissé en chemin,

de ses suivants, de ses volontaires, de ses fidèles! Mais c'est la fatale destinée des bons combattants de s'avancer à travers les morts; c'est la rançon de la victoire de laisser derrière elle comme une funèbre avenue où ne cheminent plus que des ombres dolentes.

Ces retours, ces regrets sont importuns. Celui-là qui pourrait s'attrister et s'assombrir, cet homme, que l'âge éprouve si durement, ne veut respirer que le triomphe et la joie. Il est fier de son œuvre, il est fier de lui-même. Il est venu.

C'est le 17 décembre 1909. Nous avons anticipé de quelques heures sur la date coutumière de notre rentrée au bercail très aimé. Il semble que l'impatience des cœurs ait précipité la marche trop lente des jours.

La musique peut suffire à tout; et l'on n'imagine guère de voix humaine qui soit mieux retentissante. Et pourtant à ce concert, d'aucuns ont rêvé d'ajouter encore un murmure reconnaissant.

La Trompette est en droit d'émouvoir la lyre, et un rimeur ami se trouve qui va cadencer ces hommages et rythmer ces adorations.

Silvain, bon serviteur de Melpomène, un lointain camarade du Prytanée, Silvain est venu, lui aussi; et ces rimes vont emprunter son verbe coutumier de mettre à l'essor Racine, Corneille, Victor Hugo.

Ainsi quelques vers sont dits qui ont, du moins, le mérite de rassembler la pensée de tous et d'envoyer en plein cœur au héros de l'heure présente, l'acclamation suprême de cinquante années révolues.

Lemoine a pris place sur l'estrade; à peine peut-il se soulever. Il trône, il nous domine cependant. Son règne commence si loin dans le passé, nous l'entrevoyons si loin fuyant dans l'avenir, que ces instants rapides s'éclairent d'une triomphale apothéose.

Lemoine veut parler; et sa parole se voile, émue, incertaine. Mais si les mots n'arrivent pas tous jusqu'aux derniers des assistants en cette énorme et frémissante assemblée, ils

sont compris, ils sont devinés; et dès lors, autant qu'il se peut faire sur la terre des humains, Lemoine est bien ce que le prophète surgi à l'Orient, ce qu'Allah lui-même parlant le même langage, appellent le maître de l'heure.

Tous doivent être nommés qui sont là de leur présence, de leur collaboration précieuse et touchante.

Nous avons déjà nommé Silvain. Le quatuor est toujours de MM. Hayot, André, Denayer, Salmon. Au piano, s'est assis Diémer. Une trompette réelle va sonner tout à l'heure; M. Bernard en tiendra la promesse. Roger disparaît à demi derrière sa contrebasse; ils ne font qu'un.

La voix chantante sera de Mlle Pregi; et les choses dites par elle devant être, dans ce jour de fête, chantantes, mélodieuses, caressantes, exquises comme jamais, c'est Fauré égrenant une *Barcarolle,* c'est Gounod évoquant *Venise,* c'est Saint-Saëns et son *Ascanio* soupirant au souvenir de Florence, c'est Schubert et l'Allemagne, ce sont les cités les plus belles, les plus doux rivages, qui vont s'associer, accourir. Il semblera que la terre entière se réjouit à fêter *la Trompette.*

S'il est pourtant une œuvre triomphale qui, même dans le voisinage du colossal Beethoven, était, en ce soir du cinquantenaire, attendue et voulue, c'était bien le fameux septuor que Saint-Saëns, en un temps lointain, donnait pour prélude magistral à *la Trompette.* Un septuor, sept instruments, le nombre sept fut toujours fatidique et de mystérieuse attirance. Les sept planètes, les sept péchés capitaux, les sept merveilles du monde! Il appartenait à Saint-Saëns d'en créer une huitième de plus.

Une merveille aussi est de poursuivre dignement de si magnifiques débuts. Cela est fait cependant. Pugno, qui semble avoir une âme dans ses mains et du velours au bout des doigts, enlève un *concerto Italien* de Bach; et Bach a dû grandir encore, en passant par cette interprétation. Bach ne pouvait que rêver du piano en effleurant son fragile clavecin.

Trois violoncelles d'extra sont venus s'annexer à notre fidèle Salmon, MM. Alexamian, Pablo Casals, Mme Casals

Suggia; et dès lors, *la Suite* de Moor pour quatre violoncelles peut nous être magistralement rendue.

Le violoncelle, étant de toutes les machines sonores que l'homme a inventées pour sa délectation, celle qui le mieux imite l'inimitable voix humaine, nous n'avons pas remarqué l'absence de chanteur ou de chanteuse en cette soirée dernière qui devait clore l'an 1909 et ramener *la Trompette* à l'austérité intransigeante de ses premiers jours.

Au reste, le vendredi 7 janvier 1910, Mme Jeanne Raunay nous ramène la muse un instant délaissée; et nous avons toute liberté de nous suspendre à ses lèvres humaines, aussi à une âme chantante, lorsque nous sont dites en français, et sur une traduction de Mme Chevillard, *La vie et l'amour d'une femme,* où passe si bien l'inspiration profonde et captivante de Schumann.

Le même soir, le piano c'est Mlle Berthe Duranton; et Beethoven lui confie en toute assurance sa *sonate appassionata.* Un autre soir, M. Lazare Lévy fera parler Chopin et Albéniz; Mme Jane Arger, entre autres morceaux toujours aimés, balancera cette ariette fluide, transparente, fuyante comme un ruisseau de cristal, que le grand Gluck promène, égare aux jardins enchantés d'*Armide.* Puis, c'est M. Harold Bauer qui fait jaillir du piano la pensée de César Franck en cette trinité *prélude, aria, finale.* Mme Paula Frisch est pénétrée de Schubert et délicieusement nous en pénètre.

Mais voilà qu'un déluge menace Paris, un déluge qui n'est pas celui de Saint-Saëns. Nos iniquités méritent sans doute la submersion; l'Éternel irrité se contentera de nous priver, deux soirs de suite, des joies cependant bien innocentes que nous dispense *la Trompette.* Faisons pénitence, mes frères! nous en avons tous besoin.

Enfin, la Seine, hétaïre vagabonde, a bien voulu rentrer dans son lit; et nous retrouvons la salle de l'Horticulture, notre arche protectrice à nous autres, les Tubicoles, protectrice à d'autres créatures aussi quelquefois, lorsque Noé Saint-Saëns nous donne la gent animale en compagnie de voyage.

Enfin, sauvés des eaux, nous appelons à nous tous les tubes, les pistons, les anches qui sonnent joyeusement aux lèvres humaines. Notre quatuor ami a reçu congé, l'espace de quelques heures du moins. Pour fêter notre délivrance, il nous faut plus de tapage encore. A nous, clarinettes et bassons, flûtes et hautbois, cors anglais et cors qui ne sont pas anglais! A nous, Louis Fleury, Blanquart, Gaudard, Leclercq, Cahusac, Bineaux, Capdevieille, Entraigue, Flament, Hermans et même Enesco qui, pour eux, a écrit un dixtuor, nom peu familier, entreprise inusitée! L'eau nous arrivait naguère, méchante, sournoise, silencieuse. Elle veut bien nous épargner. *Hosannah in excelsis!*

Lucien Wurmser nous prodigue une allemande en *la,* des variations en *fa;* il fait, aux touches obéissantes, danser la *gigue,* il vagabonde de Haydn à Scarlatti, de Paradies à Bach. Nous lui emboîtons le pas, du moins en inspiration, lorsque, Schubert-Taurig aidant, il nous entraîne dans une *marche militaire.*

Le chant, cette fois, c'est Mme Beja-Bauer. Elle interprète Schubert, Schumann, Brahms et le *monoton* de Cornélius, mélodie sur une seule note. Voilà qui est simple et singulier. J.-J. Rousseau a bien écrit une romance sur trois notes; mais un morceau sur une seule note! Comment imaginer cela? Je sais bien que le Bilboquet des désopilants *Saltimbanques* dit au sonneur de piston qu'il engage et improvise : « Tu « joueras toujours la même note; ceux qui aiment cette note-« là, seront enchantés. » Mais Cornélius et Mme Béja-Bauer n'ont rien à voir avec Bilboquet. C'est sérieux cette fois, ajoutons que c'est charmant; et voilà gagnée une gageure qui semblait défier toute réalisation vraisemblable et possible.

Ce sont les maîtres suprêmes du piano, Liszt et Chopin, que nous présente magnifiquement Gottfried Galston, emportant une fantaisie où passe le spectre de don Juan, préludant en *ré,* en *fa,* en *la,* en *si bémol;* et c'est un éblouissement.

On ne dira pas que *la Trompette,* tout en demeurant fidèle

aux gloires consacrées, aux chemins longuement éprouvés, soit d'humeur timide. Elle peut être aussi audacieuse et novatrice que *le clairon du chant du départ :*

Le clairon en chantant nous ouvre la carrière...

La Trompette, complaisamment, l'ouvre à Debussy, Duparc, R. Strauss; et Mme Ida Remau les adopte et nous les recommande. C'est éveiller des échos encore quelquefois indociles et appeler les suffrages du lendemain.

Mlle Hanna Verbena préfère chanter en allemand les mélodies écrites sur des paroles allemandes; et sans doute, elle a raison, la séparation des paroles primitives et de la musique originelle étant trop souvent une séparation de corps et de biens. Toutefois, nos oreilles françaises sont mal accoutumées le plus souvent à percevoir ce qui n'est pas de notre bon français, paternel et vulgaire. Nous dirions volontiers comme ce personnage de comédie, un gendarme, je crois : « Quelle idée étrange à ces étrangers de parler des langues « étrangères, quand il leur serait si facile de parler français « comme tout le monde! » Bref, Lemoine accepte qu'il nous soit parlé autrement qu'en français, surtout lorsque Schubert, Van Rennes, Haendel, sont les délicieux parleurs; mais il a pitié de notre ignorance et nous met une traduction fidèle entre les mains.

Bien que ce soit d'hier seulement, le pianiste M. Alfred Casella peut être assuré que notre souvenir sera de nombreux lendemains. César Franck lui doit beaucoup; et c'est très bien de rendre à César ce qui appartient à César, mais nous aussi, modestes auditeurs, nous demeurons longuement reconnaissants.

Notre ami Alfred Casella nous revient dès la semaine suivante; mais pour ce jour badin — c'est la Mi-Carême — comme il faut, un soir de grand dîner, dans un intérieur bourgeois, au moins un serveur de plus, voire deux, et un maître d'hôtel de supplément, nous avons trois pianistes de renfort : Mlle Léon, M. André Salomon; et encore

j'oublie — c'est injustice — notre accompagnateur Eugène Wagner.

Au reste, notre estrade est comble d'exécutants de tout sexe, de tous noms, de talents variés mais certains. Flûte, M. Gaubert, clarinette, M. Mimart, sont là, et tout à l'heure ces messieurs, ces dames, ne sauront plus où s'asseoir, quand viendra l'orchestre carnavalesque. La contrebasse servirait de banquette, si elle ne devait pas ronfler de tous ses poumons profonds; et le violoncelle devrait servir de monture, si Salmon ou Deyber ne devaient l'émouvoir sous leur archet.

Enfin, le quatuor aidant, aussi M. Louis Bourgeois, et Mlle Fenella, un joli nom pour une *Muette de Portici,* plus joli encore pour une chanteuse bien disante qui nous promène en Hongrie au vol de ses chansons et nous emporte jusqu'aux rivages japonais, enfin, disons-nous, à travers ces étapes si diverses et si charmantes, Mozart, Monteverde, Martini, nous arrivons à du Chopin inattendu, un nocturne pour Canivarius, instrument peu usité, très simple du reste, un bâton et une corde. Cela se joue en promenade, si l'on veut, et la canne à la main. Chopin n'aurait jamais pensé que son nocturne serait ainsi transcrit, et qu'une corde seule pouvait suffire à se pendre et à jouer du Chopin.

Nous avons tout dit du *Carnaval des animaux;* et il en resterait quelque chose à dire encore. Transcrivons seulement cette lettre qui remonte à quelques années dans le passé, bien que la main se soit refroidie seulement hier, qui en a tracé la signature :

« Cher monsieur Lemoine, j'ai Liszt chez moi mardi soir, le
« 30; et il a le plus grand désir d'entendre le *Carnaval zoolo-*
« *gique* de Saint-Saëns. Je viens donc vous prier, vous *sup-*
« *plier* même, d'arranger cela avec les artistes qui doivent
« le jouer chez vous, le 2 avril. Vous me donnerez leurs
« noms, leurs adresses, et je leur enverrai un mot de re-
« merciement par avance. Ce sera en tout petit comité.
« Naturellement, je compte sur vous et Mme Lemoine que
« je regrette de ne pas avoir trouvée à la maison.

« Écrivez-moi que vous vous occupez de la chose. Mille « compliments affectueux. »

« P. Viardot. »

Ceci en dit beaucoup; et voilà comment Liszt, du moins une heure en passant, devait voir et entendre le pianiste classé dans une collection zoologique, entre les animaux les plus malfaisants. On sait que Saint-Saëns en effet met le pianiste entre le kangourou et les fossiles.

La semaine suivante, de par la volonté et la collaboration directe de M. André Wormser, le hautbois va concerter avec le piano. Les deux *quatuors* confiés à notre impeccable quatuor, sont de Beethoven et de Fauré; toutefois, le quatuor de celui-ci est un quintette, car Mme Long intervient, et le clavier dit son mot en cette jolie conversation sonore.

Des frères Hillemacher — ils étaient deux, ils ne sont plus qu'un — Mme Jane Battori remonte aux Italiens, vieux de deux ou trois cents ans, Vivaldi, Scarlatti, Bassani; et ces choses caressantes nous sont un repos délicieux. C'est encore de ce qui berce que l'on se lasse le moins. La première de toutes les musiques fut certainement d'une voix maternelle calmant les plaintes d'un enfant et l'endormant sur des genoux hospitaliers. Si défaillants que nous puissions être, et si loin rejetés de notre berceau, en nous il y a toujours un peu d'enfant, et ne serait-ce pas ce que nous avons encore de plus cher et de plus doux?

Mlle Jane Goupil chante. Ce n'est pas un début, c'est une rentrée à *la Trompette*. Elle dit, accompagnée de l'auteur, deux très heureuses mélodies de Dallier, celle que je préfère n'est qu'une *Promenade* mais de plaisant souvenir; puis, après Duparc, l'adroite cantatrice revient à César Franck et déploie ce petit poème de vision admirable et pittoresque : *La procession.*

Une *fantaisie,* dédiée à Liszt par Schumann et jouée par Risler, voilà une rencontre de trois noms glorieux, aimés. Leur alliance fait merveille.

Le premier vendredi d'avril réunit pour nous Beethoven, Bach, Haydn, trinité divine qui n'a pas un incrédule, et Saint-Saëns, Grieg, Scarlatti, enfin Gallois, celui-ci confiant, à la très sûre Mme Auguez de Montaland, le soin de compléter la pensée fleurie alentour de *Barberine,* une aimable favorite de Musset.

Le pianiste nous arrive de Bruxelles; ce n'est rien moins qu'un professeur du Conservatoire où naguère régnait Gevaert, c'est Arthur de Greef. Nous pouvons nous délecter rien qu'à la promesse de ce précieux concours.

Place à la reine à qui nous devons toutes révérences et toute vénération! Où vient Litvinne, elle règne. Sa voix chaude et prenante surgit comme d'un monde mystérieux et charmant. Nos oreilles ne lui sont qu'un passage; cette voix pénètre plus loin; elle nous remue et nous révèle, aux profondeurs de notre être, comme une âme qui ne se connaissait pas encore dans toute sa grandeur et toutes ses joies. Litvinne nous dit cinq poèmes de Wagner; et le génie de l'Allemagne flotte alentour des lèvres qu'il agite. Elle nous dit *La fiancée du timbalier* où Saint-Saëns si bien chevauche, comme sauté en croupe derrière le chevaleresque Victor Hugo. Le poème d'amour, de douleur et de mort, évoque, en toute grâce, la France d'autrefois, la France des beaux destriers, des chevaliers joyeux, des héroïques batailleurs.

Mlle Gerda Magnus est connue, aimée de nous, pourquoi ne dirions-nous pas même de notre piano toujours complaisamment ouvert pour elle?

Notre quatuor coutumier de fréquenter Beethoven ou tel autre maître que l'éloignement des temps consacre et recommande, consent à s'orienter vers des régions nouvelles et presque inexplorées, lorsque les parties posées sur les pupitres portent, au sommet de la page première, le nom de Debussy. Mais, nous l'avons dit maintes fois, c'est la gloire de *la Trompette* de sonner le ralliement alentour du passé resté présent et noblement éducateur, mais aussi de sonner le réveil et l'attaque audacieuse au pied des cimes entrevues

et qu'une avant-garde, quelquefois un peu folle, rêve de conquérir.

Il est un concours Diémer; et certes, si un nom peut inspirer et hautement qualifier un concours de piano, c'est assurément le nom de Diémer. Ce concours a fait un lauréat; et ce lauréat, M. Lortat-Jacob vient chercher parmi nous, l'obtenir aussi sans peine, la confirmation de sa belle victoire. Chopin et Liszt sont des parrains d'humeur bien différente mais d'égale grandeur. *Ich Grolle nich,* en français cela devient *J'ai pardonné,* et j'avouerai — que le grand Gœthe me pardonne! — préférer ces mots plus voisins de nos lèvres, aussi de nos cœurs. Que ceci soit dit, non pour contrister Mme Kutscherra qui, certes, est en droit, de par son talent, de laisser à Schumann, et surtout dans cette phrase admirable, ce sanglot si profond, son langage paternel et créateur.

Mme Paula Trisch, elle aussi, parle comme Gœthe ou Schiller; et Schumann, Schubert, celui-ci, dans l'évocation si troublante et si douce de *Marguerite au rouet,* sont pour nous ce qu'ils ont voulu être. Au reste, il est des inspirations musicales si franches, si expressives, si puissamment humaines, qu'elles percent en quelque sorte à travers l'enveloppe des paroles acceptées. C'est un nouveau langage qui se révèle. Le sourire, les larmes sont de tous les yeux dont s'éclaire un visage humain; et Marguerite songeuse pourrait bien tourner son rouet sur du japonais ou sur du javanais, que nous comprendrions encore, le maître ayant su incruster l'âme de Marguerite au cristal des notes résonnantes.

La coutume est que notre *Trompette* rentre dans son étui à l'éveil du joli mois de mai. Ce n'est pas qu'elle craigne la rivalité du rossignol; elle n'a pas à craindre de rivalité; et l'alouette, le rossignol, Roméo et Juliette eux-mêmes, ceux-là dans les bois et les guérets joyeux, ceux-ci sur leur balcon d'agréable rencontre, se tairaient pour nous écouter et nous envier. Mais la séparation est fatale entre les meilleurs amis de ce monde. On se lasse même de la

joie. Le seul moyen de se retrouver certainement est d'abord de se quitter.

Au reste, en cette année 1910, encore inachevée à l'heure où s'achèvent ces lignes, la mesure sera dépassée des offrandes faites par nous, par *lui,* à très haute et très puissante dame, la Musique. Lemoine est en retard dans l'accomplissement de ses promesses. Les intempérances d'un ciel inclément ayant mis, dans le nectar qui déjà nous était servi, plus d'eau qu'il ne convient, deux soirées, deux fêtes sont restées en détresse. Lemoine nous les doit. Il va régler sa dette, capital et intérêts; nous aurons trois séances supplémentaires. Lemoine fait largement les choses. Le mois de mai est pour nous de liquidation, en notre compte courant au marché de nos joies coutumières; et quand donc un mois de mai devait-il si bien fleurir et embaumer?

Après Mlle Marcella Pregi et M. Pugno, la jeune garde, et la vieille garde, également vaillantes, comme aurait dit Napoléon, si Napoléon avait aimé la musique, nous avons Mme Rose Féart. Elle devient, en toute céleste vraisemblance, l'archange que César Franck évoque, battant de l'aile et planant en son admirable *Rédemption;* elle devient aussi, en la fraternité de Reynaldo Hahn, la Philis, la Néeri de Leconte de L'Isle. Comme la musique se venge noblement de ce contempteur de toute musique! Nous avons Mme Henri Deblauwe, passant d'une ballade à une rhapsodie, de Chopin à Liszt. Nous avons enfin, et c'est le bouquet suprême, Cortot au piano, Mme Jeanne Raunay sur notre estrade fameuse.

Il n'y a que de bonnes places à *la Trompette* et l'on voit bien de partout, nous dit Lemoine. Et assurément quelquefois, même en l'austère *Trompette,* les yeux sont agréablement intéressés avant que les oreilles ne soient ravies. Lemoine l'a pensé, l'a voulu ainsi. Au reste, il est là de sa personne et de celle qui le complète si bien. Nous pouvons serrer la main de celui-là; nous pouvons, de nos respectueux hommages, remercier et saluer celle-ci.

Le carnaval de Schumann n'accuse aucune parenté avec *Le carnaval des animaux*, bien qu'un essaim de papillons s'en échappe; mais les papillons sont volontiers silencieux. Ils ne disent rien, ce qui vaut mieux que de dire des sottises. Schumann parle pour eux. Ce collier de petites pièces, j'allais écrire de pierres précieuses et scintillantes, glisse en toute grâce aux doigts de Cortot.

C'est aussi tout un poème que Mme Jeanne Raunay détaille et scande, *La chanson d'Ève,* de Fauré. Si, dans le paradis où les bêtes devaient mener un carnaval peut-être importun, Saint-Saëns n'étant pas là pour donner le ton, si, disons-nous, notre grand'mère Ève chantait ainsi de *L'aube blanche* au crépuscule, et jusque sous *La poussière des étoiles,* combien nous devons regretter que ce paradis nous soit perdu! Mais Fauré a écouté aux portes, et Mme Jeanne Raunay a dû distraire un instant l'archange à l'épée vengeresse, le gardien implacable et mal accueillant. Grâce à l'un et à l'autre de ces profanateurs, nous avons retrouvé un petit coin du paradis.

Sur ce, dans la note qui termine le programme, Lemoine nous donne congé. Nous ne sommes plus d'âge à nous sentir des écoliers en rupture de collège morose et qui partent gaiement en vacances. Les vacances sont pour nous un peu attristantes où *la Trompette* ne dira plus rien. Écoutons pourtant une fois dernière — j'entends dernière jusqu'au retour — notre Salpingoktistocrator. Le nom est si long à écrire et à prononcer qu'il me plaît cette fois m'en servir. Il me semble, en effet, qu'il retarde d'autant le moment de la séparation. Enfin, c'est un mot grec; et ne serait-ce que pour l'amour du grec, nous pouvons dire à Lemoine :

Ah! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse!

De cette épître aux Tubicoles nous respecterons jusqu'à l'orthographe :

« Je ne veus pas que la triomfante anée du cinquantenaire de ma fille, finisse sans que je vienne lui faire, ainsi

qu'à vous, mes souhaits de longue vie et santé et sans joindre encore une fois mes applaudissements aux vôtres pour les artistes aimés du quatuor, et pour les virtuoses admirables et admirés qui complètent la beauté de nos réunions.

« J'assisterai à la soirée du vendredi, 20 mai, qui termine la saison, et les aimables Tubicoles qui voudront nous voir et causer avec nous, nous trouveront heureux de les recevoir, au palais d'Orsay, le jeudi 19 mai toute l'après-midi. Je préfère ce jour au vendredi, afin de ne pas me fatiguer avant la soirée. *Petit parapluie,* je veux dire : *en tout cas,* je souhaite aux fidèles Tubicoles et amis, en attendant 1911, santé, bonheur et soulas. »

Le Salpingoktistocrator,
E. Lemoine.

Et maintenant, je devrais peut-être écrire un point, c'est tout. Mais à l'instant d'achever cette tâche, devant les pages humides encore accumulées devant moi, je me sens pris de quelque doute et d'une hésitation suprême. C'est aussi une séparation qui se prépare; et l'on ne s'éloigne pas d'un ami comme Lemoine, aussi vivant, plus peut-être en ces archives de *la Trompette* que dans sa personne, sans qu'un peu de tristesse ne ralentisse la plume errante. Maintes fois, j'ai voulu hâter le labeur accepté; et voilà qu'à l'instant de conclure et d'émigrer vers d'autres horizons et les besognes en espérance et en instance, un regret monte lentement qui assombrit ma pensée. C'est que *la Trompette*, nous ne saurions trop le redire, n'est pas une institution, c'est un homme; et tous ceux, les plus grands eux-mêmes — il en est de très grands — qui se sont rassemblés autour de lui, à travers un si long espace de jours, ont emprunté quelque chose à cet homme et vécu, au moins en une heure rapide, de son rêve et de sa volonté. Il fut un lien, il demeure un foyer.

L'ingratitude n'est pas toujours l'apanage des humains. Lemoine devait obtenir mieux que l'acclamation et le tapage louangeur de nos mains ; son nom est écrit dans nos cœurs.

Mais laissons parler la voix la plus haute qui proclame, résume la carrière si magnifiquement parcourue :

« Mon cher Lemoine,

« Tu me demandes mon avis sur les services que tu as « rendus à l'art musical. Certes, ils sont énormes, dans « leur apparence modeste; comme le Rat de la Fable qui « délivre le Lion, tu as plus fait pour émanciper la musique « à Paris, que beaucoup d'autres dont les efforts sont plus « visibles. Ton but d'amener à écouter de la musique sé- « rieuse tout un public indifférent ou hostile, étranger à « l'art musical pour le moins, a été atteint complètement. « Toute idée de spéculation étant écartée, tu as pu créer « un milieu spécial où les plus grands artistes, les gens du « monde les plus titrés, les retraités comme moi (oh! non!) « aiment à se produire, d'où les rivalités et les prétentions « ordinaires sont bannies, des génies ailleurs ennemis se « rencontrent fraternellement. *La Trompette* est maintenant « un joyau artistique de Paris, dont l'éclat se voit de loin. « Au prix de quelles fatigues, de quelles difficultés, de « quelle abnégation, ce résultat a-t-il été atteint, moi seul « peut-être, après toi, puis le connaître; et, s'il ne dépen- « dait que de moi, tu serais bien vite orné de la récom- « pense qui t'est si largement due.

J'ai dit.

C. Saint-Saens.

Cette lettre est du 23 mai 1898.

La récompense à laquelle il est fait allusion, fut obtenue, nous l'avons dit, bien que les mathématiques assez étrangement — mais c'était de leur droit et de leur devoir — aient, mieux que la musique, recommandé Lemoine à nos dispensateurs de rubans.

Cette lettre aurait pu suffire à décorer Lemoine, si une lettre, même d'illustre signature, était accessible à tous, et

si la boutonnière rougie n'était pas d'une vision plus immédiate et plus populaire.

Mais Lemoine n'aurait pas été le triomphateur d'un triomphe complet, si, au passage, ne l'avait pas atteint, ou du moins visé, — ces choses-là tombent dans la boue du chemin — l'insulte de l'envie, de l'ignorance stupide et méchante, *imbellis in ictu,* comme dit Virgile, dans une langue que chérit Lemoine.

On a lu la lettre de Saint-Saëns. En voici une autre que nous abrégeons, mais qu'il ne faut pas tout à fait négliger, ne serait-ce que pour le châtiment de celui qui l'écrivit et qui, du reste, n'eut pas le courage de signer.

6 avril 1898.

« Monsieur,

« Vous êtes un poseur et un faux bon homme. Malgré « l'ennui d'écrire une lettre anonyme, je m'y décide, pour « me venger un peu, en vous étant désagréable.

« Vous avez beau vous mettre sur un piédestal de dévoue- « ment à l'art et faire les honneurs de ce que vous appelez « votre salon, on connaît les dessous, et l'on n'ignore pas « que c'est d'abord la boutique qui fait bouillir grassement « votre marmite, l'art passe après...

« Cherchez l'auteur; vous ne trouverez pas. »

Quelques jours à peine séparent donc cette lettre de celle de Saint-Saëns; celle-ci venge celle-là, en supposant qu'il fût besoin de vengeance. Et dans toutes ces vengeances, ces vengeurs, puisque l'épistolier anonyme parle aussi de vengeance, nous ne chercherons pas le nom qui nous est caché; sans peine nous le trouvons, du moins dans une qualification générale.

C'était l'usage à Rome, lorsque rentrait quelque radieux vainqueur, que derrière le char triomphal vînt se hisser un pauvre hère, pitre d'occasion, famélique parasite. Au milieu

des acclamations, dans l'orgueil exalté de la ville éternelle et la joie complaisante des dieux, cet homme jetait des lazzis burlesques et sifflait le héros passant le front ceint de laurier. Ainsi un Scipion, un Jules César apprenait, s'il avait pu l'oublier, que l'humanité a toujours en elle des abîmes de bassesses et de stupidités, qu'il est des ténèbres si profondes que nulle lumière ne saurait y pénétrer. Mais ce rôle était toujours réservé au dernier des esclaves; et au sortir de la solennité superbe, l'insulteur, un instant aperçu, disparaissait si bien, qu'on l'aurait vainement cherché dans la poussière du chemin.

Si une élite de l'humanité, élite toujours grandissante, a vécu, l'espace de cinquante ans, alentour de Lemoine et dans l'éclat joyeux de sa *Trompette,* l'homme à peu près méconnaissable sans sa *Trompette,* s'est, pour quelques-uns cependant, révélé sous d'autres aspects plus familiers; et peut-être à l'instant de prendre congé, nous est-il loisible de soulever le voile de son existence quotidienne, et de violer l'incognito de quelques vertus.

Et d'abord Lemoine est bon autant qu'il est vaillant. La vaillance, il a pu l'hériter de son père, soldat de l'Empire, survivant, quelques galons sur la manche et la croix sur la poitrine, à la terrible épopée de vingt ans de batailles devenues légendaires. La bonté certainement il l'avait puisée dans le cœur de sa mère, arrivée aux extrêmes limites de la vieillesse, et que naguère il voulait pleurer devant nous, les Tubicoles étant toujours étroitement associés à ses deuils comme à ses joies.

Cette bonté qui n'est pas que de la bonhomie, fausse monnaie de la véritable et virile bonté, Lemoine volontiers l'étend sur toute créature dont il s'est environné. Si les animaux ne mènent pas leur carnaval en son logis — ce serait abuser sans doute — du moins, ils imposent aisément leur fraternité inférieure. Chats et chiens l'environnent; mais ce sont-là des hôtes assez vulgaires où volontiers, nous autres qui sommes en quelque sorte des pères manqués, des cœurs

orphelins, nous égarons nos tendresses inoccupées et déçues. Mais longuement Lemoine eut son favori, ou plutôt sa favorite, de rencontre plus rare. On n'imagine guère la sage Minerve sans la chouette discrète et vigilante. Moi qui écris ces lignes, il me souvient d'avoir entendu doucement prolonger leurs ténébreux soupirs, du crépuscule à l'aurore première, tout un essaim de chouettes, aux ruines d'Ilion. Ainsi la déesse protectrice de la cité semblait y promener encore son âme fuyante et vaguement répandue dans l'espace.

A l'exemple de Minerve, Lemoine eut sa chouette; et l'effigie en timbre encore les lettres qu'il réserve à ses amis. Le pauvre oiseau, longtemps fidèle, et que je vois immobile sur son perchoir, en un coin de la chambre dernière, l'oiseau sans couleur que d'une ombre grise, comme s'il était constamment en deuil du soleil redouté, a disparu dans une nuit plus sombre encore que celle qui lui fut chère et maternelle. Les yeux profonds et de mystère étrange se sont fermés. Très doux lorsqu'ils reconnaissaient un ami de la maison, inquiets, ils n'interrogent plus le visiteur inaccoutumé. Le souvenir n'est pas totalement perdu de la bête familière. C'est devenu un emblème, et comme les armoiries du salpingiste suprême. L'oiseau est de tristesse, mais il est aussi de sagesse; mort ou vivant, le plus volontiers il était, il est silencieux; et c'était un admirable exemple que donnait là cette compagne, seule assistance quelquefois. Elle écoutait en se taisant. Oh! Tubicoles trop verbeux, profitez de la leçon que donnait la chouette de Lemoine!

Le mot de compagne appliqué à un volatile dépasse ma pensée; et j'estime aussitôt qu'il devient impertinent, presque sacrilège, en l'évocation du foyer où Lemoine se réfugie et mène son existence si dolente. Mettons que la chouette fut, à sa manière, une dame de compagnie; mais réservons ce joli mot de compagne pour une autre consécration. La compagne vraie, dévouée, inlassable, celle à qui revient cette appellation vulgaire, mais si juste et si douce, ma moitié, ainsi que nous disons parfois de celle qui en effet se

révèle mieux encore s'il se peut que la moitié de tout notre être, cette compagne-là, Lemoine devait la trouver. Elle est auprès de lui, elle est en lui. Il souffre, et elle apaise; il défaille, elle se redresse; il est courbé, elle est debout. Elle aussi est *la Trompette* ayant tout épousé et tout fait sien dans l'homme choisi et aimé. Elle dispute aux douleurs, aux infirmités, leur lamentable victoire. Lemoine survit parce qu'elle vit. Pour lui elle va, pour lui elle voit, pour lui elle entend; et nous devons la saluer à l'instant de repasser le seuil de ce logis qu'elle habite, de cette histoire qu'elle a su comprendre et servir.

La Trompette a son père de fondation et sa mère d'adoption.

J'ai donc fait tout ce que j'ai pu faire. Ai-je rempli dignement l'attente de ceux-là, si nombreux, qui de près ou de loin entendent sonner l'appel de *la Trompette?* C'est improbable. Un autre fera mieux, poursuivant la tâche pieusement, sinon victorieusement, commencée.

Je te laisse ma plume, ô toi qui seras mon successeur en cette mission d'annaliste et de chroniqueur. Es-tu déjà de ce monde? Ta naissance n'est-elle encore qu'un rêve? Je l'ignore. Peut-être, en robe courte et de sexe incertain, es-tu si petit que Lemoine grondant ne voudrait pas t'accueillir. Nourrisson des muses, peut-être as-tu encore ta première nourrice, celle-ci plus prochaine. Mais si tu n'es pas, tu seras. J'appelle, je pressens ta venue. Je te donne rendez-vous dans un demi-siècle. Je n'y serai pas, non plus que bien d'autres qui cheminent sur le même chemin; mais tu retrouveras mes traces. Reprenant ma tâche où je l'aurai laissée, tu diras *la Trompette,* ses gloires; et puisses-tu transmettre un jour à quelque autre, perdu dans l'avenir, une tendresse toujours plus profonde, une foi toujours plus haute!

C'était la coutume, à la dernière page des livres d'autrefois, que le privilège royal était rappelé et transcrit. Ainsi

le roi lui-même semblait protéger et le livre et l'auteur. L'imprimeur, lui aussi, heureux de son labeur, disait fièrement : « Achevé d'imprimer le... » et la date devenait comme d'une jolie victoire gagnée sur la fatalité dévastatrice des ans.

Tubicole fidèle entre tous, notre ami Delagrave, renouvelons, si vous le voulez bien, à notre manière, cet usage suranné mais si touchant! Vos soins ont soutenu, accompagné le semeur de phrases. Laissez-moi vous adresser une supplique! Voici la page dernière. Je ne voudrais pas qu'elle fût d'irrémédiable séparation. Éditeur hospitalier que vous êtes, meneur des typographes obéissants, tous merveilleux disciples de Gutenberg, ordonnez à leurs doigts alertes, de n'écrire ici qu'en tout petits caractères, à peine perceptibles, ce mot fâcheux et attristant :

FIN

Ordonnez au contraire que s'étalent, en majuscules superbes, ces deux mots de confiance radieuse et de triomphale espérance :

A SUIVRE

CINQUANTENAIRE

DE

LA TROMPETTE

1859-1909

POÉSIE DE M. L. AUGÉ DE LASSUS

DITE PAR

M. SILVAIN

de la Comédie-Française.

(Décembre 1909.)

CINQUANTENAIRE

DE LA TROMPETTE

1859-1909

Lemoine, bon prieur d'une illustre abbaye,
Aujourd'hui La Trompette *a sonné cinquante ans.*
Ta volonté féconde et si bien obéie
A triomphé des jours et fatigué le temps.

La tâche se poursuit qui nous est dévolue;
Nos cœurs harmonieux ne te sont pas ingrats.
Ta fille, le baiser aux lèvres, te salue,
Et chantante elle vient se jeter dans tes bras.

Vieille d'un demi-siècle et toujours jeune et belle,
Tu devais l'enfanter en des jours très anciens.
Collège de Navarre, ainsi jadis s'appelle
Le nid où sont couvés les Polytechniciens.

Et c'est là que ta fille apparaît vagissante;
Géométrie, algèbre, arrêtent leurs leçons
Pour écouter la voix doucement caressante
Qui gazouille déjà de si belles chansons.

Mais ton enfant chérie a grandi; son tapage
Étonne les oiseaux ravis et curieux.
Elle écrit ton histoire, et bientôt chaque page
Va s'éclairer d'un nom vibrant et glorieux.

De ses lèvres de bronze où ton âme est passée,
La Trompette *en éveil sonne le ralliement;*
Et tous mènent encor la fête commencée,
Tous ceux-là dont la voix est un enchantement.

Oui, tu les as conquis ces beaux porteurs de lyre,
Pleurant si bien nos pleurs qu'ils les ont apaisés.
L'abîme s'est ouvert où l'homme apprend à lire
Le mystère éternel d'ineffables baisers.

L'immense Beethoven a surgi solitaire;
Le monde se prosterne aux genoux de César.
La musique faite homme a consolé la terre.
Elle plane, c'est Bach; elle rit, c'est Mozart.

Quelques-uns qui, dans l'âme, ont du printemps encore,
Effeuillent sur nos pas leurs rêves enivrants.
Les chansons et les fleurs n'ont pas fini d'éclore.
Demandez à Saint-Saëns qui s'égale aux plus grands!

En un temps légendaire il fut une trompette
Terrible; elle brisait les murs de Jéricho.
La nôtre est plus clémente et jamais ne répète
Que le nom de Lemoine en un fidèle écho.

Ah! les jolis concerts! Oh! les douces soirées!
Là nous sommes chez nous et nous sommes chez lui.
Parfois nous découvrons des splendeurs ignorées,
Et montent des soleils qui jamais n'avaient lui.

Il est toujours présent, du moins de sa pensée.
C'est un éducateur, un guide, une clarté,
Bon chien de garde, il prend une voix courroucée,
S'il trouve en son chemin l'impie épouvanté.

Que l'esprit paresseux, que l'oreille rétive
Se ferment à l'oracle encore méconnu;
Le bourru bienfaisant gronde et nous invective.
Au sentier qu'il révèle on est toujours venu.

Le quatuor est là, solide, inébranlable,
Quatre archets, âme unique; on l'espère, on l'attend.
Changeant de nom, toujours à lui-même semblable,
Il résume, il soutient le temple bien chantant.

Voici la Mi-Carême; aux refrains qu'elle entonne,
Les pires animaux se font mélodieux.
Nous mettons un faux-nez à Phœbus qui s'étonne,
Et notre rire monte à la face des dieux.

O Trompette chérie, à demi séculaire,
Ton amour a passé de l'aïeul à l'enfant.
Nous t'aimons; il n'est pas de plus digne salaire.
Jette encore à demain ton appel triomphant!

O vous qui brandissez d'une main si légère
Le si joli bouquet de vos jeunes printemps,
Vous n'oublierez jamais la bonne messagère;
Vous la viendrez fêter encor dans cinquante ans.

Dès lors, gais voyageurs, regardez en arrière!
Vous serez les aïeux lointains à votre tour.
La Trompette *en chantant vous ouvre la barrière;*
C'est le chant du départ, c'est le chant du retour!

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

23/2/89

MAR 02 1989

P.E.B.
21 SEP. 1995
MORISSET

18 SEP. 1995

a39003 001118511b

CE ML 0270 . 8
.P3L3 1911
COO AUGE DE LASS TROMPETTE.
ACC# 1168084